

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LÀ OÙ IL Y A DES MAISONS

SUIVI DE

VOIES DE FAITS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

GENEVIÈVE NUGENT

JUILLET 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon directeur, René Lapierre, pour son écoute, son attention, sa confiance et sa disponibilité; pour son engagement. Ma reconnaissance est infinie.

Je remercie aussi Denise Brassard, pour son approche à la fois attentive, rigoureuse et généreuse.

Merci aussi à Dominique Garand, Anne-Élaine Cliche, Hubert-Yves Rose, Denis Aubin et Jean-Pierre Masse, ainsi qu'à mes collègues de la maîtrise.

Je remercie enfin mes proches et mes amis, mon amoureux et ma fille, qui n'ont cessé de me soutenir tout au long de cette belle aventure.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
LÀ OÙ IL Y A DES MAISONS.....	5
1. Cour arrière.....	7
2. Cour avant.....	46
VOIES DE FAITS.....	96
Introduction.....	98
1. Société limite.....	104
2. Solution banlieue.....	111
3. Liquidation.....	118
4. Espaces malmenés.....	131
5. Fondations du vide.....	136
6. Désengagement.....	141
7. Espaces de résistance.....	150
Conclusion.....	162
BIBLIOGRAPHIE.....	164

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise est composé de deux parties. La première, *Là où il y a des maisons*, consiste en un recueil de microrécits. S'amorçant sur une situation, un conflit, une relation ou un état particuliers, chacun des récits présente un cadrage serré sur un moment charnière (tension émotionnelle ou action), tourné vers un doute, un désir, un vide. Cette succession de tonalités, de titres, de contextes et de récits n'a toutefois pas pour but la simple multiplication d'histoires et de personnages, mais bien la constitution, à travers cette variété, d'une ligne de tension dont le recueil dévoile peu à peu le sens et la trajectoire. Chaque texte correspond ainsi à un moment de crise, ou de cassure, générant un manque important de sens, de réponse, de solution ou d'ouverture. Dans chaque cas, les personnages touchent alors une sorte de point de rupture qui les pousse au seuil du vide, du déséquilibre, de l'excès, laissant nécessairement les histoires inachevées, ou appelant ultérieurement un nouveau début.

En toile de fond, une banlieue un peu désabusée, jamais nommée, tient lieu de chambre d'écho aux récits. La banlieue n'apparaît pas ici comme représentation ou comme critique d'un mode de vie, mais plutôt, suivant l'expression de Robert Beuka, en tant que reflet d'un « paysage mental¹ ». *Là où il y a des maisons*, des personnages vivent en périphérie les uns par rapport aux autres, et d'abord en marge d'eux-mêmes, de leur intériorité, incapables de faire contact avec quoi que ce soit. *Là où il y a des maisons*, des personnages mus par la seule force de leur inertie achoppent sans cesse sur des difficultés, des impossibilités, des impasses ou des conduites d'échec et de répétition qui les laissent en proie à l'apathie, au désœuvrement, aux abandons les plus profonds.

Dans l'essai réflexif qui accompagne ce recueil, *Voies de faits*, c'est la question des seuils et des espaces relationnels qui, en lien avec l'image de la banlieue, se trouve au centre du propos. *Là où il y a des maisons*, se révèle une société de l'excès et de la démesure, une société où le trop-plein et la surabondance laissent malgré tout des êtres en proie au manque et au vide absolus. *Là où il y a des maisons*, se révèle une société de l'instantanéité et de l'immédiateté, une société de tous les débordements qui, brisant les relations et les liens communautaires, entraîne parallèlement une confusion de tous les espaces relationnels (publics, privés, politiques, institutionnels).

Dans cette perspective, *Voies de faits* ne constitue pas un essai sur la périurbanité, mais plutôt sur l'angoisse que l'expérience de la banlieue peut susciter, la souffrance particulière qui se rattache à la question de son habitabilité, à ses promesses et à ses limites. Dans un contexte de repli sur soi et de brouillage des liens, la voix apparaît alors comme un espace-refuge, un instrument de résistance et de survie des sujets, une possibilité de reconnaissance de la valeur, du sens, des vulnérabilités, du vivant.

MOTS-CLÉS : VOIX, LIMITES, BANLIEUE, HABITABILITÉ, INDIVIDU, SUJET, HYPERMODERNITÉ, RÉSISTANCE, PROMESSES, ESPACES RELATIONNELS, AMOUR, ÉTHIQUE

¹ L'expression « landscape of the mind » est de Robert Beuka, *SuburbiaNation. Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 3.

LÀ OÙ IL Y A DES MAISONS

*It was really the world that was one's brutal mother,
the one that nursed and neglected you, and your own
mother was only your sibling in that world.*

Lorrie Moore

I

COUR ARRIÈRE

Ça commencerait souvent comme ça, l'air de rien, dans un petit carré. Un espace fixe pour délimiter les dégâts. Et puis un jour, alors qu'il serait déjà trop tard, les choses auraient pris du volume.

Feu François

C'est la faute à Jason si François s'est fait frapper. Je n'ai rien dit mais je le sais. J'ai tout vu.

Ça s'est passé au ralenti. De mon point de vue du moins. Sur le trottoir, il y avait François qui pédalait. Et il y avait Jason Mackenzie derrière, avec deux trois autres retardés, qui le suivaient, de près. Ils ont agrippé le siège du vélo de François, ils ont essayé de le faire basculer. Chacun de son bord, chacun de son côté. Puis François a paniqué. Ça les a fait rigoler. Ils ont attrapé son chandail, et tiré, mais François s'est dégagé.

Puis tout s'est accéléré. François a foncé et traversé. La rue. J'ai tout vu. En couches superposées. En feuilleté. Puis ça a éclaté. Paf! François. Vélo. Souliers. La voiture a tout fait sauter. Les souliers. Partis, éparpillés. J'ai vu les souliers de François s'éparpiller dans le vent.

Quand la police est arrivée, je n'ai rien dit sur Jason. Je n'y ai pas pensé. J'ai pensé aux souliers. J'ai demandé : quelqu'un les a retrouvés?

Veilleuse

Des fois ça sonnait aussi en pleine nuit. Je l'entendais se lever et traverser le couloir jusque dans la cuisine; ses pieds nus râper doucement le plancher. Elle décrochait puis restait là, le combiné appuyé contre l'oreille, et attendait que ce soit fini. Après, elle retournait se coucher. *Râpe. Râpe. Râpe.*

Ça me réveillait toujours, moi aussi, le téléphone. Je savais ce que c'était : des voix de femmes, des cris de chattes. Je les entendais jusque dans ma chambre. Des humiliations suraiguës. Je ne comprenais pas pourquoi elle décrochait chaque fois, pourquoi elle se faisait ça. J'avais envie de gueuler « Réponds pas! Niaiseuse! » Ça me démangeait. Mais ça aurait changé quoi?

Je continuais de faire semblant de dormir.

Veilleuse [retour]

J'aimerais seulement vous dire, elle n'était pas niaiseuse. Elle attendait quelque chose. Sa voix à lui à l'autre bout du fil, je suppose. Un jour, il l'appellerait à l'aide. Il serait pris quelque part. Il aurait passé la nuit en prison. Par exemple.

Il fallait bien qu'elle soit prête, qu'elle soit là. Autrement, qui s'occuperait de lui?

Cigale

J'aurais juré que c'était par la gorge qu'il la tenait, comme ça, blam!, au pied du mur, et qu'il l'avait soulevée et que ses pieds pendouillaient dans le vide pendant qu'il la contenait. *Calme-toi!* Mais ça n'avait pas dû se passer comme ça. Car je l'entends encore crier alors que ç'aurait dû être des gargouillis, des râles. J'entends un cri perçant, soutenu, la plainte stridente d'une cigale annonçant les grandes chaleurs d'été. Alors ça n'avait pas dû se passer comme ça. D'ailleurs comment pourrais-je m'en souvenir? J'aurais très bien pu emprunter cette scène à un film. N'importe lequel. Oui, ça devait être dans un film que j'avais vu ça. Ce menton tiré, la peau du cou plissée. Les pieds battant l'air, un coup à chaque invective, une secousse à chaque injure. N'importe quel film. Avec sa bande sonore criarde. Ces gargouillis étouffés, coupés au montage et remplacés par la plainte stridente d'une cigale. D'ailleurs, avais-je jamais vu une cigale? Ce n'est qu'un son, un son sans preuve, un cri de fond venu se mêler aux autres bruits d'été.

Chemisier

Elle avait fait la lessive sans le remarquer. Il aurait tout aussi bien pu appartenir à elle qu'à lui. Il se fondait avec les autres vêtements. Du blanc. C'est quand elle l'avait accroché dans la penderie qu'elle l'avait aperçu, ce chemisier de femme qu'elle ne reconnaissait pas, qui ne lui appartenait pas. Mais elle l'avait quand même placé de son côté à lui. Avait-elle hésité?

Elle aurait pu le poser sur le lit, ou sur la table de la cuisine, ou encore le mettre dehors, sur le tapis de l'entrée, en attendant qu'il rentre, puis le questionner. Mais ça aurait changé quoi? Elle savait. Voilà. Puis il aurait nié, et crié. Il se serait renfrogné, comme d'habitude. Alors à quoi bon?

Au bout d'un certain temps le chemisier avait fini par se placer au centre de la penderie, formant une sorte de séparateur entre les deux côtés, comme dans un cartable. Son côté à elle. Espace. Le chemisier. Espace. Son côté à lui. Et le couple continuait chaque matin de prendre et replacer ses vêtements dans la penderie, chacun de son côté du chemisier, jusqu'à ce que, comme si de rien n'était, on referme la porte dessus et que, chacun de son côté, on passe à autre chose. Un sujet. Espace. Un autre sujet.

Demoiselles

Tôt ou tard, ça se remet à crier là-dedans. Chorale de filles, toniques de femmes. Tôt ou tard ça recommence, à l'unisson, ça éclabousse la maison. Maman a toujours peur qu'on nous entende autour. « Les voisins! » qu'elle crache entre ses dents serrées. Alors je m'éclipse, je vais vérifier. Mais dehors le monde n'a pas changé. Entre les restes de flaques d'eau, calme plat et criquets, demoiselles et colibris. Du surplace. Personne aux aguets, pas un voisin inquiet, nobody sur le qui-vive. Je les entends pourtant très bien, moi, ces voix de femmes projetées par-delà les fenêtres. À partir d'où est-ce que le volume s'étouffe? À combien de pas? À partir d'où est-ce que le monde s'en fout? Dépend du vent. Après tout, ce n'est peut-être qu'en moi que tout ça résonne, qu'en moi que des choses éclatent et des morceaux revolent. C'est peut-être là que toutes ces voix s'absorbent. Oui, ça doit être là.

En pleine rue, ça s'étendrait à perte de vue. De part et d'autre, une maison et puis une autre. De part et d'autre, tout un tas de petites maisons qui défilent et qui passent. Vous chercheriez où ça commence? Ce serait toujours ailleurs, avant. Ce serait... Il y aurait toujours un autre début.

Cassettes

Il était apparu dans la porte-patio et avait fait sursauter ma mère et l'homme assis avec elle dans la cuisine. J'avais vu sa voiture arriver quelques secondes avant mais je n'avais rien dit, je ne savais pas quoi dire. Il avait fait claquer la moustiquaire en entrant brusquement et s'était mis à crier « *T'es qui toi? T'es qui?* » à l'homme de la cuisine, « *T'es qui pour venir tout briser et me la prendre?* » en pleurant de rage. Je l'avais là, devant moi, j'étais dans l'embrasure de la porte, une pile de cassettes dans les mains, je m'en allais chez Jipi.

Ma mère lui avait dit de partir, ce n'était pas le moment. « T'as pas fini avec moi » il avait gueulé en pointant l'homme de la cuisine, les dents serrées. Le cœur me débattait, j'avais dit « Viens », doucement, et je l'avais escorté jusqu'à sa voiture comme si c'était à moi de le faire. J'avais fourré les cassettes dans mes poches, mais elles ressortaient un peu à chaque pas que je faisais alors je les avais reprises dans mes mains. Il continuait de pleurer, je n'avais jamais vu un homme dans cet état. Tout à coup, j'avais eu honte d'avoir trouvé l'homme de la cuisine intéressant ce matin-là. « Tu penses qu'il peut t'aimer comme moi je t'aime? » il avait dit en se tapant dans la poitrine avec le bout des doigts. Ils pensaient tous la même chose, jusqu'à ce qu'ils disparaissent comme ils étaient apparus. « Ça fait longtemps leur affaire? Y a couché ici hein? Y a couché ici? » Il posait ses questions avec des gestes nerveux. Moi, je faisais passer les cassettes d'une main à l'autre, je faisais une pile, je la redé faisais. Je cherchais des choses rassurantes à lui dire, j'en inventais. Mais il ne m'écoutait pas. Une cassette m'avait glissé des mains et était allée se fracasser sur l'asphalte, une des charnières avait éclaté.

Cube

Le vendredi, on faisait exprès de l'insomnie, et aux petites heures il fallait qu'il sorte son maudit cube de Rubik et qu'il me le fasse tourner sous le nez comme ça, cric! crac! flap! sans arrêt. « Faut s'entraîner », qu'il disait. Un jour, il serait champion du monde, maître du cube. Un jour, il en mettrait plein la vue. Gauche, droite, à l'envers, à l'endroit, hop! Il faisait tourner le cube entre ses doigts comme si sa vie en dépendait. Moi, je regardais les couleurs se séparer, se mêler entre ses mains, puis – hop! Un espoir! – tranquillement se rejoindre avant de se perdre à nouveau. Quand il se fatiguait, il me le tendait : « Ton tour. » Mais ça me rendait malade. J'avais beau essayer, c'était pas la peine. Aussitôt que j'arrivais à aligner une rangée, c'était de l'autre côté que ça se défaisait. Rouge jaune vert merde! C'était toujours tout à recommencer.

Je n'y arriverais jamais.

Formes

Ça devait faire deux semaines que je m'enfermais dans ma chambre quand il arrivait. Pourtant, je l'aimais bien. Il me complimentait tout le temps. « T'es ben plus belle que ta mère », qu'il disait avec des clins d'œil. Il me taquinait parce que je criais « J'ai pas faim! » par la porte de ma chambre, mais aussitôt qu'ils finissaient de manger, maman et lui, je sortais en catimini pour piquer des beignes dans la boîte qu'il apportait à la maison le dimanche matin. Il disait « Ah-ha, je les ai lichés! » et maman gueulait « Mange pas dans ta chambre! » mais je claquais la porte sans l'écouter.

Elle m'avait dit « Tu peux pas t'habiller quand il arrive à la maison? Tu fais exprès? Tu veux te montrer? » Ma jaquette était trop courte, trop transparente. C'est vrai, on voyait à travers. On voyait mon corps, mes formes, j'avais déjà des seins. Je venais d'avoir onze ans.

Chambre [jaune]

La fillette a retrouvé sa mère roulée en boule dans un coin de sa chambre. Ça aurait pu ressembler à une scène de crime. Cheveux défaits, lit en bataille, éclats de verre. Mais ce n'était pas tout à fait ça. D'ailleurs, ça finirait plutôt bien.

La mère n'aurait rien de grave. Pas un os cassé, pas une ecchymose, pas une égratignure. Non, vraiment, elle n'aurait rien. La petite l'aiderait à se relever, lui caresserait le dos, les cheveux. Puis, elle prendrait sa mère par la main et l'entraînerait vers la cuisine en chuchotant viens, on va aller voir s'il reste des bonbons.

Paperasse [après]

Après la mort de Paul, maman s'est évanouie à l'église. Je pensais que c'était à cause de l'accident, des séquelles, et qu'elle allait y passer elle aussi, juste ici. Mais Léo m'a serrée contre lui. Il disait qu'il était mon ange gardien. Léo, c'était le frère de Paul. Il a dit *ça va aller ça va aller c'est rien c'est la chaleur* et nous sommes sortis pour amener maman prendre de l'air sur le parvis.

Nous n'avions pas l'habitude d'aller à l'église avant la mort de Paul. Je pense que c'était pour sa mère que nous y allions à présent. Maman disait que ce serait bien de passer au moins le premier Noël avec la famille, pour tout ce qu'ils avaient fait pour nous. La mère de Paul m'aimait comme sa petite-fille, je le savais. Je voulais qu'elle soit fière de moi. À l'église, je répétais bien fort les psaumes pour qu'elle m'entende. Je me recueillais en fermant les yeux pour faire semblant de prier. Je lui avais dit que je voulais faire partie du chœur pour la messe de minuit.

Mais où est-ce que je voulais en venir avec ça?

Paperasse [avant]

Avant la mort de Paul, j'avais quand même parlé à maman de mon agacement à propos de Léo. Je n'avais plus envie d'aller chez la mère de Paul quand je savais qu'il y serait. Il me suivait partout, me complimentait sans arrêt, me faisait toujours asseoir sur ses genoux. Je ne savais plus comment me débarrasser de lui. Je me déplaçais d'une pièce à l'autre pour voir jusqu'où il me suivrait. Je faisais des tests, je traçais des trajets complexes à travers la maison comme quand on agace un chat avec un laser. Mais il ne se décourageait pas. Ça avait fini par m'agacer. J'avais hésité avant d'en parler. J'avais peur que maman pense que je voulais faire l'intéressante, ou pire, qu'elle panique et provoque un scandale. On ne sait jamais quand un drame va éclater. Mais ça avait bien été. Les catastrophes arrivent rarement où on les attend. C'est comme ça, c'est bien fait.

Mais qu'est-ce que je voulais dire déjà?

Paperasse [pendant]

Aujourd'hui, nous sommes allées chez la mère de Paul, maman et moi. Il restait quelques papiers à revoir au sujet de l'héritage. De la paperasse, des détails. Nous avons dîné tous ensemble et Léo y était, bien entendu. Pendant qu'il faisait la vaisselle, la mère de Paul et maman sont allées dans la chambre discuter de deux ou trois choses. Des bagatelles. C'était une de ces journées éblouissantes de février. Dans la cour, j'apercevais entre les branches enneigées des petites cabanes d'oiseaux qui semblaient se détacher dans le soleil. C'était joli. Je me suis levée pour aller regarder par la porte-patio et je me suis demandé si maman se souvenait de ce dont nous avions discuté avant la mort de Paul. Peut-être la question avait-elle été enterrée avec lui. Je ne sais pas. Il restait tant de petites choses à régler. Ça devait faire beaucoup pour elle. Ça ne finirait peut-être jamais. Quand Léo s'est approché, maman était encore dans la chambre à discuter, à revoir deux ou trois petites choses. De la paperasse, des détails.

En pleine rue, ça vous foncerait
dessus. De part et d'autre, une
maison et puis une autre.
S'allongent devant, s'éloignent
derrière. Le monde, ça vous ferait
défiler ses maisons, avec des
petites histoires dedans. Le
monde, ses maisons, ça vous les
balancerait dessus.

Salon [avec visage]

Aux funérailles de mon professeur de guitare, je me suis demandé ce que ça me ferait le jour où ce serait le tour de mon père d'être exposé là, devant moi. À quoi est-ce que je pourrais bien penser? Je n'arrivais pas à me faire une idée. Je ne connaissais mon père que par bribes, par anecdotes (oui, je vous raconterai). Je regarderais sans doute son visage, en m'arrêtant longuement à chacun de ses traits. Je le trouverais beau, sûrement, son visage, mais peut-être pas. Je ne sais pas. Au fond, ce ne serait plus tout à fait le sien. Alors je chercherais ses mains, je les voudrais longues, fines, fortes. Je leur imaginerais des gestes, une expression. Je penserais le corps de mon père en mouvement. Et je comparerais aux quelques souvenirs figés que j'ai de lui. Il m'arrive de rêver à lui, parfois, de rêver que nous sommes tous les deux dans la même pièce, côte à côte, et que j'entends son rire ou sa voix sans jamais voir son visage. Mais les souvenirs sont ingrats, pires que les rêves, car ce sont toujours les mêmes, qui repassent comme un diaporama sur lequel on se voit pas. Aux funérailles de mon professeur de guitare, je ne sais plus pourquoi je pleurais. C'était peut-être les souvenirs : je me demandais s'ils étaient bel et bien les miens ou si c'était à des photos que je les avais empruntés. Je n'arrivais pas à me faire une idée. Puis ça s'est mis à m'agacer, j'essayais de les trafiquer, d'en fabriquer

Oh, mais pourquoi est-ce que je vous raconte ça?

Salon [sans visage]

Une fois, il m'avait appelée au téléphone. Il avait dit « C'est moi, c'est ton père », le souffle court, la voix éteinte. J'avais mal compris, j'avais dit « Qui? » J'avais pensé à mon professeur de guitare, ça arrivait qu'il m'appelle pour changer l'heure d'une leçon. Il avait dit « Je me demandais comment ce serait, ta voix. » Il avait dit « Je la trouve belle » et j'avais eu l'impression que nous avions le même timbre de voix mon père et moi, oui, je pouvais l'entendre.

Après son appel, je m'étais mise à l'apprivoiser, ma voix. Des fois, quand je me trouvais tout à coup détachée de moi-même et que je l'entendais résonner, vous voyez? je me prenais à l'aimer. Je me disais à présent ce n'est plus pareil, ce n'est plus la même. Je vais vous dire, je m'étais même mise à rêver qu'un jour je pourrais chanter, que je m'accompagnerais à la guitare. Ha!

Mais j'avais laissé tomber l'instrument peu de temps après. On change, on passe à autre chose.

Salon [sans souvenir]

J'aimerais seulement vous dire, la dernière fois que j'avais vu mon professeur de guitare, c'était à l'école de musique. J'avais eu envie d'aller le saluer un jour que je passais par là. Il y avait longtemps que j'avais abandonné les leçons. J'avais souvent tenté de me remettre à la musique, mais chaque fois que je reprenais l'instrument je m'énervais, c'était toujours tout à recommencer. Pas la peine. Pas la peine. Pas la peine. Je laissais tomber.

La dernière fois que j'avais mis les pieds à l'école, il me semblait que rien n'avait changé, et pourtant je ne m'y reconnaissais plus. Je m'étais assise sur l'une des chaises qui étaient juste à l'entrée, de là je pouvais entendre la voix de mon professeur résonner depuis sa classe. Il était en train de donner une leçon à une adolescente timide. J'avais attendu la fin en les écoutant, c'était joli. La jeune fille jouait une valse d'Antonio Lauro. Je trouvais qu'elle l'interprétait magnifiquement, mais lui l'arrêtait souvent. Il disait « Respire. Recommence. Oublie tes erreurs comme tes bons coups. Quand tu t'y arrêtes, tu sors de la musique... » Il disait « La musique, c'est devant, c'est ce qui s'en vient. »

Ce qui s'en vient.

Après la leçon, il avait accompagné la jeune fille hors de la classe en l'encourageant doucement « Continue, ça va bien. » Je m'étais levée pour l'interpeler puis il m'avait souri et saluée chaleureusement. Il avait dit « Vous attendez quelqu'un? » Il ne m'avait pas reconnue.

Cassettes [le vendredi]

Le vendredi, on n'avait rien de mieux à faire. On dressait la liste de tout ce qui nous faisait chier pour l'immortaliser sur une cassette. Après, on l'écoutait pour s'assurer de n'avoir rien oublié : *paquet de cigarettes vide, pas une cenne pour en racheter, rien de bon à la télé, mêmes maudits Anglais qui nous ont encore couru après*. C'était le pire qui pouvait pas nous arriver. Ça nous ferait des souvenirs. La bande, on pourrait se la repasser plus tard dans la vie, pour comparer.

Des fois je me demandais ce que ça me ferait de réentendre ma voix, dans ce temps-là. Je me demandais si je l'aimerais, si j'y parviendrais. Peut-être qu'un jour, elle ne m'agacerait plus.

Quand on se bouche les oreilles et qu'on s'écoute parler un moment on peut entendre comment résonne sa vraie voix, je veux dire, comment *les autres* l'entendent.

Essayez voir. C'est terrible.

Chambre [rouge]

Ça avait commencé pour rien : elle avait égaré son chandail – « Le ROU-GE! Fais pas semblant tabarnak! » – et elle était convaincue qu'il l'avait jeté aux poubelles, pour l'écoeurer. Elle avait retourné la maison à l'envers, l'avait menacé de lui arracher la tête s'il ne lui disait pas immédiatement où il l'avait caché, mais il n'avait pas bronché. « Tu DÉLIRES christ de folle! » Alors elle avait arraché les tiroirs de sa commode et les lui avait balancés à la tête un après l'autre alors qu'il disparaissait dans le couloir. Mais elle l'avait raté, et n'avait réussi à chaque lancer qu'à écorcher un peu plus les murs et le cadre de la porte.

Puis les enfants s'étaient réveillés.

À ce moment précis, quelqu'un aurait pu mettre la séquence sur « pause » et dire aux acteurs : « Allez-y! Criez! Lancez-vous des mots durs par la tête, lancez-vous les pires injures. Oui, laissez-vous aller! Si les enfants se lèvent, en pleine nuit, et qu'ils viennent vous écouter, ne vous arrêtez surtout pas, continuez. Prenez-les à témoin, tiens! Disputez-vous comme vous le feriez devant le frigo, le sofa. Disputez-vous-les comme vous le feriez du frigo, du sofa. Ne vous gênez pas! Oh, et profitez-en pour les reconforter. Dites : « Viens voir Papa! » Répliquez : « Non! Viens voir Maman! »

Bah, les enfants ne s'en souviendront pas.

Vous cherchiez où ça s'arrête, où ça finit. Au milieu, à l'envers, à l'endroit, il faudrait remonter les rues jusqu'au bout des maisons. Mais les maisons, ça ne vous lâcherait pas, malgré les trous, les trêves. Rouge jaune vert merde! Les maisons, ça recommencerait tout le temps. En lotissements. En nouveaux développements.

Débuts [prologue]

Des livres, il y en avait partout chez Leila. Je les apercevais dès qu'on rentrait chez elle, le vendredi, à la lueur de la petite lampe que sa mère laissait allumée pour nous. Ils s'éparpillaient depuis le pupitre de l'entrée jusque sur les comptoirs de cuisine, posés pêle-mêle sur la table du salon, les sofas, le piano, empilés par-dessus le rayonnage déjà serré des bibliothèques; mur-à-mur les bibliothèques. La nuit, on rentrait pliées en deux, à moitié finies. Il fallait contenir nos fous rires, surveiller nos démarches et retrouver le chemin jusque dans les chambres à coucher. Et moi, je me repérais aux livres. J'hallucinais, vous me direz (je le sais ce que vous pensez), mais je le jure, les livres, chez Leila, ça débordait, ça se déversait. Ça traçait des chemins dans l'espace. Quand on rentrait, le vendredi, je pouvais les voir se répandre et venir jusqu'à moi, débouler jusqu'à mes pieds.

Le vendredi, je m'arrangeais pour rester chez Leila.

Débuts [début]

On s'était cachées derrière une maison pour échapper à des gars qui nous suivaient. Sur le patio il avait une petite piscine d'enfant à moitié défoncée, mais avec juste assez d'eau pour qu'on s'y rafraîchisse un peu. Je ne sais pas combien de temps on y était restées, mais on avait vite oublié ce qui nous était arrivé.

Avant de partir on avait redécoré la cour de nos hôtes avec les cochonneries qu'on avait trouvées sous leur galerie. On ne pourrait jamais voir la face qu'ils feraient quand ils se réveilleraient sur un monde nouveau, changé.

Débuts [prologue 2]

Des fois, on se faisait des provisions de pitas avec du halloum et des tomates pour manger en s'endormant, mais moi, je ne voulais pas dormir. Je pensais aux livres. Je laissais les délires de la veille se rejouer dans ma tête comme des clips et je m'accrochais. Dans un faux sommeil excité, je guettais le jour, j'attendais assez de lumière pour enfin me lever et redescendre, me glisser doucement le long du couloir jusqu'au petit palier qui menait au sous-sol, là où je ne réveillerais personne. Alors, la tête encore bourdonnante, je sortais sur la pointe des pieds, en sachant très exactement où les poser sans faire craquer le plancher, et je refaisais le chemin à l'envers parmi les mille et un titres éparpillés dans la maison, que j'effleurais du bout des doigts, en retenant mon souffle.

Au sous-sol chez Leila, les bibliothèques s'étendaient sur des pans de mur entiers. Je m'installais à genoux devant et j'étais des piles de livres tout autour de moi, sans faire de bruit. Dans les livres, je cherchais quelque chose, je ne sais plus ce que c'était, mais c'était toujours ailleurs, toujours *avant*. Je passais d'un livre à l'autre, ne lisant que les débuts, je ne voulais pas que ça s'arrête. Je refusais les fins. Parfois, un parfum aigre me tirait hors de ma lecture. Je portais alors le livre à mon nez : cédrat. J'en profitais pour écouter mes oreilles siler dans le silence. Les gens ne dorment jamais assez longtemps.

Débuts [fin]

Bientôt, la maison s'éveillerait et je refermerais les livres sur un monde nouveau, changé. À l'étage, ça commencerait à sentir le pita grillé. Je me faufile dans la salle à manger, l'air de rien, et Leila aurait déjà mis du beurre sur son pain. Elle serait en train de nous inventer une soirée, de raconter des choses qui ne nous seraient pas arrivées. À l'autre bout de la table il y aurait sa mère entourée des journaux du matin, elle nous lirait les manchettes, des petits bouts d'actualité. Je ne me lasserais pas de l'écouter, je voudrais qu'elle m'aime, je dirais *Oh oui? Ah han!* et mine de rien, elle m'ouvrirait le monde. À la table chez Leila, ce serait toujours le début du monde. Et je voudrais un autre café. Encore du pita grillé.

Stationnement [avant]

Cette fois, c'était différent. Les choses allaient peut-être enfin changer. Gina avait reçu l'appel dans l'après-midi sans savoir depuis combien de temps Nancy traînait là quand on l'avait trouvée, à moitié brisée, à moitié défoncée. À l'hôpital, on ne l'avait pas épargnée, on lui avait tout raconté. Des histoires de bouteilles brisées, d'objets fracassés et d'intérieur ravagé. On lui avait dit tel quel : sa fille en avait pour des mois d'hospitalisation, elle ne pourrait jamais avoir d'enfants.

Stationnement [centre]

Ce n'était pas la première fois que Gina veillait sa fille dans une chambre d'hôpital. Chaque fois que Nancy réapparaissait, c'était ici, parmi les fleurs et les mots croisés, un instant à l'abri de l'excès, de la vie. Avec le temps, Gina en était venue à attendre ces veilles comme une sorte de rendez-vous inespéré. Pour elle, c'était une rare occasion de regarder sa fille dormir, de lui prendre les mains, et d'oser espérer que les choses pouvaient encore changer; croire que cette fois, elle aurait compris, que cette fois, c'était la dernière

Stationnement [arrière]

Les choses ne changeaient pas. L'angoisse de vivre finissait toujours par avoir raison des promesses et des motivations et chaque fois, Nancy repartait avec Steve dans leur appartement miteux de la rue Maple, où Gina avait toujours su très exactement ce qui se passait, comment Steve la manipulait, la violentait. Mais qu'est-ce qu'elle y pouvait? Ce qui se passait dans cet appartement, tout le monde le savait. C'était tous les jours pareil, toutes les nuits les mêmes, mais ce qui s'était réellement passé ce soir-là, personne ne saurait jamais. Ni à combien ils s'y étaient mis, avec Steve, pour faire valser Nancy, ni comment les choses avaient pu à ce point dégénérer.

Stationnement [retour]

C'était ses yeux qui avaient le plus changé, le teint de sa peau aussi, bien sûr, mais les yeux, ce n'étaient plus les siens. Couchée ainsi dans cette lumière tamisée, les yeux fermés, Nancy semblait retrouver son petit visage d'enfant, celui que Gina aimait tant regarder, autrefois, dans ses nuits d'insomnie. Ces yeux immenses bordés d'une longue frange de cils qu'elle se retenait de ne pas caresser, la nuit; ces yeux immenses, aujourd'hui fermés en demi-lunes paisibles comme pour venir remplacer ses yeux éteints.

Quand elle les ouvrait enfin, c'était pour faire chaque fois les mêmes promesses, toujours plus convaincue que cette fois, c'était la dernière. Mais les choses ne changeaient pas.

Quand elle était petite, elle refusait toujours de quitter le parc le soir. Un jour elle avait dit : « Moi je veux jouer jusqu'à ce que je vais être morte. »

Stationnement [fin]

L'hospitalisation serait longue, la rémission lente et pénible, mais Gina s'en réjouissait secrètement. Car cette fois, c'était différent. Les choses allaient changer. Nancy ne retournerait pas avec Steve, dans leur appartement de la rue Maple, pas après ça, ce n'était pas possible. Elle reviendrait s'installer à la maison un moment. Gina réaménagerait sa chambre, elle changerait le mobilier, referait la décoration. Nancy pourrait même prendre la chambre du fond si elle préférait, la bleue, elle était plus grande, plus éclairée. Oui, ce serait une bonne idée.

Stationnement [arrière]

Le jour où Nancy a obtenu son congé, Gina a pris les bagages de sa fille et les a transportés pour elle dans l'ascenseur. À la sortie, elle a aperçu Steve qui attendait dehors en fumant une cigarette. Quand il a vu Nancy, il a jeté la cigarette et il a marché en direction du stationnement. Puis Nancy l'a suivi.

Le monde, ce serait le cube de Rubik. La nuit, il faudrait tout refaire. Vous en auriez assemblé une face? Ce serait toujours la même, le hasard. Le monde se serait remis en place. Une couleur, une face. Et derrière, le chaos.

Patio [un garçon perché]

« MAMAN! REGARDE! REGARDE, MAMAN! »

Celui qui crie, c'est le petit Jimmy. Il est perché dans le grand arbre qui surplombe la ville, derrière. Il appelle sa maman, elle s'appelle Patty, mais elle ne l'écoute pas. L'arbre auquel il est en train de grimper (toujours de plus en plus haut) projette une ombre confortable sur la terrasse, un abri contre le soleil éclatant de fin de journée. Sous ses pieds, deux femmes prises d'un fou rire trinquent et avalent à l'unisson une rasade de vin. Autour d'elles deux autres enfants zigzaguent, tourbillonnent et éparpillent sur la terrasse d'innombrables jouets multicolores (c'est joli, vu de haut). Le garçon insiste « Maman! Regar-de! » et il continue de grimper de plus en plus haut (mais n'ayez crainte, il redescendra) alors que sa mère, elle, continue de l'ignorer. On pourrait imaginer un drame : qu'il perde pied et vienne s'écraser tête première contre le patio, mais ce n'est pas ce qui va se passer. Pas ce soir.

En bas, c'est la fête, tout le monde s'amuse. Les enfants vont et viennent autour des deux femmes qui elles, continuent de se tordre de rire en se tapant sur les cuisses.

Patio [deux femmes soûles]

Debbie a l'impression de revivre depuis qu'elle connaît Patty. Elle passerait le reste de sa vie ici, sur la terrasse, à rire avec elle en regardant la ville s'étendre derrière, en contrebas. Rire. Boire. Rire. Boire. Elle n'en a jamais assez. Chaque soir depuis le début de l'été, elle s'empresse de traverser pour venir s'éclater ici, sur la terrasse chez Patty.

En arrière-plan, il lui semble entendre depuis des heures les mêmes petits cris suraigus. « Regarde Maman! Regarde! » C'est le petit Jimmy, qui depuis la branche d'arbre où il est perché, appelle Patty. Il est infatigable : « Maman! Regarde! » et dans son fou rire, Debbie se demande si on arrête un jour dans sa vie de crier « Maman, regarde! »

Sur la terrasse chez Patty, la vue est magnifique, on aperçoit la ville se fragmenter en un millier de petites maisons avant de se perdre dans un flou. Sur la terrasse chez Patty, les inquiétudes se dissipent à mesure que la ville s'illumine derrière, en contrebas.

Patio [veilleuses]

La maison est juchée sur le plus haut point d'une colline et surplombe la ville qui s'étale derrière et disparaît peu à peu, en dégradé. Du haut de la terrasse, on aperçoit des milliers de petites maisons disposées en rangées, en carrés. Vues d'ici, on ne distingue plus leurs formes et leurs couleurs, on croirait pouvoir les interchanger sans plus de conséquences. Vues de loin, elles semblent se fondre les unes dans les autres et disparaître à mesure que la nuit progresse. À cette heure-là, la ville semble venir rassembler un à un ses morceaux, réunir à la lumière de milliers de petites veilleuses les fragments d'elle-même éclatés au cours de la journée.

Sur fond d'hilarité, les deux femmes se racontent tout un tas de petites histoires, sans censure. Bah, les enfants ne les écoutent pas. Sur la terrasse chez Patty, les enfants n'ont plus besoin d'elles. Ils jouent bien ensemble, ils vont et viennent et reparaissent sans cesse avec une nouvelle demande à laquelle leurs mères acquiescent avec de moins en moins de résistance. Sur la terrasse chez Patty, tout le monde s'éclate.

Patio [des enfants au sous-sol]

La soirée avance lentement, alors que sur fond d'hilarité, les bouteilles s'accumulent sur la table d'extérieur et les mégots s'entassent dans les cendriers. Bientôt, de minuscules lumières décoratives viendront éclairer le patio, chez Patty, ce sera très joli, puis on apercevra le reste de la ville s'illuminer de la même manière et dessiner dans ses quartiers des milliers de petits visages en pointillés. À cette heure-là, les traces de lèvres et de doigts auront formé un voile trouble autour des verres à vin, mais ça, personne ne s'en apercevra. Chacun de ces infimes changements sera apparu en dégradé, et tout ce temps, les deux femmes auront paru étirer un seul et même long fou rire, ponctué de sauts à la cuisine pour attraper une nouvelle bouteille, puis une autre, et une autre, jusqu'à ce que peu à peu, les bruits autour se taisent, le vent se rafraîchisse, la porte-patio cesse une dernière fois de claquer derrière les enfants et que le chant des criquets finisse par étouffer leurs petits cris excités. Sur la terrasse chez Patty, personne n'aura vu la soirée passer, pas même les enfants, qui se seront encore plus amusés. Après les batailles d'oreillers, les cascades sur le canapé, les expéditions dans les tiroirs de Patty, ils auront déménagé le contenu du garde-manger au sous-sol devant la télé, et peut-être que les garçons auront chatouillé la petite Sally jusqu'à la faire vomir, et peut-être même que Jimmy aura eu l'idée d'entraîner les deux autres dans une escapade à l'extérieur, mais de tout cela, les deux femmes n'auront rien su et ce sera parfait. Ainsi tout le monde s'amusera, tout le monde s'éclatera, et peut-être que quelque chose pourrait mal tourner, un détail, une bêtise, et dégénérer, mais ce soir tout ira bien. Aucun incident ne se produira. Pas d'accident, ni drame, ni désastre. Non, pas ce soir.

À la fin? Ce serait
tout à recommencer.
Les histoires, les
maisons, il faudrait
les rassembler, les
épouser.

II

COUR AVANT

Licornes [première tentative]

Je lui avais acheté des chaussettes. À Boston. Des chaussettes mauves avec des petites licornes lilas dessus, des chaussettes qui montaient jusqu'aux genoux. C'était parfait. Je lui avais dit « Je t'ai trouvé un cadeau à Boston! » J'avais ajouté « *À Boston, Mass!* » avec cet accent ridicule qu'on prenait toujours pour punctuer nos conversations.

La première fois, j'avais eu sa boîte vocale, elle n'avait pas retourné mon appel. Des chaussettes, vous me direz... Je sais, mais elle aimait le mauve. Et les folies. C'était ma filleule, vous savez, j'avais l'œil pour dénicher la niaiserie qui la ferait sourire. D'ailleurs ce n'était pas tout, je lui en avais trouvé une autre paire, encore plus kitsch : beige avec des petits rennes rose-saumon. Je n'arrivais pas à choisir, j'avais pris les deux. Je l'avais rappelée quelques semaines plus tard, c'était une belle journée je m'en souviens (*l'appeler les jours de beau temps*), je m'étais préparé un message, je voulais que ce soit drôle, je l'avais écrit sur un bout de papier pour ne pas l'oublier, mais cette fois, elle avait décroché. Elle répondait rarement, jamais, elle m'avait surprise : « *Je t'ai trouvé un cadeau à Boston!* » j'avais crié avec l'accent ridicule « *À Boston, Mass!* » Elle avait éclaté de rire puis enchaîné « *Boston Ma-aass!!! Ma-lade!!!* » Elle aimait surenchérir, en rajouter. Ça faisait partie de notre délire. J'imaginai à l'autre bout du fil son *baby-face* s'insinuer à travers ses traits de jeune femme, je pouvais *l'entendre*. Elle avait toujours ce même rire de petite fille qui éclatait quand on la prenait par surprise, le même petit rire, aurait-on dit, mais dans une autre personne.

Licornes [deuxième tentative]

Avec le temps, elle devenait de plus en plus distante, mais je n'insistais pas, j'envoyais moi aussi de moins en moins d'appels, de signaux. « Attends de voir mon cadeau! » je lui avais dit « Tu vas *ca-po-ter!* » Elle saurait que je niaisais, et moi, secrètement, j'espérais vraiment lui faire plaisir. Mais ce ne serait plus jamais comme avant, je le savais. « Viens chez moi, on va faire un party! » j'avais dit, bêtement. Elle avait dit « Oui oui oui, ok, je vais te rappeler! » et avec l'accent ridicule – je n'arrivais pas à m'en débarrasser – j'avais ajouté « Tu regretteras pas de t'être déplacée! »

Je me demandais comment c'était arrivé, entre nous, cet accent, je me demandais où et quand et pourquoi merde nous en avions tant besoin. Je ne savais plus à quand ça remontait, je n'arrivais pas à dire, c'était perdu.

C'est ma filleule, je l'ai dit déjà? Oh, je sais, mais j'insiste, parce que je n'ai moi-même jamais trop su quel rôle jouer avec elle, comme on ignore parfois *qui* être pour ceux qu'on a peur de perdre. Je vais vous dire : quand elle a eu l'âge que j'avais quand elle est arrivée, elle a commencé à s'automutiller, à entailler l'intérieur de ses avant-bras de petits traits fins, un à la fois, jusqu'à les recouvrir en entier. Des petites écritures, que je n'arriverais jamais à déchiffrer.

Licornes [troisième tentative]

J'ai laissé traîner les chaussettes pendant des mois dans le fond du garde-robe avant de les sortir de leur sac-cadeau pour les emballer dans du papier de Noël. Après, je les ai gardées un autre six mois puis je les ai refourrées telles quelles dans le petit sac-cadeau en me disant tant pis, ce sera pour sa fête en septembre. Elle avait dit « *Boston Ma-aaaasss! Ma-lade!!!* » Elle avait dit « *Oui oui oui, je vais te rappeler!* »

Store [intérieur – jour]

Le téléphone a sonné deux fois pendant l'absence des enfants. Le soleil éclate à travers les lattes du store. Dehors, la journée semble parfaite. Les enfants entrent et ressortent sans cesse de la maison avec chaque fois un nouveau projet. Les claquements de la porte font sursauter le petit chien couché aux côtés de la femme, la ramènent un instant dans l'opacité de sa chambre. Elle reste un moment dans cet entre-deux, engourdie, elle veille, s'accroche, puis abandonne et repart.

Le téléphone sonne à nouveau, sourd, lointain. Cette fois les enfants sont à l'intérieur. « Elle est pas disponible pour l'instant est-ce que je peux prendre un message? » fait la petite voix de Sarah, machinale.

Sur la vanité, la poussière s'accumule autour de la pile d'enveloppes encore cachetées. Il faudrait bien qu'elle se lève et passe un coup de chiffon, qu'elle aère un peu la pièce.

Plus tard. Pour ce que ça change.

Store [extérieur – jour]

Les enfants sont ressortis en criant. Le réveil affiche quatorze heures. A-t-elle entendu la sonnerie du micro-ondes ce midi? Un reste de poulet au frigo... ou peut-être pas... Sarah a-t-elle mis sa tuque? A-t-elle aidé Jack à enfiler sa veste? Novembre en chandail, on n'en meurt pas.

Dehors, d'autres petites voix sont venues se mêler à celles de ses enfants. Leurs silhouettes passent et repassent furtivement entre les lattes du store, découpées en filets de couleurs vives. Qui est là? Il lui faudrait s'étirer pour regarder par la fenêtre. Se soulever sur les coudes et allonger le bras pour tirer le store vers elle, un tout petit peu.

Mais à quoi bon? Le chien s'est rendormi.

Bouteille

La bière devait être à moitié vide quand il a réalisé qu'il n'était pas chez lui. Cette cuisine, ce n'était pas la sienne, c'était celle de la fille du deuxième. Dans le désordre, il avait mis du temps à remarquer les différences. Les pièces étaient configurées exactement comme chez lui. Encombrées d'autant d'objets, de vaisselle sale, de paperasse et de cendriers trop pleins, à la différence de quelques vêtements de femme qui traçaient un chemin entre la chambre et la salle de bain, et d'un paquet de boîtes de pilules éparpillées sur le comptoir. Il s'est calé dans la chaise pour descendre le reste de sa bière en ricanant. La soirée avait été bonne. Il ne se souvenait plus comment il était entré ici. Elle avait dû laisser ouvert pour le gars avec qui elle s'engueulait tous les soirs, celui qui partait toujours en claquant la porte. À minuit, il les entendait se faire des menaces – *Je vais te tuer!* – et puis baiser à en défoncer les murs quand ils se retrouvaient trois heures plus tard. On étouffait ici. Il a enlevé son chandail et s'est levé pour voir si des souliers d'homme traînaient quelque part. Quelle heure était-il? Il a eu envie d'aller voir dans la chambre de la fille si elle était seule. Elle était étendue de travers sur ses draps, ses cheveux et son dos nu exposés à la brise d'un ventilateur. Il l'a regardée dormir et a songé un instant à se glisser contre elle. Puis il a pensé aux complications, à ce qui s'ajouterait au bilan déjà lourd de ses ennuis, si elle se réveillait, paniquait, et si l'autre rentrait à ce moment précis. Alors il s'est essuyé le front avec son chandail et il est remonté au troisième en laissant la porte ouverte derrière lui. Dans l'autre main, il tenait encore sa bouteille vide.

Cube [jaune]

À première vue, le cube de Rubik, ça semblait impossible à réussir, mais il y avait tout de même des trucs. Mon préféré : vous pouviez détacher les collants de chacune de ses faces et les recoller ensuite par couleur. Oh, c'était tricher, bien sûr, mais vous en auriez été capable.

Au fond, c'était tout simple.

Café

Elle l'avait laissé entrer comme si elle n'avait pas le choix, comme si elle ne se jurait pas chaque fois qu'il ne remettrait plus jamais les pieds chez elle. Mais il avait toujours un petit quelque chose sur lui, un petit quelque chose dont elle avait besoin parfois et, de temps en temps, elle craquait. Aujourd'hui, il venait seulement prendre un café, qu'il disait, mais tôt ou tard ça viendrait sur le sujet. Elle savait. Ça commencerait par son petit air, nonchalant, et le sourire narquois qu'il ferait – c'était toujours le même – alors qu'il glisserait sa main dans sa poche « Ça te tentes-tu? » Puis ce serait foutu. L'euphorie, elle l'aurait déjà sentie monter en elle comme une fièvre. Il serait trop tard pour stopper les crampes, le tremblement dans les mains, les jambes et tout ce qui la saisirait par en haut, par en bas et la soulèverait par anticipation. Elle saurait très exactement ce qui se passerait ensuite. Elle verrait tout venir d'avance, mais elle dirait oui quand même.

Des fois, il ne lui demandait rien en échange.

Bières

Il faut qu'il parte. Qu'il remballe une fois pour toutes ses vieux caleçons et ses chaussettes trouées et qu'il décampe. C'est assez. « Y reste-tu des chips? », il demande en allongeant ses jambes sur elle. Il s'étire pour attraper la télécommande sur la table du salon et enfonce ses gros mollets dans ses cuisses. « Non! », elle répond. Elle en a assez. Assez de son corps écrasé sous le poids du sien, avachi devant la télé, assez de sentir sa nuque enserrée dans sa caresse maladroite, ses cheveux entortillés entre ses gros doigts. Ici, sous son poids, en sa présence, elle s'écoeure.

Il cherche l'autre télécommande. Il farfouille dans les coussins du sofa, cherche sous ses fesses et ses cuisses, la caresse au passage et ricane. Elle ne bouge pas. « Coudon, t'es ben bête! » il s'impatiente. Il se lève et part brusquement vers la cuisine. Il a laissé une trace dans les coussins du sofa en se levant. Elle la frapperait. Comme chaque matin quand elle secoue et frappe le lit pour effacer la trace molle qu'il a laissée dans ses draps, son oreiller, son matelas.

Il revient avec deux bières, lui en tend une. « Ça va te calmer. » Mais elle n'y touche pas.

Bières [suite]

Elle ne peut pas le regarder. Elle fixe ses pieds, ses maudites chaussettes usées à la corde, passées du blanc au gris-sale et au noir qu'il ne prendra jamais la peine de remplacer. « Quand est-ce que tu vas les jeter tes vieux bas dégueulasses? Quand? »

- Hein?

Il tord un peu ses pieds, un après l'autre, pour regarder en dessous, les deux bières toujours dans les mains.

« Des bas blancs tu jettes ça quand c'est rendu gris! Ta mère t'a pas appris ça? »

- Heille c'est quoi ton problème à soir?

Elle écrase sa cigarette dans le cendrier, le regarde dans les yeux. « Avec tout ce qui m'arrive, esti de sans-cœur, tu pouvais pas répondre hier soir hein? Tu t'en câlissais! T'étais trop ben avec elle! »

Il pose brusquement les bières sur la table du salon et se penche vers elle, au ras du visage.

- OK, tu veux que je décâlisse? C'est ça?

- C'est ça!

Il tourne les talons et file vers la chambre, comme il fait chaque fois. Il va à nouveau faire son sac, y fourrer les vieux caleçons et les chaussettes gris-sale qu'il trimballe d'une maison à l'autre, avec les deux ou trois autres cochonneries qui forment l'essentiel de ses affaires.

Ce n'est que bien après qu'il ait claqué la porte qu'elle crie « Tu m'écoeures! » pour elle-même. Elle s'écoute encore pleurer dans la pièce vide. La prochaine fois aussi elle le laissera revenir.

Fracas

C'est la brosse à cheveux qui a d'abord explosé contre la coiffeuse. Elle a fait éclater la trousse de maquillage et la bouteille de parfum et fait dégringoler les photos calées de chaque côté du miroir. Le reste a suivi. Des coups de pieds de poings dans tout. Les tiroirs arrachés et lancés un après l'autre contre le mur. Les vêtements déchirés et projetés sur le plancher. Le petit meuble de bois qu'elle aimait tant, fracassé sur la tête du lit avec la lampe de chevet. Puis des battements enragés sur le matelas, des coups dans l'oreiller, répétés répétés répétés.

Après, elle s'est laissée glisser par terre et s'est couchée en petite boule pour pleurer par soubresauts, les débris venant détourner son corps comme la trace d'une craie autour d'un cadavre.

Elle se détestait encore plus à présent.

Cube [orange]

L'avantage du cube de Rubik, c'était aussi sa légèreté. Vous pouviez le prendre et le propulser à bout de bras, comme ça, contre le mur de votre chambre ou à l'autre bout des escaliers. Vous pouviez aussi sortir prendre l'air et le poser là, en pleine rue, puis attendre que quelqu'un passe dessus.

Ça, rien ne l'empêchait.

Casino

Je savais qu'elle reviendrait à la charge, même si elle avait juré. « Cette fois-ci c'est la dernière. Je t'en prie... » Elle revenait toujours. Quand ce n'était pas pour le téléphone c'était pour son chat, ou n'importe quelle excuse qu'elle trouvait sur le moment, pour faire pitié. La dernière fois elle avait juré *ce ne sera plus pareil tout va changer*, et moi, comme d'habitude, j'avais dit *cette fois c'est la der-nière tu m'entends?* en lançant sur la table l'argent qu'elle ne mettrait pas sur ses comptes, et encore moins sur son chat.

Mais cette fois-ci je n'avais rien, pour vrai, pas un rond. « J'ai pas une cenne, m'man, j'te jure. » Mais elle s'est tiré les cheveux et s'est mise à gueuler *Tu mens! Tu peux pas me faire ça!* Elle a frappé du pied dans le plancher puis s'est effondrée sur ma table de cuisine. *Tu peux pas m'abandonner!* De supplications en promesses en manipulations en menaces elle a tout essayé. De *Je vais te tuer* en *Je vais me tuer* en *C'est ta faute* en *Tu dois m'aider*, elle s'est acharnée. Jusqu'à ce que je la mette dehors et lui ferme la porte au nez.

Casino [justifications]

Je n'y pouvais rien, je n'avais rien, pour vrai, mais elle est restée longtemps dans le corridor à crier et à frapper dans le mur, à supplier et à menacer. Puis à se calmer. Et à recommencer.

Reviens... Ouvre... On va se parler...

Mais j'étais juste là. Tout ce temps restée assise dos à la porte à l'écouter me torturer. Quelqu'un allait bien sortir, en pleine rue, la faire taire, l'engueuler. Je n'attendais que ça pour la laisser rentrer, la prendre dans mes bras et lui demander pardon. Je n'espérais que ça. Mais rien. Elle est restée là, à faire résonner sa voix en pleine rue jusqu'à ce que la nuit tombe et que la lumière s'allume sur elle devant la maison. Puis elle s'est tue et s'est laissée glisser contre la porte pour s'asseoir, comme pour venir s'adosser contre moi sans savoir, en répétant de temps à autre un *Je t'en prie*, un *S'il te plaît*, un *Fais-le pour moi, pour ta mère*.

Casino [de nuit]

Nous devions être belles, vues de haut, assises dos à dos de chaque côté de la porte dans cette obscurité qui nous enveloppait peu à peu; elle qui envoyait ça et là un coup de tête dans la porte, et moi qui l'écoutais pleurer comme une enfant.

Jours

Le premier jour, Jerry s'était vanté de recommencer à neuf, d'avoir lâché la drogue, l'alcool, le niaisage, les conneries. Il habitait chez Joe le temps de se trouver quelque chose. Sa nouvelle vie serait « ben clean », qu'il disait, il ne retournerait pas en prison. On pouvait pas juger, personne le connaissait, mais il avait dit ça avec une bière dans la main, en trinquant avec les voisins venus boire à la maison, même avec Phil, mon fils, qui en prenait une avec nous, des fois, le vendredi.

Le deuxième jour, Joe était au travail quand il a traversé pour me demander si j'avais pas un petit quelque chose pour lui, un peu de poudre ou n'importe quoi, du pot au pire. Mais j'avais rien, je touche pas à ça moi.

Le lendemain, il est revenu cogner et il a demandé pour Phil. Il était un peu excité, j'ai dit Phil est parti travailler, qu'est-ce tu lui veux. Il m'a dit ton gars il doit bien pouvoir me trouver ça, lui. J'ai dit je pense pas. J'ai pas aimé ça. Il se mordait l'intérieur de la joue en la poussant vers l'intérieur avec son index et son majeur.

Le dernier jour la police est venue le chercher mais c'est pas moi qui avais appelé. La blonde de Joe était passée chercher des affaires à elle et Jerry lui avait pointé un fusil sur la tempe. Je l'ai vu quand ils l'ont embarqué, il portait les mêmes vêtements que la veille.

Lights out

Elle a pris l'habitude de tamiser les lumières un peu plus tôt le soir, de tirer les rideaux et de fermer les stores un peu avant l'heure où les autres le font, avant l'heure où les voisins, les travailleurs, les gens de sa rue ont depuis longtemps terminé la routine du souper et sont passés à autre chose. Elle a pris l'habitude de le faire un peu avant tout le monde, car à cette heure-là, elle n'a encore rien fait, elle, de ces tâches que les autres ont depuis longtemps terminées. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand la frénésie du jour retombe qu'elle trouve enfin la force de s'attaquer à la vaisselle, à la poussière, au désordre. Mais à cette heure-là, elle se retrouve tout à coup au centre de l'univers, à la vue des passants, des oiseaux de nuit, des insomniaques et si de l'extérieur on apercevait sa silhouette dans la lumière de la maison on saurait que c'est parce qu'elle a dormi toute la matinée, qu'elle est longtemps restée assise sur le coin de son lit avant de se lever, qu'elle a mis du temps à préparer son premier café et qu'elle a laissé passer la journée en noircissant des pages de mots croisés qu'elle n'a encore rien entamé de ce que les autres ont depuis longtemps terminé. Si le moindre éclairage dans la noirceur venait à la révéler, on saurait qu'elle tourne en rond et s'affaire à des riens, qu'elle déplace et replace mille fois des choses et d'autres d'une armoire à l'autre, on saurait, assurément, qu'elle repasse sans cesse les mêmes pages d'un magazine, les mêmes passages d'un livre sans vraiment les enregistrer. On saurait, ça, si au détour d'un regard, en passant par hasard, on voyait la lumière envelopper ses épaules dans le noir et ce serait très grave, car on apprendrait alors que la télé joue non seulement dans sa cuisine le soir, mais aussi dans sa chambre la nuit et qu'elle la regarde jusqu'aux petites heures en mangeant du sucre et parfois même du sel et que c'est seulement lorsque le tapage publicitaire la fait sursauter qu'elle se rappelle qu'elle ne s'est pas encore douchée et qu'elle devrait se lever pour se brosser les dents mais qu'elle se dit sans cesse à la prochaine annonce en se rendormant.

Chambre n° 701

Ce soir, elle n'avait qu'une envie, laisser le petit là – à ses parents, à une amie, aux voisins, who cares? – et se prendre une chambre avec une vue. Elle la choisirait à l'étage le plus haut et, arrivée en haut, elle prendrait une douche chaude et laisserait couler l'eau longtemps dans son dos avant de se sécher et d'enfiler des vêtements souples. Après, elle s'en roulerait un, un gros, et elle s'installerait debout devant la grande fenêtre pour le fumer tranquillement. Elle n'aurait pas envie de se perdre dans un film ou dans un livre, ni même d'inviter une amie, non, pas ce soir.

Elle passerait la nuit à regarder la ville scintiller, vivante.

Boîtes

Il m'arrivait souvent de me couper l'intérieur des mains quand je travaillais à l'imprimerie. Ça laissait des traces sur le papier, mais je ne prenais pas la peine d'enlever les feuilles tachées avant d'insérer la pile dans sa boîte. Le papier, il fallait le compter par tranche de cent ou deux cent cinquante, ou même cinq cents des fois, ça dépendait du type, mais on n'avait pas besoin de compter les feuilles une par une, il suffisait d'en poser une pile sur la balance puis d'ajuster la quantité jusqu'à ce qu'on arrive à peu près juste. Pile de papier. Boîte. Pile de papier. Boîte. Quand j'y arrivais d'un coup je me payais la traite avec un Coke et une cigarette.

J'égalisais toujours ma pile avant de la glisser dans la boîte. C'était là que je me coupais, la plupart du temps. J'aimais faire des piles propres et franches, autrement ça me tracassait, mais c'était rare qu'elles ne se décalent pas un peu une fois dans leurs boîtes, il y avait toujours un jeu tout autour. C'était jamais parfait. Jamais.

Des fois je me demandais s'il existait des gens, à l'autre bout – à l'autre bout de quoi, je ne sais pas –, qui comptaient leurs piles de papier, pour vérifier. Peut-être des fous, des maniaques. Ou tout simplement des pointilleux, qui aiment le travail bien fait. Il y a tant de choses qu'on ne fait qu'à peu près, dans la vie, qu'à moitié.

Une fois ils ont retrouvé le corps d'une femme dans un conteneur à papier. Un corps de femme, enseveli, étendu parmi les boîtes et les piles de papier (j'ai oublié de demander s'il était nu).

Mais je ne travaillais plus à l'imprimerie quand c'est arrivé. Quelqu'un me l'a raconté.

Manchette

Elle arrive chez ses parents sans s'annoncer, même si elle sait que ça dérange, qu'ici, on arrive toujours en étranger. Dans la cuisine sa mère est débordée, elle est en train de déballer des articles d'épicerie qu'elle nettoie un à un avec un chiffon – *tout le monde touche à ça*, se justifie-t-elle – pendant que le père regarde ses nouvelles, la télé. La mère demande tout de même, en essuyant le dessus d'une boîte de conserve, en passant sous l'eau une pinte de lait, peut-être étonnée de cette visite de sa fille, somme toute rare, elle demande tout de même, histoire de s'informer, ça va toi? La fille se met à pleurer, elle dit je pense que je fais une dépression. Sa mère lui dit mais non... voyons donc... Elle plie ses sacs d'épicerie soigneusement, les range sous le comptoir de l'évier, se lave longtemps les mains. Elle dit assis-toi donc. Elle déplace des choses d'un comptoir à l'autre, ouvre et ferme des portes d'armoires, vide des contenus dans des contenants et au moment où elle demande veux-tu un café? un thé? le père augmente tout à coup le volume de la télé.

Cube [blanc]

Le cube de Rubik, ça n'avait pourtant rien d'extraordinaire. Six couleurs. Six faces. Un jeu simple, enfantin. Et puis c'était joli tous ces petits cubes multicolores lustrés. Ça décorait une chambre, une maison.

Vous pouviez le prêter à votre mère, pour la calmer un peu, un temps.

Mais vous auriez préféré le lancer au visage de votre père.

Avouez.

Lampe témoin

On a beau dire, Isa et moi, on sait très bien qu'une fois de retour là-haut, dans nos têtes, ce sera chacun pour soi. On sait tout ça, mais ici, autour de la table, on doit se tailler une place où s'accrocher ensemble un moment. Elle expire sa boucane le plus loin possible, comme pour agrandir un peu l'espace, donner du volume à la lumière, de la poigne. On jurerait que la lampe l'aspire aussitôt dans son halo, n'empêche, c'est ici, sous la lampe, qu'on a nos plus beaux flashs, qu'on fait des révolutions. Isa et moi, on est à une bouffée d'y arriver. Demain le monde sera neuf. La lampe en est témoin.

Je ne sais plus pourquoi elle est crampée. Qu'est-ce que je disais déjà? Elle en roule un autre, encore un peu trop plein. Elle n'en a jamais assez, même si elle sait que le deuxième ne tape jamais comme le premier. Modère, Isa, que je lui dis, on passera pas la semaine. Elle s'en fout. Elle enchaîne. Elle dit que c'est drôle, que ça ne tient pas à grand-chose, que ce ne sont pas ceux qui ont les vies les plus merdiques qui sont capables du pire, et vice versa, elle dit qu'on porte tous ça en soi, mais elle ne comprend pas pourquoi. Moi, je ne sais pas quoi dire. Je la laisse parler. Elle dit qu'elle sait que ça choque quand elle parle comme ça, mais qu'elle s'en fout parce que c'est ce qu'elle pense. Elle dit des choses et moi je la laisse parler, me souffler sa boucane dans le nez. Elle peut bien dire n'importe quoi. Demain j'en aurai oublié la moitié, la lampe aura tout absorbé.

Cadres

Il m'avait dit *viens...*, en fouillant dans ses poches, et je me demandais ce qu'il voulait tant me « montrer » dans le bureau du directeur. On n'était jamais nombreux à faire des heures supplémentaires, mais même tard le soir on pouvait tomber sur quelqu'un dans les couloirs du deuxième. Après quelques coups d'œil nerveux autour il avait trouvé la clé et m'avait poussée rapidement à l'intérieur du bureau pendant qu'il refermait la porte derrière nous. Il avait enroulé ses mains autour de mes épaules, juste à la base de mon cou, et resté derrière moi, il me faisait pivoter doucement sur moi-même dans la pièce. « Regarde », qu'il disait, pendant que je tournais, « tu trouves pas qu'il y a quelque chose d'étrange ici? » Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Je pensais à la clé. « Comment tu l'as eue? » j'avais seulement demandé, la poitrine serrée. « Peu importe, il avait répondu, regarde comme il faut, tu vois rien d'étonnant? » Et il m'avait fait faire un autre tour sur moi-même, très lentement. « Tous ces cadres, toutes ces photos... Regarde... » Et tout à coup j'avais vu. Tapissant les murs, la grande table et le pupitre massif, tout autour de nous les cadres et les photos posés côte à côte, serrés les uns contre les autres, un centimètre à peine les séparant. « C'est lui partout. » Que des photos du directeur, tout autour, affichant toujours le même air, comme s'il nous regardait le regarder. Souriant. Orgueilleux.

« Penses-tu qu'il se regarde à longueur de journée? », avait-il soufflé tout près de mon cou. Puis il avait fait mine de sursauter tout à coup en serrant ses mains autour de mes épaules. « Des pas dans l'escalier! il avait dit sur un ton affolé, c'est lui ! »

Mais il avait pouffé de rire aussitôt. Il avait seulement dit ça pour me faire peur.

Projets

Elle s'est réveillée avec cette fébrilité qui annonce les belles journées. Elle n'a pas essayé de se rendormir. Ça lui laissera plus de temps pour s'attaquer à la liste des petites obligations et peut-être arriver à en rayer quelques lignes. Tiens, d'abord son portfolio, depuis le temps que ça traîne. Elle commencera par faire des tests de cadrage sur le petit personnage de papier qu'elle projette d'animer depuis un siècle, image par image. Suffit de trouver les angles de vues, le bon éclairage, ce sera déjà ça. Une fois l'intro préparée, le reste ira de soi. Elle pourrait aussi faire un peu de ménage dans l'atelier, ça lui donnerait l'impulsion dont elle a besoin. Éliminer un peu de paperasse et rafraîchir les babillards, ou en acheter de nouveaux, tiens, ce serait motivant, si elle n'est pas trop pointilleuse elle aura le temps de passer à la boutique d'artisanat fouiner un peu et peut-être même trouver quelques idées pour ses décors. Une fois là-bas, elle pourrait en profiter pour aller faire les boutiques. Un nouveau jeans, ça ferait du bien.

Projets [suite]

Dans la cuisine, elle s'allume une cigarette et entrouvre la porte-patio pour souffler la fumée à l'extérieur. Elle s'accote au cadre de la porte et se retourne vers ce coin du salon que le soleil ne touche qu'en fin de journée. L'air est doux, elle pourrait s'installer dehors et repoter la grosse plante qu'elle oublie toujours d'arroser. C'est ce qu'elle fera en premier, ce sera énérgisant de commencer la journée les mains dans la terre.

Elle souffle une dernière bouffée dehors, écrase sa cigarette et referme la porte-patio. Elle se prépare deux toasts avec du fromage et un café fort puis elle passe au salon avec son déjeuner et s'assoit sur le bout du sofa. L'assiette sur les genoux, elle regarde les gros titres du journal sans le déplier et ouvre la télé pour faire un bruit de fond, le temps de manger. Elle zappe un peu, fait le tour des chaînes, des nouvelles en continu, tiens, elle n'aura pas perdu son temps.

Une fois ses toasts terminées, elle pose l'assiette sur la petite table, frotte ses mains pour enlever les miettes, replace le journal et les circulaires en une pile propre et met les deux télécommandes côte à côte sur le dessus. Un reportage sur le meurtre sordide d'une jeune femme capte alors son attention. Elle se cale dans le sofa et remonte un coussin dans son dos. Encore cette douleur entre les omoplates. Elle étend ses jambes sur la table en écartant doucement les télécommandes du pied. Elle voit alors la télécommande la plus éloignée basculer au ralenti et se fracasser sur le plancher, mais elle n'essaie pas de la rattraper. Elle la ramassera plus tard, elle sent une grosse fatigue la gagner.

Carcasses [en pleine rue]

Bien sûr que j'ai honte d'avoir pensé à ça sur le moment, mais c'est à cause du camion de carcasses que je me suis énervé. C'est l'odeur qui m'a fait disjoncter. En plus de ses commentaires, non-stop, côté passager. C'était insupportable. Quand il a dit « C'est le truck devant toi qui sent », au-dessus de tout ça comme si de rien n'était. Quand il a dit « C't'un truck de carcasses », comme s'il en avait suivi toute sa vie. Oh! Ça m'a énervé! Le *truck* devant toi, qu'il a dit, comme s'il n'était pas aussi devant *lui*, devant *nous*. Mais les choses, elles n'étaient jamais devant *lui*. Les choses, il laissait ça aux autres. Bien sûr que j'ai honte d'avoir fait ce lien, sur le moment, mais c'est là que j'ai pensé « Pourquoi est-ce que je fais ça? Pour qui? Pourquoi est-ce que je le trimballe comme ça, non-stop, côté passager? » et que j'ai pensé aux carcasses. Car ce n'était pas pour lui que je faisais tout ça, c'était pour elle. C'est là que j'ai accéléré. À fond pour doubler le maudit camion, mettre à distance les maudites carcasses, ses commentaires, mes réflexions.

Cette odeur, c'était insupportable.

Carcasses [le vendredi]

Le vendredi, je l'emmène faire son petit tour en ville et je le récupère en fin de journée comme après une permission. Il promet toujours de rester sage, d'éviter les endroits où il se tenait avant, où ça dégénérerait, mais je sais très bien où il va. Je reconnais tout ça au nez : l'odeur du parfum cheap, du petit change sale, de la friture de fin du monde. Tout ce qui empeste quand je le récupère après son petit tour, ça ne trompe pas.

Le vendredi, si je l'emmène loin d'ici, ce n'est pas pour lui, c'est pour elle. Le temps qu'il assouvisse quelque désir et la fasse moins chier les jours suivants. Son permis, ça fait longtemps qu'il l'a perdu. Chaque fois que je l'embarque je pense aux mêmes scénarios : l'abandonner sur le bord de la route, le laisser pourrir dans un de ses endroits paumés, mais je ne fais rien de ça, je le récupère sagement chaque fois, je le rembarque dans l'auto sans un mot. Parce que je pense à elle qui me dit toujours que de toute façon personne ne le ramasserait jamais, même par pitié; parce que je pense à elle, qui l'a fait un jour et qui me répète tout le temps : *Autrement, qui se serait occupé de lui?*

Qui?

Route

Je l'avais averti : « T'as trois secondes pour te la fermer ou je te laisse sur le bord du chemin. Une! Deux! Trois! » Mais il ne l'a pas fermée.

J'ai arrêté la voiture sur le bord de la route. Au bout du champ, les maisons semblaient tracer le début d'un monde parallèle. J'ai fait le tour de l'auto par devant et je l'ai sorti en l'agrippant par son manteau. « Tu reviendras en marchant », que je lui ai dit. C'était ça ou je lui cassais les dents.

J'ai roulé quelques mètres avant de m'arrêter pour lui faire croire que je l'attendais. Pendant qu'il s'approchait, je me suis roulé un joint et je l'ai fumé en regardant le champ, les maisons, les lignes électriques qui s'allongeaient devant. Quand on les regarde comme il faut, les pylônes, on dirait des robots géants. J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Une fois j'avais accroché un goéland avec ma voiture et je l'avais regardé boiter vers l'accotement en essayant de replacer son aile. Je me suis demandé un instant comment cette histoire allait finir, si j'allais le laisser remonter ou pas. Moi, j'avais envie de suivre la route jusqu'au bout des maisons, pour voir où ça finit. Mais les maisons, je le sais bien, ça recommence tout le temps, malgré les éclaircies, les trêves. Les maisons, ça ne vous lâche pas, ça se reproduit, ça se multiplie. En lotissements, en nouveaux développements. En tout ce que vous voudrez.

Quand il a été suffisamment près j'ai redémarré. Il a craché vers le champ et il a continué à marcher.

Cube [rouge]

Pteuh! Le cube, vous auriez craché dessus! Je l'aurais fait moi, cracher sur chacune de ses maudites faces, une par une, et j'aurais recommencé. Je vous jure! J'en aurais été capable. J'aurais commencé par me cracher dessus. Droit au but! Je l'ai déjà fait. C'était un soir de brosse. Quelque chose m'avait blessée, je ne sais plus ce que c'était, mais je m'étais mise à me cracher dessus, je le méritais. Je visais la cuisse, j'essayais de faire une ligne droite. Pteuh! Mais ça ne marchait pas, rien à faire, c'était toujours à recommencer.

Joe l'Indien

C'est à cause de *Tom Sawyer* qu'on l'appelle Joe l'Indien. On regardait le dessin animé, moi puis Steph, quand on était jeunes. La première fois qu'on est venus ici chercher le stock on savait juste que le gars était un Indien et qu'il vendait le meilleur en ville. Quand on est rentrés il s'est présenté, Joe, et Steph m'a regardé avec un sourire bizarre. Après on a essayé le stock, c'était vrai qu'il était bon. En sortant j'ai dit « Joe l'Indien esti! T'as pensé à même affaire que moi! », mais Steph a dit « Hein? De quoi tu parles man? » puis il a pouffé de rire. Cette histoire-là, il l'avait oubliée lui. Mais le nom est resté.

C'était Steph, pourtant, qui s'était mis à avoir peur de Joe l'Indien en premier. Joe l'Indien dans le cimetière, en train de creuser un trou pour l'homme qu'il vient de tuer, qui aperçoit tout à coup Tom et Huck mal cachés derrière la petite clôture de bois. La face de fou qu'il fait. Dans la même semaine l'épisode pouvait repasser quatre ou cinq fois. On finissait par le connaître par cœur. Dans les épisodes suivants, Tom et Huck étaient convaincus que l'Indien les poursuivait pour les tuer eux aussi, ils en dormaient plus la nuit. Une fois Steph m'avait dit qu'il en avait fait des cauchemars, qu'il voyait la face de Joe l'Indien partout. J'avais ri de lui, « franchement, c'est des bonhommes! » j'avais dit, mais un soir en rentrant chez moi je m'étais mis à y penser moi aussi, à Joe l'Indien, à la face de fou qu'il fait quand il aperçoit Tom et Huck dans le cimetière. Je m'étais mis à m'imaginer qu'il m'attendait, caché sur le côté de la maison. À tout moment il pouvait surgir dans la pénombre de l'automne, derrière la sortie de cave, sous la galerie quand j'oubliais ma clé, de l'autre côté de la porte quand j'allais entrer.

L'automne, il faisait noir de plus en plus tôt.

Joe l'Indien [en pleine rue]

Il y a un bout de temps Steph m'a dit « J'sais pu man, j'ai envie de passer à autre chose. Je pense que j'vas aller faire mon cours en construction. » Mais moi j'ai décidé de continuer, au moins pour payer ma consommation. La tremblote qui me prend quand j'arrive ici, je l'ai toujours eue, mais avant, c'était juste quand j'entrais chez Joe que ça démarrait, quand j'avais le stock dans mes mains, au moment où je le touchais. Maintenant, ça me prend bien avant, plusieurs coins de rue avant, comme cet automne-là quand je rentrais de chez Steph et que j'attendais, de plus en plus loin de chez moi, que m'apparaisse la face de fou de Joe l'Indien, Joe l'Indien qui avait tué un homme, qui savait que Tom Sawyer le savait, qui le laisserait jamais tranquille.

Joe l'Indien [par anticipation]

Maintenant, la tremblote me prend avant même d'arriver chez Joe l'Indien. Toujours un peu plus loin il me semble, quelques coins de rue avant, ou au moment où je monte dans mon auto, ou même la veille, quand je planifie ma visite chez lui.

Des fois j'attends quelques minutes devant sa maison avant d'entrer, j'essaie de contenir les crampes qui me prennent, l'euphorie qui vient frôler l'angoisse, le coeur qui s'emballe et fait déraiser les idées. *Calme-toi*. Mais j'y arrive de moins en moins.

Pluie [en pleine rue]

Je me souvenais de son visage. On s'était souri, une fois, en maillot sous l'orage. À cause de toute cette pluie, je n'arrivais pas bien à savoir, au début, s'il s'approchait ou s'il s'éloignait de moi. Puis sa silhouette s'était définie, était devenue corps, visage. C'est à ce moment-là que j'avais souri, parce que ça avait fait comme dans les mangas : une sorte d'aura semblant l'envelopper, laisser la pluie couler tout autour de lui sans le toucher. En pleine canicule, nous étions soudain soulagés, ensemble et étrangers, venus tous deux chercher un peu de répit sous la pluie. Après, nous étions repartis chacun chez soi. Nous habitions tout près, là, juste à côté.

J'avais appris sa mort peu de temps après. Je n'avais pas compris. Il n'y avait ce jour-là que le temps qui m'avait paru lourd. Le reste, je n'aurais pas pu dire. Mais, pluie battante ou pas, on ne sait pas ce qui se passe là-haut, dans la tête des gens. On ne sait pas d'où ils viennent, ni où ils repartent. Ils foncent dans votre direction, puis ils passent, comme sur des tapis roulants, comme des maisons, en pleine rue. On a beau dire, une fois de retour là-haut, dans sa tête, c'est chacun-pour-soi.

C'est comme ça, c'est mal fait.

Salle commune [de l'extérieur]

Elle était assise au bout de la grande table quand je l'ai aperçue. De mon point de vue, on aurait dit que c'était elle qui animait le groupe, qui faisait parler chacun tour à tour et attendait leurs réponses avec attention. Je l'ai regardée un moment avant d'entrer, j'étais incapable d'avancer de toute façon, le cœur me débattait. Elle racontait des choses, mais je n'écoutais pas ce que c'était. Je la regardais, soulagée, comme si je venais de retrouver une partie de moi. Elle n'avait pas ce tremblement dans la voix que je lui entendais souvent à présent. Elle n'avait pas, comme les autres à la table, ces épaules voûtées, ces yeux hagards, cette jambe prise d'un tremblement incontrôlable ou cette manie de se ronger les doigts. Ils avaient tous un café à la main; elle, un Coke. Je me disais qu'en restant ici, à l'extérieur, j'avais le pouvoir de la garder intacte, dans un de ses éclats d'*avant*, dans un de ses états qui précède les catastrophes. Je repoussais l'instant.

Salle commune [dedans]

Quand je suis entrée, elle m'a regardée en souriant. J'ai pensé qu'elle ne me reconnaîtrait peut-être pas. Que je pourrais repartir comme j'étais venue, mais tout à coup elle a dit « Hein? C'est toi? » sur un ton suraigu, elle a dit « Hey, c'est ma petite sœur! » et les autres autour m'ont tous souri et saluée, comme si ma visite était inespérée. Ils nous regardaient elle et moi avec cette expression heureuse. J'étais extraordinairement belle, j'étais la petite sœur de l'autre. « Vous vous ressemblez tellement », a dit une femme avec émerveillement. « Vous êtes pareilles », a ajouté un homme assis de l'autre côté de la table. Et ils ont continué, comme ça, et répété la même chose à tour de rôle. On aurait dit que ça n'arrêterait jamais.

Salle commune [dehors]

Nous sommes descendues toutes les deux pour fumer. Dehors, elle me racontait sa semaine, me parlait de la fille qui lave toujours ses cheveux, de cette femme à qui ses enfants ne parlent plus, de ce jeune homme qui aime aller à la morgue. La morgue? j'ai demandé, ils le laissent entrer? Mais je n'ai pas entendu sa réponse, j'avais remarqué le petit tremblement dans sa voix. Là, dehors, je pouvais l'entendre : un petit grain posé dessus, une mince couche de poussière que je pourrais essuyer avec un linge doux. « Pourquoi tu pleures? », elle a dit tout à coup. Pourquoi tu pleures, elle m'a demandé. Puis elle m'a dit qu'elle rentrerait à la maison la semaine suivante, qu'elle allait mieux. Les enfants étaient entre bonnes mains avec John, mais ça, je le savais. Quand elle rentrerait, elle irait enfin l'acheter sa machine à coudre, elle l'avait dit à John, et elle fabriquerait des petits vêtements pour ses chiens, elle avait eu ce flash en se réveillant un matin. « J'en ferai même un pour ton iguane, si tu veux », elle a ajouté avec un clin d'oeil. Elle m'a dit ça comme ça, comme si de rien n'était, comme si on se parlait au téléphone un vendredi soir.

Cube [vert]

Le cube, vous pouviez aussi lui détacher chacune de ces petites pièces, une par une, cube par cube, les prendre dans vos mains et les lâcher au grand vent, en pleine rue, en soufflant dessus.

Toutes ces couleurs.

Cycle

Elles affirmaient m'avoir vue passer à bicyclette tout près du marché. « Oui, c'était toi, avec ton casque blanc et tes longs cheveux soufflés derrière par le vent. » J'avais beau m'en défendre, elles insistaient. Et leurs témoignages concordaient. Mon profil, la couleur de mes chaussures, mes vêtements, elles avaient tout enregistré, tout vu filer à vive allure dans la rue. Ça ne pouvait pas être moi, mais je n'avais pas envie de m'obstiner. Comment mettre en doute la parole de si vieilles amies, qui connaissent mieux que vous les détails de votre silhouette, l'expression infime de vos gestes? Elles disaient m'avoir interpellée, une fois, deux fois, puis trois, jusqu'à crier à l'unisson, elles s'étonnaient que je ne me sois pas retournée. Mais ce n'était pas moi, je le jure. Je sais très bien où j'étais ce matin-là, ce n'était ni dans la rue, ni dans le vent. J'insiste. J'étais chez moi à cette heure-là, je m'en souviens très bien, chez moi à ne rien faire, rien du tout. Je peux le prouver. Il y avait la télé, je regardais cette émission... j'oublie le nom. Vous savez, cette émission où des gens se font humilier, chaque semaine, des vraies personnes, qui carburent à l'humiliation?

« Tu ne t'es jamais retournée », elles ont dit. Bien entendu, puisque ce n'était pas moi. Oh, c'était énervant. Je tenais à me justifier. Après l'émission, je m'en souviens, j'avais rangé des choses, puis jeté de la nourriture que je croyais contaminée. J'avais deux trois petites tâches à faire dans la maison mais je tournais en rond. « Tu as filé tout droit », elles ont répété, intraitables. Je les ai laissées parler. À les entendre, c'était presque beau cette femme qui s'éloignait doucement dans la rue, sans se retourner. À les entendre, c'était de toute beauté cette version de moi qui, ce matin-là – je pouvais la voir à présent –, allongeait avec grâce une jambe et puis l'autre sur sa bicyclette, indifférente à son reflet glissant furtivement sur l'aile d'une voiture, puis une autre, et une autre.

Traboules

Un jour, j'ai entendu parlé de ces espèces de petits passages que l'on peut emprunter pour passer, dans une grande ville, d'une cour intérieure à une autre, d'une maison à l'autre, ni vu ni connu. C'était quelle ville déjà?

Mais je ne sais plus où je voulais en venir avec cette image.

Traces

Certains soirs où la police sillonnait son quartier, ou quand il faisait froid et qu'elle avait une « petite soirée » comme elle disait, elle venait se réfugier au club vidéo. Ça ne nous embêtait pas. Nous aimions discuter avec elle, comme avec les autres, ceux qui ne louaient pas de films et ne venaient ici que pour parler, accotés au comptoir comme à un bar, hommes sans emploi, femmes seules, enfants livrés à eux-mêmes qui ne trouvaient rien de mieux à faire.

Je me demandais où elle avait appris à bouger, de quels films elle pouvait avoir copié cette démarche exagérée, ces gestes brusques et ces explosions de voix. Je me demandais où et quand lui étaient apparus ce maquillage et ce sourire. Je me disais que j'aurais pu devenir comme elle, que ça ne tenait pas à grand-chose. Elle avait dû avoir une autre façon de s'exprimer avant, de bouger. Je me demandais où cela s'était perdu. Elle savait sans doute, elle, mais n'y pouvait plus rien.

Elle nous avait déjà demandé de la cacher, une fois ou deux, de la police, des chiens comme elle les appelait, d'un homme qui lui en voulait ou d'un autre à qui elle devait quelque chose, on ne savait trop quoi (elle devait toujours quelque chose à quelqu'un). Ça marchait comme ça dans le quartier, un système d'échange, de troc, que nous entretenions pour échapper à la fausse justice des chiens; un système d'échange et de troc tout aussi sale et croche et qui menaçait de sauter à tout moment.

Crédit

T'en souviens-tu? Cet automne-là, nous avons songé à vendre nos corps pour de l'argent. C'était une idée. Banale. Qui l'avait suggérée en premier déjà? Ça couvrirait le loyer. Avec le reste nous pourrions acheter des choses. De l'alcool, des bonbons, je ne sais plus.

Ha! Des bonbons, t'en souviens-tu? Nous avions tant besoin de douceur.

Traces [suivi 1]

Je ne sais plus comment c'est arrivé, je ne sais plus où et quand, après ou avant quoi, mais à l'époque j'avais commencé à m'inquiéter. Pas seulement des histoires du club, mais de tout un tas d'autres choses, indescriptibles, infimes. De toutes petites choses que personne d'autre que moi ne pouvait voir ou entendre. Des détails. Quand elle arrivait, je suivais le chemin des choses qu'elle touchait, les boîtiers de films, les présentoirs à cochonneries. Et bien sûr elle effleurait tout, bien sûr il fallait qu'elle *touche*. Je suivais le mouvement de ses mains qui frôlaient les murs, le fond de son sac qu'elle laissait glisser sur le comptoir quand elle se déplaçait, la peau de son ventre qui touchait la bordure nickelée quand elle se penchait langoureusement par-dessus les présentoirs. Je remontais tous les liens qui menaient à elle et bien longtemps après qu'elle soit sortie je continuais de voir sa trace comme détachée des choses, flotter au ras de tout. Après, j'allais froter, et nettoyer, je repassais plusieurs fois, puis j'allais aux toilettes me laver les mains, j'ouvrais la porte avec du papier brun et j'essuyais la poignée quand je la refermais.

Traces [suivi 2]

Un jour elle est venue nous faire ses adieux. Je pars, elle a dit, je recommence à zéro, je change de réseau pis toute, j't'écoeurée. J'ai joué le jeu, j'ai dit tu fais bien, y est jamais trop tard. Mais là-bas, tout recommencerait, tout se répéterait. Elle pouvait aller où elle voulait, fuir tant qu'elle pouvait, j'effacerais sa trace, une dernière fois, puis il y en aurait d'autres, et d'autres, et d'autres.

Cube [bleu]

Le cube, ce n'était pas non plus la fin du monde. Six couleurs. Six faces. En petits carrés. Pas la peine de s'acharner.

Vous pouviez le ranger, le remiser et cesser de vous apitoyer. Vous pouviez aussi le poser là, juste à côté, sur la table de chevet. Puis le reprendre de temps en temps. Réessayer.

Toutes ces couleurs, ça faisait joli.

Ongle

Juste avant d'arriver à la porte, je sens l'odeur de cigarette s'échapper des murs de la maison. C'est elle qui m'accueille en premier, avant que quiconque ne vienne ouvrir ou que les jappements du chien n'explorent. Ça m'énerve, chaque fois ça me donne envie de recommencer à fumer. Juste avant d'arriver à la porte, c'est toujours la même séquence qui se répète, qui m'énerve, les mêmes obstacles que j'enjambe dans la petite allée de béton : le vélo démantibulé en travers du chemin, les fleurs fanées dans leurs casseaux en styromousse, le boyau d'arrosage tout tordu qui passe et repasse mille fois par-dessus lui-même. Un peu plus loin dans la cour avant, il y a aussi ces boîtes de carton éventrées, mouillées et resséchées. Je ne sais pas ce qu'elles contiennent, je n'ai jamais pris la peine de regarder.

C'est quand j'enjambe la première boucle du boyau que le chien se met habituellement à japper. Après, j'entends la maison s'ébranler, les cris de ma sœur et ceux des enfants s'ajouter aux piétinements et aux coups de griffes dans le plancher. Shut up you stupid dog! SHUT UP! De l'extérieur, je peux sentir le corps massif du chien déplacer l'air opaque et faire vaciller la porte. J'ouvre quand même, ce n'est pas contre moi qu'il en a, je le sais, c'est contre le triangle de lumière que je laisse entrer chaque fois.

Ongle [reprise]

Move! crie Jesse au chien en essayant de l'écarter. Je cherche sa sœur du regard. My God! Y était temps que t'arrives, elle me lance sans détourner la tête de la télé, un bol de céréales molles posé sur son ventre. J'ai entendu sa voix avant de la repérer. Il y a tant de choses qui s'étalent par terre entre elle et moi. C'est comme un souk. Je trouve sa silhouette affalée sur le sofa, à peine détournée dans le mélange des couleurs. Il y a une scène semblable dans *E.T.* La mère ouvre la porte d'une immense garde-robe. Elle ne voit pas *E.T.* perdu parmi les milliers de toutous. Elle referme la porte.

Ongle [suivi]

SHUUUT UP! elle hurle au chien. Les nerfs! lui crie ma soeur depuis la cuisine. Puis d'un ton bête, elle appelle le chien. Come here you.

Notre père dressait ses chiens comme des machines de guerre, nous en avons eu toute une série de la même espèce, tous pareils, détraqués.

Veux-tu voir quelque chose de dégueulasse? j'entends ma sœur me dire depuis la cuisine suivi d'un SHUT UP! définitif au chien. Montre-lui pas ça! lui gueule sa fille, dégoutée. Je passe le cadre de la cuisine et trouve ma sœur en jaquette, les yeux noircis par son maquillage, la jambe de son chum allongée sur sa cuisse. Leurs cigarettes fument à l'unisson dans le cendrier. Ben oui, encore en pyjama, elle me dit. Je souris. Je la trouve belle, mais je ne lui dis rien, elle ne me croirait pas. Elle ne sait pas ce que ça signifie pour moi, le matin en pyjama, elle ne sait pas que pour moi, ça veut dire *avant*, ça veut dire ensemble, en sécurité devant la télé, avec deux cuillères et un pot de beurre d'arachides

Ongle [début]

Regarde ça, c'est dégueulasse, elle dit en ricanant de dégoût. Elle est en train d'appliquer un onguent sur l'orteil de son chum. Je ne le connais pas encore beaucoup. « Y a glissé dans une flaque d'eau pis son pied est passé en dessus de la porte d'armoire, il s'est tout arraché l'ongle! » elle grimace. « C'est mon lave-vaisselle qui a coulé, y est fini! » Elle prend une bouffée de sa cigarette, me la tend avant de la reposer dans le cendrier. J'aperçois alors un petit garçon derrière le nuage de fumée. Il flotte dans une veste à capuchon trop grande pour lui. Un petit fantôme, dirait-on, sorti de nulle part, comme dans un film. « Toi regarde-moi pas! » il me lance avec mépris. Puis il s'assoit à la table et se fabrique une barricade avec des boîtes de céréales. « J'veux pas que personne me regarde! » il dit. « Heille, sois poli! » répond la grosse voix de son père. La voix est enrouée, comme si c'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis le début de la journée. « C'est mon plus jeune », il me dit. « OK », je réponds. « Il s'appelle Zach », il ajoute. « OK », j'ajoute.

Un sac de poubelles qui traîne au milieu de la cuisine, il déborde de vaisselle sale. T'aimes-tu ma nouvelle décoration? me demande ma sœur avec ironie. C'est de toute beauté, je réponds. Je ne sais plus où regarder, j'évite l'orteil, le petit fantôme. « On y a va tu ou on y va pas? » j'entends tout à coup les enfants s'impatienter. Je suis toujours en retard. Le cinéma, j'oubliais. Il faudrait y aller, oui, il faudrait, avant de trouver ce que le petit fantôme a peur que je voie, avant que le chien ne se remette à japper après la lumière.

Visages

En repartant chez moi, j'ai dévalé la pente en pleine rue, sous le regard des petites maisons. En courant, on n'arrive pas à distinguer où ça commence et où ça se termine, les maisons. Pas la peine non plus d'essayer de se rappeler l'ordre dans lequel on les a croisées. On les croirait toutes faites de papier, tout un tas de petites maisons, qui défilent et qui passent, s'allongent devant, s'éloignent derrière, et pourtant, reste cette impression furtive qu'elles ont chacun leur petit visage. Jamais le même. Le hasard. C'était quoi déjà la comptine? Tu la chantaient, parfois. Ça parlait de maisons, de fenêtres.

Non, je ne sais plus.

VOIES DE FAITS

*Je m'étends
En position de fœtus
Sur la céramique des toilettes publique
Seule la musique pourra me rapprocher d'un Dieu quelconque*

Hector Ruiz

INTRODUCTION

Possibilités d'amour

Il y a quelques jours, Dieu – ou ce qu'on appelle, avec tant d'insouciance, Dieu – m'a envoyé un cadeau ambigu : une possibilité d'amour. Ou ce qu'on appelle, avec la même insouciance et quelque hâte, l'amour. Vous savez de quoi je parle.

Caio Fernando Abreu

J'ai trouvé ceci², alors que je peine encore à saisir ce que représentent pour moi l'écriture et la voix : *une possibilité d'amour*. J'ignore dans quelle faille ces mots sont venus trouver résonance et pourquoi ils me frappent avec autant de force, mais je trouve au cœur de ce qu'ils ouvrent quelque chose comme une évidence, une clarté, quelque chose qui me fait l'effet, justement, d'une petite épiphanie. Ce n'est pas banal, imaginez, j'ai envie de pleurer. Car ce que je trouve là, dans la *possibilité d'amour*, c'est ce qui m'échappe constamment quand je parle de *voix*, c'est ce qui se dérobe chaque fois que j'essaie d'enfermer la voix dans une définition, un concept, que je cherche à la circonscrire dans son action et sa portée.

Ce que représente pour moi l'écriture, je ne sais pas toujours comment le dire. Et ce serait paradoxal, je le sais bien, de chercher à expliquer ce qu'*est*, ce que *fait* et ce que *peut* la voix; ce serait comme de tenter d'attraper des truites à mains nues³, pour emprunter à Charles Bolduc ces mots évocateurs. Mais quand on me demande *sur quoi j'écris – C'est quel genre? As-tu des thèmes?* – je m'affole et je cherche des mots, des termes précis pour décrire un style, une démarche. Au fond, j'aimerais seulement dire que l'écriture est une question de résistance et de voix, une question de rencontre, d'amour, d'*éthique*. Mais ça ne se dit pas, pas vraiment, pas comme ça. Car ces choses-là prennent du temps. Ce qui touche les questions de résistance et de voix ne peut se dire avec « hâte et insouciance », tout comme ce

² Caio Fernando Abreu, *Petites épiphanies*, Paris, José Corti, coll. « Ibériques », 2001, p. 13.

³ Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*, Montréal, Leméac, 2012, 144 p.

qui en découle invariablement – rencontre, amour, éthique; tout ça a besoin d'espace pour se déployer, trouver son langage, son chemin.

On attend parfois des réponses simples à des questions complexes. On supporte mal l'incertitude, l'ambiguïté. On demande du clés en main, du préfabriqué : des solutions banlieue. Mais la voix, elle, n'aborde rien avec « hâte et insouciance ». Au-delà des thèmes, des genres et des sujets, la voix attend, prend son temps, le temps de reconnaître ce qu'il y a là, devant, à toucher, à *aimer*.

Ce que représente pour moi la voix, je ne sais pas toujours comment le dire et, sur le vif du moment, j'aimerais trouver une formule qui embrasserait la complexité de ses motifs et de ses inflexions alors que tout ce qui me vient en tête dans l'inquiétude, dans l'affolement, c'est *Je ne sais pas je ne sais pas*. Et si je laisse la question résonner en moi quand l'écriture résiste et que les mots m'échappent, je l'entends qui finit par se déformer, se transformer en *D'ailleurs pourquoi est-ce que j'écris? Oui, moi, pourquoi est-ce que j'écris?*

Mais ça, au fond, tout le monde s'en fout. Pourquoi j'écris? Je ne sais pas. Pour entrevoir des possibilités d'amour.

Peut-être.

Petites épiphanies

Je suis tombée sur *Petites épiphanies* par erreur. J'avais envie de relire Caio Fernando Abreu, cet auteur brésilien dont j'ai effleuré l'œuvre il y a plusieurs années et que je m'étais promis de retrouver un jour. Je gardais le souvenir vague mais prégnant d'un timbre de voix, de nouvelles qui m'avaient profondément touchée et que je croyais réunies dans *Petites épiphanies* alors que le livre que je cherchais s'intitule en réalité *L'autre voix* (douce ironie!). Mais les détours s'avèrent parfois les meilleurs chemins, et je me suis laissée porter tout

autant par la lecture de *Petites épiphanies*, car j'ai reconnu au centre de ce qui constitue en réalité un recueil de chroniques cette sorte d'amour qui appartient à la voix, cette sorte d'amour qui a valeur d'attention à l'autre, d'échange véritable, d'éthique.

En 1986, Caio Fernando Abreu est déjà connu pour ses romans et ses nouvelles au Brésil et il amorce une série de chroniques pour un magazine et un quotidien de São Paulo, une pratique qu'il entretiendra comme une sorte de correspondance jusqu'aux derniers jours de sa vie, en 1995. Dans un Brésil alternant entre dictature, corruption et démocratie, paraissent ces écrits alliant l'intime à la critique sociale, politique et économique. Des chroniques adressées comme autant de lettres « vers l'au-delà des murs⁴ » – les dernières sont envoyées depuis l'hôpital de Porto Alegre où il termine ses jours ; des chroniques écrites au « nous », au « vous » – oui, on dit « voce » au Brésil, n'empêche ; des chroniques au centre desquelles on reconnaît toujours les motifs de l'amour, de l'attention à l'autre, à la beauté et à la fragilité du monde. Ce qui touche, chez Caio Fernando Abreu, c'est ce souffle qui dit l'importance de l'adresse à l'autre, de la rencontre, cette voix portée par une volonté de faire contact, d'entrer en relation, d'établir un dialogue. Car l'amour dont parle Abreu, ce n'est pas celui, cliché, d'un objet terminal, consommable ou aliénant, mais bien l'amour mêlé à l'espérance et à la liberté, l'amour dans ce qu'il recèle d'ouvrant, de tonique, dynamique : l'amour dans sa qualité de *possibilité*.

Dans la chronique éponyme « Petites épiphanies », c'est justement le récit d'une rencontre prometteuse qui offre à l'auteur le prétexte pour parler d'amour. « Il y a quelques jours, écrit-il, Dieu – ou ce qu'on appelle, avec tant d'insouciance, Dieu – m'a envoyé un cadeau ambigu : une possibilité d'amour. Ou ce qu'on appelle, avec la même insouciance et quelque hâte, l'amour. Vous savez de quoi je parle⁵. » Ce dont parle Abreu, c'est de ce paradoxe entre vertige et justesse des sentiments, de ce piège de la séduction qui sous le coup de l'envoûtement nous fait parfois confondre les premiers émois avec la profondeur d'un amour véritable, ou plus encore, la *chose* avec sa *possibilité*.

⁴ Caio Fernando Abreu, *op. cit.*, p. 106.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

Avant que j'aie pu m'étonner et que, m'étant étonné, j'aie pu hésiter entre y aller ou pas, vouloir ou pas – j'y étais déjà. Et c'était bon d'y être. [...] Derrière ce qui advenait, sans crainte aucune je redécouvrais des magies. Et soudain, je me sentais protégé, vous savez comment : ma vie entière – ces petits bouts désarticulés – s'organisait d'une autre manière, prenait du sens. Rien de mal ne m'arriverait, j'en étais sûr, tant que je serais dans le champ magnétique de cette autre personne⁶ [...].

Mais « ce qu'on appelle avec tant de hâte l'amour », ce n'est jamais encore l'amour, et c'est à la faveur d'une résistance que dans cette petite histoire l'auteur parvient à s'arracher à son aveuglement, à reconnaître et départager ce qui relève de « magies » : le piège de l'immédiateté, l'illusion de l'*objet*. « Or, écrit-il, au quatrième ou cinquième jour, arrive un passage obsédant d'une nouvelle de Clarice Lispector – "Tentation" – dans ma tête étourdie d'enchantement⁷. » Il est précisément question dans ce passage de Lispector d'une rencontre et d'un éblouissement analogues au sien, qui le ramènent à sa situation et l'éloignent du piège de l'immédiateté dans lequel il se sent tomber. Cette résistance n'apparaît toutefois pas comme l'effet d'un repli ou d'un retranchement, mais elle agit sur lui sous forme de discernement, à l'image de ce qu'on pourrait observer du travail de la voix. Ainsi, « rien n'arrive⁸ », et le protagoniste choisit de rester sur le seuil d'un pressentiment, tourné vers ce qui *est*, attentif non plus à l'illusion qu'entoure son amour naissant, mais bien au désir que sa *possibilité* éveille en lui; non plus en proie à la mystification qu'exerce sur lui le « pouvoir » de cet amour, mais ouvert à la beauté et au mystère qui se révèlent dans ce qui n'est pas encore l'amour, mais en porte néanmoins le germe, la *possibilité*.

Depuis sa rencontre avec cet « autre », l'auteur entrevoit alors l'étendue de ce qui pourrait *être* : « Les yeux de l'autre personne me regardaient, me reconnaissaient comme une autre personne, et doucement me posaient des questions, tâtaient des terrains [...] Dessinant des esquisses tous les deux. Palpant des signes diffus, des vagues promesses⁹. » S'ouvre alors un espace de reconnaissance mutuelle où l'attention se porte à la fois sur les pressentiments et les fragilités, les vulnérabilités à préserver; un espace de quête, d'ouverture et d'échange

⁶ *Ibid.*, p. 13-14.

⁷ *Ibid.*, p. 14.

⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁹ *Ibid.*, p. 14.

sensible à la fois aux possibles et aux limites de ce que représente « avoir un visage pour une autre personne qui elle aussi a un visage pour soi¹⁰. »

Je n'ai compris qu'au bout de quelques jours, quand un ami m'a parlé – avec insouciance, lui aussi – de « petites épiphanies ». Minuscules, quasiment des bribes de révélations de Dieu, tels des bijoux incrustés dans le quotidien.

C'était cela, cette autre vie, inopinément mêlée à la mienne, regardant l'opacité de ma vie avec les mêmes yeux attentifs que moi la sienne : une petite épiphanie¹¹.

Ce qui résiste à l'enchantement et à la mystification, c'est cette part de soi restée sur le seuil, capable de reconnaître ce qui, de la rencontre avec l'autre, relève de l'élan, de la poussée vers l'avant vécue comme ouverture et possibilité. C'est cette part d'attention nécessaire pour reconnaître au-delà des « magies » de la séduction et de l'instantanéité ce qui s'ouvre devant soi. Cette petite épiphanie, c'est ce qui au contact de l'autre promet, advient, ouvre sur de l'Autre. Ce qu'Abreu y reconnaît alors, au-delà de l'idéal, de l'idylle, du désir consommé, c'est l'espoir que ce contact fait renaître en lui. C'est là qu'advient la petite épiphanie, qui se présente au seuil de cette résistance comme gage de discernement. Et c'est à cette condition d'authenticité, de vérité, que la possibilité deviendra un jour amour. Peut-être.

Au-delà des fenêtres, je retrouve ce moment de miel et de sang que Dieu a placé avec tant de brièveté, et de délicatesse, devant mes yeux depuis si longtemps incapables de voir : une possibilité d'amour. J'incline la tête, reconnaissant. Et si je tends la main, dans la poussière du dedans de moi, je peux aussi toucher autre chose. Cette petite épiphanie. Avec un corps et un visage. Que je parcours lentement, trait à trait, quand je suis seul et que j'ai peur. Alors je souris. Et cesse presque d'avoir faim¹².

Ce que représente pour moi l'écriture, je ne sais pas toujours comment le dire. Mais je trouve dans cette « petite épiphanie » une image des rapports de valeur et de sens qu'engage pour moi la voix. L'écriture comme *rencontre*; la voix comme *possibilité d'amour*. Dans la rencontre, quelque chose fait contact, ouvre, adresse. La voix devient alors cet espace de quête, d'ouverture et d'échange, mais également cet espace de résistance et d'inachèvement

¹⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹² *Ibid.*, p. 15-16.

qui, dans le principe même de sa liminarité, permet de reconnaître ce qui échappe à la représentation, ce qui relève de l'entrevision, du mystère, et appelle au renouvellement, à l'éternel et nécessaire recommencement de la parole, de la valeur et du sens. Dans la possibilité d'amour, je trouve aussi ce qu'il y a à préserver, la part de soi comme la part de l'autre, en vertu des fragilités, des vulnérabilités qui se rencontrent dans l'espace commun de la voix.

Et cette attention réciproque, c'est ce qui confère à la voix sa dimension éthique : l'attention comme lieu et condition mêmes d'une empathie de la voix. Dans la possibilité d'amour, je trouve alors toute la force de l'espoir qui réside au cœur de la rencontre, de cet élan vers l'autre qu'engage la voix. C'est en vertu de cet espoir que l'on peut concevoir le renouvellement de la parole, le recommencement du sens, car c'est au cœur de l'espoir que réside la force de la vie.

CHAPITRE 1

SOCIÉTÉ LIMITE

Vertiges de l'amour

(Ce chapitre vous est présenté par Walmart :)

*Économisez plus. Vivez mieux.
Save money. Live better.*

Publicité insérée dans les journaux de
Quebecor media, décembre 2013

Par quelles espèces de contrecoups l'amour est-il devenu aussi cliché? Si irrecevable ou si inconcevable qu'en parler sans une pointe d'ironie soit quasi embarrassant? « Au XX^e siècle, on n'aime guère, écrit Abreu. Personne n'aime personne. Aimer, c'est *out*, c'est nul, c'est ringard. Bien que persistent d'étranges frontières entre passion et folie, passion et suicide¹³. » Au XXI^e siècle, nous aimons éperdument, nous en mourrions; ou nous aimons mal, nous nous entre-déchirons. Au XXI^e siècle, nous aimons trop, nous versons dans l'idolâtrie, la dépendance; ou nous n'aimons pas, nous sommes cyniques, désengagés.

« On a fait de l'amour une ivresse, écrit René Lapierre. Même pas un désir, une crise de manque¹⁴. » De la Modernité à la Postmodernité, nous sommes passés à l'Hypermodernité, cette ère du « toujours plus, toujours plus vite » et « plus extrême¹⁵ », nous dit Gilles Lipovetsky, axée sur l'hédonisme, la « spontanéité et la jouissance¹⁶ ». De la Modernité à

¹³ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴ René Lapierre, *Renversements. L'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges/ Essai, 2011, p. 138.

¹⁵ Gilles Lipovetsky, « Hypermodernité et hyperconsommation », extrait de conférence, Institut Paul Bocuse, Cycles de conférences « Grands Témoins » sur le thème de « l'hypermodernité », 4 octobre 2010, en ligne, http://www.institutpaulbocuse.com/media/phototeque/ipb/conferences/extrait-conf_gilles-lipovetsky.pdf, consulté le 19 décembre 2013.

¹⁶ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1983, p. 121.

l'Hypermodernité s'est défini un modèle de société effrénée, de surabondance et de « dépassement constant¹⁷ », une société de tous les débordements. « Hyper est en effet une notion qui désigne le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre [...] la situation limite¹⁸ », écrit Nicole Aubert. De la consommation à la surconsommation, nous sommes passés à l'« hyperconsommation¹⁹ » ; nous atteignons des performances inégalées en termes de développement et de production. En découle une société « de l'éphémère, du court terme, de la rentabilité immédiate²⁰ », calquant sa logique sur l'obsession du profit : une logique du rendement et du déficit, du succès ou de l'échec; l'excès s'opposant au manque absolu, le trop-plein au vide intégral²¹. Une société *limite*, pourrait-on dire, empreinte de cette implacable pensée binaire – voire bipolaire – qu'on dirait empruntée au langage de l'informatique. Zéro – un – un – zéro. Noir – blanc – blanc – noir. Qui êtes-vous dans la société hypermoderne? Zéro? Un? (Les nuances de gris n'apparaissent pas dans vos choix de réponses.) Une logique du tout ou rien, qui entraîne vers des absolus ce qu'il reste de nuances et de complexités dans nos rapports à la valeur et au sens, et définit du même coup nos espaces relationnels (relation à soi-même, à l'autre, au temps comme au monde). Entre excès et cynisme, démesure et désœuvrement : polarisation.

Progrès, croissance économique, mobilité sociale, démocratisation du bien-être et des libertés, nous avons tout pour vivre mieux, *to live better*; mais si ces acquis de la Modernité ont contribué à changer « les représentations de la relation individu-société²² », c'est selon une dynamique plus extrême qu'est appelée à se redéfinir désormais notre relation à l'Hypermodernité. Le lien social entretenu jusqu'à la Modernité par les structures institutionnelles, spirituelles ou idéologiques²³ s'effrite au profit d'une société de plus en plus individualiste²⁴; et de l'individualisme à l'hyperindividualisme, ce qui laissait un temps

¹⁷ Nicole Aubert (dir. publ.), « La société hypermoderne : une société " par excès " », dans *La société hypermoderne. Ruptures et contradictions*, Paris, L'Harmattan, coll. « Changement social », no. 15, p. 23.

¹⁸ Nicole Aubert, « La société hypermoderne : une société " par excès " », *op. cit.*, p. 23.

¹⁹ Gilles Lipovetsky, « Hypermodernité et hyperconsommation », *op. cit.*

²⁰ Nicole Aubert, *op. cit.*, p. 23.

²¹ *Ibid.*, p. 32.

²² Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 140.

²³ Nicole Aubert, *op. cit.*, p. 7.

²⁴ *Ibid.*, p. 7.

présager un phénomène d'émancipation de masse²⁵ se trouve entraîné sous l'effet de la consommation et de l'industrialisation de la culture vers les horizons prétendument exaltants de l'instantanéité et de l'immédiateté. Le « bien-être, devenant, comme l'écrit Alain Ehrenberg, une retombée mécanique du développement économique au lieu d'être une conquête politique, il perd sa dimension d'émancipation collective et, à l'inverse, favorise une conscience de soi accrue²⁶ ». Les promesses d'émancipation cédant aux valeurs hédonistes, le confort et le bien-être se réduisant au plaisir et à la jouissance, le culte du bonheur et de la raison cédant au « culte de la consommation, des loisirs et du plaisir²⁷ », c'est toute une société de « hâte et d'insouciance » qui se définit sur fond de séduction, de surconsommation et de surabondance, multipliant les promesses de bonheur et de jouissance : une *société limite*.

Entreprise de séduction

C'est la consommation de masse, plus encore que l'effritement des structures traditionnelles de sociabilité, qui, selon Gilles Lipovetsky, fait apparaître le concept d'individu dans les sociétés modernes.

Sans doute faut-il partir du monde de la consommation. Avec la profusion luxuriante de ses produits, images et services, avec l'hédonisme qu'elle induit, avec son ambiance euphorique de tentation et de proximité, la société de consommation révèle à l'évidence l'ampleur de la stratégie de la séduction²⁸.

Profusion de choix, surabondance de possibles, sur le mode du « *libre-service*²⁹ » la société limite vous invite à goûter tous les plaisirs qu'elle a conçus pour vous, et forge selon un processus de personnalisation³⁰ tout à fait dynamique un univers sur mesure pour l'individu unique que vous êtes. Avec ses « structures fluides modulées en fonction de

²⁵ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op.cit., p. 140.

²⁶ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 91.

²⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 120.

²⁸ *Ibid.*, p. 27.

²⁹ *Ibid.*, p. 25.

³⁰ *Ibid.*, p. 183.

l'individu et de ses désirs³¹ », elle offre une sélection s'ajustant à votre demande, une demande certes soigneusement programmée au préalable par des « organisations spécialisées³² », à l'intérieur de laquelle vous exercez néanmoins votre « liberté » de choix et d'action. Vous êtes unique, mais plus encore, vous êtes libre, et c'est en vertu de cette « humanisation sur mesure de la société³³ » que vous deviendrez un individu à part entière. De l'émancipation à l'individualisation, de l'individualisation à l'autodétermination, et de l'autodétermination jusqu'à ce que Gilles Lipovetsky nomme « l'errance apathique³⁴ », vous vivrez plus, vous vivrez mieux.

« Dans la société hypermoderne », nous dit Jacqueline Barus-Michel, le désir « est devenu synonyme de liberté », mais d'une liberté « qui n'est pas tant politique qu'individuelle³⁵. » Et parce que votre soif de liberté est insatiable, la société limite la soumet à l'envoûtement infini de sa stratégie de séduction. Laissez-vous aller. La société limite s'occupe de vous. Vous offre tout ce dont vous rêvez, et même ce à quoi vous ne soupçonniez pas que vous rêviez, réduisant du même coup vos désirs à des besoins, mais ce, toujours dans le but de vous en offrir plus. Parce que vous le valez bien.

Vous en voulez encore davantage ? La société limite vous fait crédit, déployant son offre illimitée comme autant d'« exhortations au bonheur³⁶ », comme l'écrivait Adorno, mais au « bonheur sur ordonnance³⁷ » :

comme si un bonheur que l'on doit à une spéculation sur le bonheur n'était pas justement le contraire du bonheur, c'est-à-dire en fait une intrusion supplémentaire de modes de comportements institutionnellement planifiés dans le domaine, toujours plus restreint, de l'expérience vécue³⁸...

³¹ *Ibid.*, p. 162.

³² *Ibid.*, p. 154.

³³ *Ibid.*, p. 162.

³⁴ *Ibid.*, p. 160.

³⁵ Jacqueline Barus-Michel, « La transgression comme norme de la société hypermoderne », dans Nicole Aubert (dir. publ.), *op. cit.*, p. 17.

³⁶ Theodor Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p. 83.

³⁷ *Ibid.*, p. 82.

³⁸ *Ibid.*, p. 82.

Car si votre désir de liberté est insatiable, la soif d'instrumentalisation de celui-ci par la société limite l'est d'autant plus. Sur le mode de la séduction, la société limite déploie à travers les mécanismes de la consommation un puissant moyen de contrôle. « Contrôle souple, non mécanique ou totalitaire³⁹ », nous dit Gilles Lipovetsky, mais d'autant plus insidieux qu'il provoque une *apparence* de liberté et d'émancipation; il se présente ainsi comme « un nouveau type de contrôle social débarrassé des procès lourds de massification-réification-répression⁴⁰ », mais non moins orchestré et balisé par une autorité aussi discrète que diffuse. C'est ainsi que, sous l'apparence de l'abondance et du foisonnement, la société limite nous offre une liberté reposant sur du faux choix, sur des scénarios prévus d'avance, une préfabrication du désir. Précisément cette liberté faite de « coups de cœur » et de boutons « j'aime » / « j'aime pas », qui, sous la forme du jeu et du divertissement, nous conditionne à « choisir » en aimant / en détestant, sans possibilité de nuances, sans égard ni à la valeur, ni à l'expérience. Sans possibilité d'amour. Une liberté fausse, favorisant « l'émancipation de l'individu d'une part » ; « la régulation totale et microscopique du social d'autre part⁴¹ ».

« La consommation est une structure ouverte et dynamique : elle dégage l'individu de ses liens de dépendance sociale⁴² [...] », souligne Lipovetsky. Sur le mode de la séduction, se redéfinissent ainsi les espaces relationnels⁴³, entraînant une nouvelle forme de sociabilité basée sur ce que Lipovetsky appelle un principe d'atomisation et d'isolation « douce⁴⁴ », amenant sans heurt apparent l'individu à un rapport d'indépendance et d'autodétermination⁴⁵, le dégageant de ses liens à l'autre tout en assurant sa dépendance au système. « La séduction liquide dans la même foulée les règles disciplinaires et les ultimes réminiscences du monde du sang et de la cruauté. Tout doit communiquer sans résistance, sans relégation⁴⁶ », observe à nouveau Lipovetsky. La société limite nous gave. Et pendant que nous nous attachons à notre pouvoir d'achat et à nos libertés individuelles, elle nous forge un univers suscitant de

³⁹ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 154.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 35.

⁴¹ *Ibid.*, p. 155.

⁴² *Ibid.*, p. 160.

⁴³ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 155.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 33.

moins en moins de résistance, le vidant tranquillement de ses surprises et de son mystère, ne lui laissant pour seuls enchantements que les magies de la marchandise.

C'est ainsi que ce « qu'on appelle avec tant d'insouciance l'amour » devient cette représentation mièvre et étriquée, vidée de toute substance et de toute vérité. Un amour détourné de sa valeur et de son sens, réduit au plus mièvre ou au plus froid rapport de séduction. Ce « qu'on appelle avec tant d'insouciance l'amour » n'a plus rien à voir en effet avec cet « amour de fond » que décrit Pierre Bertrand dans *L'intime et le prochain*, un amour « sobre et rigoureux comme l'exige toute vision de la réalité telle qu'elle est⁴⁷. » Ce qu'on appelle avec tant d'insouciance l'amour, c'est cette version réifiée qu'en a fait la culture de la consommation, court-circuitant sa dimension ouvrante, dynamique et éthique pour le réduire à son plus strict potentiel de jouissance et mieux nous en vendre les produits dérivés.

Or, que cherchons-nous dans l'amour? Le rapport à l'autre, le contact, le relais, l'échange. Nous ne cherchons pas l'amour – le grand! celui que nous vend le cinéma! – comme finalité, mais bien ce qui vient *après*, ce qui *promet*, *advient*, ou encore, pour le dire à la manière de Gilles Deleuze : un *devenir-amour*⁴⁸. L'amour comme *devenir*.

Mais l'amour-devenir n'est ni séduisant, ni payant, ni rentable. Car l'amour-devenir prend du temps, le temps de déployer un espace d'attention et d'ouverture où le contact a préséance sur le résultat, le temps de reconnaître la valeur intrinsèque de l'autre comme de soi-même, du monde et des choses, le temps de reconnaître enfin les complexités, les contradictions et les petites hontes qui se dévoilent dans les vulnérabilités, les nudités de chacun.

Or, la « séduction ne fonctionne pas au mystère, nous dit Lipovetsky, elle fonctionne à l'information, au feed-back, à l'illumination sans reste du social à l'instar d'un *strip-tease* intégral et généralisé⁴⁹. » Et son pouvoir d'envoûtement nous arrache à notre subjectivité comme à la vérité de *ce qui est*, détournant au passage le désir pour le ramener à des rapports

⁴⁷ Pierre Bertrand, *L'intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre*, Montréal, Liber, 2007, p. 80.

⁴⁸ Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 11.

⁴⁹ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 40.

d'image et d'objet, consommables avec hâte et insouciance, ramenant – dans la logique narcissique qu'il implique – l'amour à une image de lui-même. On dira alors naturellement « aimer l'amour », la valeur le cédant au littéral, le désir à la nécessité, le besoin au manque, le manque au vide.

Là où il y a des maisons, la société limite a tôt fait de dresser des murs entre vous et ce qui pourrait être beau. *Là où il y a des maisons*, la société limite a tout fait pour poser des objets, des artifices et des images entre vous et la vérité de ce qui est. Des *instantanés*. À jeter après usage.

À qui profite votre jouissance? N'y songez même pas. La société limite vous souhaite beaucoup de plaisir dans ses espaces.

Vous vivrez plus. Vous vivrez mieux.

CHAPITRE 2

SOLUTION BANLIEUE

Maisons individuelles

Mon amour était une formule, et la formule une erreur. Une banlieue. Une famille qui craque et qui présente toutes les apparences du confort. Mon amour se déplaçait comme un cortège de zombis, de croque-morts. Un régiment de beaux sans-cœur feignant d'aimer sans consentir au moindre effort.

Hélène Monette

C'est sur les promesses de jouissance et d'émancipation de la Modernité que la banlieue nord-américaine fait son apparition. Nous sommes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Au Canada, la Société Centrale d'Hypothèques et de Logement (SCHL) est instituée pour administrer les lois sur l'accès à l'habitation et aux garanties hypothécaires⁵⁰. D'abord mandatée pour répondre à l'accélération urbaine résultant de la croissance économique, la SCHL tient bientôt compte dans sa visée d'une nouvelle réalité sociale, celle de l'émergence d'une classe moyenne, au sein de laquelle elle identifie un acheteur type potentiel : la famille nucléaire⁵¹. La SCHL a trouvé *son* client.

La Société étend alors son mandat à la planification et à l'aménagement de collectivités suburbaines et conçoit dans cette perspective un modèle de maison individuelle dont elle fait la promotion par le biais de catalogues⁵². Virale avant son temps, l'image de la maison individuelle, entièrement conçue pour matérialiser les prétendues « valeurs de la classe

⁵⁰ Jonathan Lachance, « L'architecture des bungalows de la SCHL : 1946-1974 », mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, 2009, p. 1.

⁵¹ *Ibid.*, p. 5.

⁵² *Ibid.*, p. 27.

moyenne salariée⁵³ », permet de diffuser (lire *vendre*) à la fois un idéal et un mode de vie⁵⁴. Rien de moins que « *l'american way of life* que la Société cherche à implanter en sol canadien »⁵⁵, comme l'écrit Jonathan Lachance dans son mémoire sur l'architecture des bungalows; rien de moins que *The American Dream*, « supported by the images of suburban living disseminated in popular magazines and television »⁵⁶, comme l'écrit Robert Beuka dans *SuburbiaNation*. Le rêve de la consommation et de la culture de masse.

« Ce dont il est question, au cœur de l'imaginaire de la banlieue, c'est de l'équivalence ontologique établie entre être, habiter et acheter⁵⁷ », écrit Marie Parent. Dans ses arguments de vente, observe Jonathan Lachance, la SCHL « présente la maison comme un investissement et une responsabilité mais aussi comme un rêve enfin accessible et un symbole de réussite⁵⁸. » Ce qu'offre la banlieue, à travers la consommation et l'accès à la propriété, c'est d'abord le luxe de jouir de sa liberté dans la paix, le confort et la sécurité de la domesticité, mais ce qu'elle promet surtout, c'est une *place* dans cette nouvelle société démocratique que signe la fin de la lutte des classes, un accès aux privilèges de la démocratie et, à travers ceux-ci, un accès aux privilèges et aux valeurs propres au capitalisme, et reposant sur *l'intérêt privé*.

Fernando Savater : « Mais examine bien le mot « intérêt » : il vient du latin *inter esse*, ce qui est entre plusieurs, ce qui met différentes personnes en relation⁵⁹. »

Poursuivons :

⁵³ *Ibid.*, p. 4.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁵ *Ibid.*, p. xxiv.

⁵⁶ Robert Beuka, *SuburbiaNation. Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 234.

⁵⁷ Marie Parent, « La Banlieue avec un grand B : de quoi parle-t-on? », dans « Suburbia : L'Amérique des banlieues » Carnet de recherche, *Observatoire de l'imaginaire contemporain*, 2011, en ligne, <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/suburbia-lamerique-des-banlieues>>, consulté le 19 décembre 2013.

⁵⁸ Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 12-13.

⁵⁹ Fernando Savater, *Éthique à l'usage de mon fils*, Paris, Seuil, 1994, p.135.

Pour satisfaire aux exigences de la famille nucléaire, et lui offrir l'espace requis pour ses occupations, ses loisirs et le stockage des produits que la société de masse inventera bientôt pour combler ses moindres désirs, la maison est désormais pensée – « zonée et hiérarchisée⁶⁰ » – de manière ultra fonctionnelle. Femme. Homme. Enfants. Une place est prévue pour chacun. Cuisine. Jardin. Salle de jeu. Chacun sa fonction, chacun son espace. Exalté par l'image des gens heureux des magazines, vous toucherez vous-même incessamment votre part de bonheur, car le projet d'« architecture pavillonnaire⁶¹ » que privilégie la SCHL procède d'une efficace technique de production, éprouvée préalablement, et calquée sur celle qui a été mise au point à Radburn au New Jersey : nous connaissons bien ce modèle, qui a rapidement généralisé le principe des maisons produites « en grande quantité et rapidement⁶² », de la manière la plus simple et rentable possible, et suivant un modèle favorisant l'*impasse* (on aura bien lu) comme mode d'articulation et d'orientation du système routier, commercial, récréatif et institutionnel⁶³.

Le monde vous effraie? Vous trouverez dans l'espace liminaire de la banlieue un univers lisse, souple et sans aspérités, un espace sécuritaire, des cloisons de toutes sortes pour vous mettre à l'abri. Le monde vous angoisse? Vous trouverez dans l'entre-deux de la banlieue un univers balisé où tout est à votre portée, librement et individuellement; plus besoin désormais de tendre la main, d'aller vers l'autre. On a conçu pour vous un univers clos, soigneusement délimité, où vous n'aurez plus rien à regretter, ni rien à désirer.

Le monde vous ennue? La banlieue vous offre le repli sur une vie riche en loisirs et en divertissements, un univers balisé opposant le moins de résistance possible à votre bonheur. Un espace d'abandon aux luxes de l'individualisme et de la propriété privée, propriété à l'intérieur de laquelle chacun pourra au besoin se replier sur son espace respectif, appelé son

⁶⁰ Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 13.

⁶¹ *Ibid.*, p. 3.

⁶² *Ibid.*, p. 2.

⁶³ Voir sur cette question l'ouvrage de Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 44 et suivantes.

pavillon, et n'aura plus besoin que de lui-même. *Pavillon* : « Petit bâtiment isolé⁶⁴ ». Bienvenue dans la « banlieue pavillonnaire⁶⁵. »

Espaces banlieue

Là où il y a des maisons, nous avons tout pour vivre mieux, *to live better*, et pourtant, au-delà du rêve et de l'aménagement du bonheur, force est de constater ce « quelque chose là qui ne va pas⁶⁶ ». Comme si au-delà des promesses et des aspirations, la banlieue n'arrivait pas à cacher le vide sur lequel elle s'est bâtie, le saccage des terres riches sur lesquelles elle a creusé une infinité de trous pour y planter ses pavillons et, de nouveau développement en nouveau développement, inviter chacun à loger tous ses espoirs dans cette *appropriation* d'un nouveau genre.

Paix, confort, bien-être et abondance : de petite épiphanie en petite épiphanie, la banlieue pavillonnaire déploie sa magie, distribuant ses leurres sous forme de coupons-rabais et de cadeaux promotionnels, ajustant son décor préfabriqué à la forme de votre désir (non moins préfabriqué) pendant que sur le mode de l'utilitaire et du répétitif se déploient ses espaces faux et que, copie conforme après copie conforme, s'étendent ses petites maisons aux cours clôturées, aux univers finis, sans surprises ni nuances, sans possibilité d'amour.

Bernard Émond :

Le romancier américain Don de Lillo a écrit quelque part : « Le capitalisme consume (détruit) les nuances dans une culture. » Effectivement les nuances, les subtilités des rapports entre les habitants d'un lieu et leur environnement se sont perdues : il ne reste souvent qu'un rapport purement utilitaire à l'espace et une esthétique du déracinement, de la coupure, où la culture du passé disparaît du paysage et du bâti. Les banlieues nouvelles, où des maisons démesurées déploient leurs façades de fausses pierres, leurs colonnades arrogantes et leurs toits « cathédrale » sur des rues identiques, sont tout autant une manifestation de notre aliénation que de notre prospérité⁶⁷.

⁶⁴ Alain Rey et Josette Rey-Debove (dir. publ.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994, p. 1614.

⁶⁵ Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁶ Samuel Beckett, *Comment c'est*, Paris, Minuit, 1961, p. 85.

⁶⁷ Bernard Émond, *Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010*, Montréal, Lux, 2011, p. 103.

Vue de haut, la banlieue est une merveille d'homogénéité, autant architecturale que sociale⁶⁸, qui ravale de lotissement en lotissement tout ce qui dépasse de son tracé, qui efface tout ce qui fait lien, amour, espoir, annulant le potentiel subversif de l'hétérogénéité, grugeant peu à peu ce qu'il reste de beauté, de mystère, de vie.

Jonathan Lachance : La « maison individuelle est considérée comme le centre symbolique d'un système suburbain entièrement planifié, à l'intérieur duquel chaque élément est interrelié et possède une fonction assignée⁶⁹. » Vue de haut, la banlieue met à jour le « mythe fonctionnaliste⁷⁰ » sur lequel elle s'est construite. Un principe utilitaire prétendant répondre à des valeurs et à des besoins pendant qu'il s'attache en fait à réifier les espaces, les genres⁷¹, l'habitation, la famille et l'individu; faisant de chacun un rouage assurant le bon fonctionnement d'un système. Dans l'utilitarisme, le souci du présent, de la fusion, de la jouissance immédiate. Et pendant que chacun jouit supposément du moment présent, la banlieue dévoile le cloisonnement sur lequel repose sa configuration, les ruptures d'espace et de contact qu'elle crée entre les maisons, venant briser un à un les liens organiques, communautaires et sociaux, jusqu'à l'isolement le plus complet, en commençant par celui de la famille, noyau premier d'une société.

Adorno :

Ce qui jadis méritait pour les philosophes de s'appeler la vie est devenu une affaire privée et ne relève plus finalement que de la consommation, et comme tel, tout cela est à la remorque du processus de la production matérielle, dépourvu d'autonomie et de substance propre. Celui qui veut savoir la vérité concernant la vie dans son immédiateté, il lui faut enquêter sur la forme aliénée qu'elle a prise, c'est-à-dire sur les puissances objectives qui déterminent l'existence individuelle au plus intime d'elle-même⁷².

Vue de haut, la banlieue ne peut pas cacher l'illusion sur laquelle elle repose : son évidence d'*image*, entièrement « construite et déterminée⁷³ ». Le rêve vendu comme un objet

⁶⁸ Robert Beuka, *op. cit.*, p. 234.

⁶⁹ Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 27

⁷⁰ *Ibid.*, p. 13.

⁷¹ Beuka, *op. cit.*, p. 2.

⁷² Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 9.

⁷³ Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 5.

de consommation, l'objet de consommation vendu comme symbole de réussite et d'achèvement. Vue de haut, la banlieue ne peut pas cacher que l'accès à la propriété privée repose sur la normalisation d'un idéal idéologique⁷⁴, et qu'avec le forfait de la « maison individuelle », c'est « un attachement à la société de consommation et à la culture de masse⁷⁵ » qu'elle vend.

Theodor Adorno n'aura jamais caché son mépris pour les conséquences de cette normalisation : « Leur société de masse n'a pas seulement produit de la camelote pour les clients, elle a produit les clients eux-mêmes⁷⁶ ». Derrière le propriétaire se cache un individu clientéliste, individu dont la banlieue pavillonnaire a instrumentalisé l'action et la responsabilité, fragmentant ainsi son identité pour le ramener à un rapport d'autodétermination, au repli sur l'individualisme fondant désormais le mythe de l'existence privée. Or « les choses que nous possédons nous possèdent aussi⁷⁷ », souligne Fernando Savater, et derrière le repli sur l'espace privé, la banlieue dévoile en fait un être privé de lui-même, de sa propre individualité, déconnecté de son désir par l'effet de sursaturation et d'effacement des résistances, le rapport de possession menant en fin de compte à la dépossession de soi, à la désubjection.

Jacqueline Barus-Michel :

L'individualisme, en opposition apparente avec l'universalisme, remplace peu à peu la reconnaissance d'un sujet, être humain considéré dans son histoire, sa vie affective, sa pensée et ses représentations, enfin dans la construction qu'il se fait de lui-même. L'individu est isolé au sein d'une population ou d'une des catégories selon lesquelles elle est divisée. Il est prétendu autonome dans le même temps où il subit un traitement pour répondre aux besoins de la production, employable et consommateur. Dans l'incertitude ou l'effacement des références et repères sociaux, idéologiques, religieux, institués, il est censé construire sa vie de façon autonome, mais il est soumis au formatage de la société de consommation quant à son aspect physique, son comportement, ses activités et son environnement (cadre de vie, objets)⁷⁸.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁵ *Ibid.*, p. xxiv.

⁷⁶ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 199-200.

⁷⁷ Fernando Savater, *op. cit.*, p. 89.

⁷⁸ Jacqueline Barus-Michel, *op. cit.*, p. 15.

Vue de haut, la banlieue révèle peu à peu ses vérités. Elle montre que cette consécration de l'individualisme repose en vérité sur une négation de l'individu; que votre individualité, c'est au prix de votre subjectivité que la banlieue vous l'offre, au prix de votre humanité qu'elle vous la revend en produits dérivés. Parce que la consommation s'adresse non pas au sujet mais à l'individu, et qu'un sujet *individualisé* se prête mieux à la réification, devient un produit comme un autre. Comme l'observe Adorno, « dans la société marchande, le sujet n'en est pas un et [...] en réalité il n'est qu'objet de cette société⁷⁹ ».

Jacqueline Barus-Michel écrit :

- L'aspiration d'un sujet, c'est de donner du sens à son existence et d'être reconnu comme sujet de parole.
- L'aspiration des individus, c'est d'être libre de jouir, idéal que la société hypermoderne traduit en individu amené à jouir des produits de consommation.
- Les objectifs des sociétés hypermodernes sont la croissance et la puissance : l'augmentation des richesses qui font la puissance⁸⁰.

Vue de haut, la société limite révèle alors toute l'étendue de son mensonge : elle montre sans vergogne que les espaces du sur-mesure et du libre-service, « les ivresses du désir promises à notre soif⁸¹ », comme l'écrit René Lapierre, ne sont là que pour nourrir son propre appétit; que cette *place* que l'accès à la propriété privée vous a garantie n'est pas tant conçue dans votre intérêt que dans le sien, et qu'en vérité vous êtes, comme la maison individuelle, « le centre symbolique d'un système⁸² » qui s'accommode très bien de votre supposée autarcie.

Mais détrompez-vous, les espaces banlieue ont bel et bien besoin de vous. En tant que sujet, vous n'êtes rien. Jetable.

Mais en tant qu'individu, vous êtes indispensable.

⁷⁹ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 85.

⁸⁰ Jacqueline Barus-Michel, *op. cit.*, p. 16.

⁸¹ René Lapierre, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes rouges/ Essai, 2003, p. 112.

⁸² Jonathan Lachance, *op. cit.*, p. 27.

CHAPITRE 3

LIQUIDATION

Individu-profit

Vivez comme jamais.

Slogan de la compagnie Rogers
Noël, décembre 2013

Avec ses espaces banlieue, la société limite a ouvert les horizons infinis de la liberté et de la jouissance de l'existence privée, en toute individualité. Non seulement votre nouvelle individualité est-elle devenue synonyme de liberté, mais elle vous a dégagé de vos liens d'appartenance et de contribution au fait social. Le processus de personnalisation engendré par la consommation de masse – cette « humanisation sur mesure » que décrit Gilles Lipovetsky – a provoqué une véritable individualisation narcissique⁸³ de la société et, par conséquent, une responsabilisation⁸⁴ qui l'est devenue tout autant.

« Nous sommes devenus de purs individus, au sens qu'aucune loi morale ni aucune tradition ne nous indiquent du dehors qui nous devons être et comment nous devons nous conduire⁸⁵ », écrit Alain Ehrenberg. Il ajoute : « Chacun, désormais indubitablement confronté à l'incertain, doit s'appuyer sur lui-même pour inventer sa vie, lui donner un sens et s'engager dans l'action⁸⁶. » Dans la mesure où notre responsabilité individuelle devient narcissique, notre potentiel de bonheur le devient également.

⁸³ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p.183.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 159.

⁸⁵ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 15.

⁸⁶ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 18.

De l'émancipation à l'autodétermination, la société limite offre de l'autonomie, de l'indépendance, une place bien à soi dans une société prétendument démocratique, mais son offre illimitée ne s'arrête pas là; et parce qu'elle a comme mode d'opération d'offrir toujours plus, elle a ajouté à ses promesses de bonheur et de jouissance illimitées une multiplication de choix consommatifs, un foisonnement de possibles. Tout est à votre portée. Il n'en tient qu'à vous de trouver les ressources nécessaires à votre projet existentiel. Mais ce repli de soi sur l'existence privée suppose que chacun s'appuie alors sur ses propres stratégies de mobilisation et de prise de contrôle. Cette nouvelle forme de responsabilité qui vous incombe repose à présent entièrement sur votre action individuelle⁸⁷, et vous confronte par conséquent à l'autogestion de votre vie⁸⁸.

Dans la société limite, vous êtes propriétaire de votre vie comme vous l'êtes de votre maison, et ce qui se présente comme votre plus précieux gage de liberté devra bientôt s'inscrire lui-même dans une logique de profit et de rentabilité. Pour vivre plus, pour vivre mieux, vivre comme jamais, vous devez être rentable, productif. « Les notions de projets, de motivation ou de communication dominant notre culture normative. Elles sont les mots de passe de l'époque⁸⁹ », écrit Ehrenberg. Et dans une démocratie dite *de marché*, c'est bien sûr le modèle de l'entrepreneur qui est votre meilleur outil, qui devient *le* « modèle d'action que chaque individu est convié à employer⁹⁰. » Qui êtes-vous dans la société hypermoderne? Quelle marque laisserez-vous (lire *êtes-vous*)? Savez-vous vous vendre, vous mettre en valeur, maximiser votre potentiel? Êtes-vous suffisamment entreprenant? Productif? La société limite suggère que vous gériez votre existence comme une entreprise privée. Êtes-vous en mesure de progresser et de vous dépasser constamment? En avez-vous seulement les moyens? Développez vos techniques d'automarketing : *expertise, performance, efficacité, rendement, investissement affectif, gestion des émotions, déficit relationnel*, assurez-vous de bien intégrer le lexique de l'entrepreneuriat au registre de la socialité et de l'individualité. Maintenant que vous êtes devenu votre propre entreprise, ce paradigme est la mesure de référence de votre potentiel de réussite ou d'échec.

⁸⁷ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, p. 109.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 150.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 234.

Mais l'offre illimitée de la société limite ne s'arrête pas là; et parce que la société limite vous en donne toujours plus, elle vous en demande aussi toujours plus. « La société du changement exige un individu-trajectoire, qui doit évoluer en permanence, et accroît la pression psychique s'exerçant sur chacun⁹¹ », indique Ehrenberg. Dans la société limite, la privatisation de l'existence⁹² repose exclusivement en effet sur un idéal de réussite et d'accomplissement. D'un point de vue ontologique, l'image de la banlieue suggère ainsi une trajectoire tracée d'avance, sans possibilité de rupture ni de recommencement. La marque d'une existence réussie. Le tracé de la banlieue sous-tend de la sorte l'idée d'un espace où, comme l'écrit René Lapierre, il « serait défendu de s'approcher, d'hésiter; d'apprendre par à-coups, par bégaiement, par erreur⁹³. » Dans une société où tout est possible l'échec n'est pas, comme on dit dans le jargon de la vente, une option.

Alain Ehrenberg :

Il faut faire preuve d'un étonnant aveuglement pour ne pas voir que l'expérience contemporaine de l'individu est une interrogation massive sur l'incertitude des places. [...] La justice, la loi, la thérapie, d'une part, la relation à soi et à l'autre, d'autre part, toutes ces questions s'expriment dans la plus grande confusion sur nos écrans, comme ailleurs, parce que la société d'individus est celle où nous sommes de moins en moins à une place et de plus en plus dans une relation, dans l'exigence de nous y engager à partir de ce puits sans fond qu'est notre propre individualité.⁹⁴

La société limite vous a donc offert une place, un accès aux valeurs appelées démocratiques, mais elle sait le poids de votre autodétermination, le poids de la responsabilité qui vous incombe maintenant que votre action n'est plus prise en charge institutionnellement⁹⁵. La société limite vous a donné de l'individualité, de l'autonomie à revendre, mais elle reconnaît que ce capital de liberté ne s'acquiert pas sans une dose d'incertitude et d'indétermination⁹⁶. Et parce qu'elle entend, à travers les contradictions que suscite son offre illimitée, vos demandes de reconnaissance, de lien, de contact, la société limite vous offre avec une diligence intéressée ses *solutions*, fournit des réponses à toutes vos

⁹¹ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 126.

⁹² Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 152.

⁹³ René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 101.

⁹⁴ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 302.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 313.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 307.

demandes : « réponses techniques, voire industrielles [...] à ce processus qui pousse chacun à inventer sa propre vie, à trouver par soi-même sa place dans la société et son identité [...] au lieu de se la faire dicter a priori par les dieux, la nature ou le statut hiérarchique⁹⁷ » ; réponses aux « contradictions de la liberté moderne entre l'aspiration à s'orienter par soi-même et son prix qui consiste à porter seul le poids de son existence⁹⁸. » N'ayez crainte, la société limite s'occupe de vous, module son offre illimitée aux exigences illimitées qu'elle vous impose. Parce que votre bonheur compte pour elle, et surtout, bien sûr, parce qu'elle a flairé l'occasion d'affaires : tous ces besoins (réels, légitimes) que vous exprimerez, elle se fera un plaisir de les instrumentaliser pour vous les revendre au prix fort en faux, en produits dérivés.

Offre illimitée

« Le néo-individualisme ne se réduit pas à l'hédonisme et au psychologisme, il implique de plus en plus un travail de construction de soi, de prise de possession de son corps et de sa vie⁹⁹ », écrit Gilles Lipovetsky. Au moyen notamment d'une assistance technologique et d'une industrie pharmacologique parfaitement adaptées à la fois à vos besoins et à l'idéal de votre autarcie, la société limite vous offre de multiples « stratégies d'auto-assistance¹⁰⁰ ». Écrans, drogues, médicaments, substances¹⁰¹ et interfaces relationnelles de tout acabit vous permettront de restaurer cette « sensation de soi¹⁰² » qui valorise à la fois le contact à soi-même et à l'autre, et vous permet en sauvant les apparences du lien social de rester dans cette « multiplication de soi¹⁰³ » qui permet à chacun d'étendre ses « capacités d'action » « pour faire face et agir¹⁰⁴ » tout en optimisant ses résultats¹⁰⁵, ce qui permet « d'augmenter le sentiment d'exister par soi-même¹⁰⁶ » dans cette aporie que constitue une société d'individus.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 63.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 63.

⁹⁹ Gilles Lipovetsky, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprises*, Montréal, Liber, 2002, p. 25.

¹⁰⁰ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 313.

¹⁰¹ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 115.

¹⁰² Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 14-15.

¹⁰³ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., 280.

¹⁰⁴ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 230.

« Doublez votre bonheur. Doublez votre vitesse », met crûment en équation la compagnie Rogers. Pourquoi? Pour vivre mieux, plus, pour atteindre vos objectifs de bonheur et d'émancipation tout en vous préservant de l'échec ou d'éventuelles difficultés relationnelles; pour maximiser votre sensation de bien-être et de contrôle dans un monde où tout vous échappe; pour vous procurer la désinhibition nécessaire afin de plonger intensément dans l'expérience, assurer la présence, l'ouverture et la disponibilité requises pour vous sentir en continu dans le lien et l'action, la société limite a des solutions.

Pour augmenter vos performances et vos capacités, trouver la volonté de relever les innombrables défis qui feront de vous un individu à part entière, pour accroître votre « potentiel humain¹⁰⁷ » dans une société effrénée qui vous demande à tout moment d'aller au-delà de vous-même, la société limite vous offre des ressources illimitées.

Pour vous stimuler tout en calmant les angoisses que suscitent le poids de votre individualité¹⁰⁸ et l'immense solitude qui l'accompagne; pour combler vos lacunes et vos manques, vos sentiments d'insuffisance et d'incapacité devant la profusion des possibles ; pour combler ce trou béant qui fait office de fondation sous votre maison, pour pallier l'apathie, le manque de volonté, la liste de vos déficits et de vos handicaps relationnels¹⁰⁹, pour vos problèmes d'estime personnelle dans « une société de désinhibition, dont le ressort est l'amélioration de soi¹¹⁰ »; pour votre incapacité à vous faire sujet et à vous inscrire dans un projet social valorisant; et pour répondre à toutes les contradictions auxquelles elle vous soumet de jour en jour, la société limite a tout ce qu'il faut. À profusion, à revendre.

Alain Ehrenberg :

Les drogues sont des raccourcis chimiques pour fabriquer de l'individualité, un moyen artificiel de multiplication de soi [...], qui suscite simultanément la hantise d'une vie privée illimitée, c'est-à-dire d'une société sans espace public, donc invivable¹¹¹.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 300.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 65.

¹⁰⁷ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 173.

¹⁰⁸ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 127.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 305.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 24.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 37.

[Deux raccourcis puissants] donnent l'impression de remplir des fonctions de médiation en reliant l'individu à lui-même et à autrui, parce qu'ils offrent une réponse rapide à des demandes exprimées dans l'urgence : le psychotrope, à portée de main, agit à grande vitesse ; la télévision, à portée de regard, donne le sentiment d'une proximité¹¹².

Et parce que le temps presse – et que la société limite attend de vous des résultats, à l'individu hypermoderne que vous êtes (trop affairé et pressé pour prendre le temps de retisser le lien à vous-même et à l'autre, incapable de tolérer l'incertitude, l'ambiguïté, de procéder par essai et erreur, de risquer l'échec et le recommencement), ses solutions, la société limite vous les offre en « raccourcis » : raccourcis *chimiques* « vers le for intérieur » ou « pour la communication avec l'autre¹¹³ » qu'offre la pharmacie, et raccourcis *techniques* et *sémantiques* qu'offre le contact relationnel que suppose l'interactivité des médias et du cyberspace¹¹⁴. Les raccourcis sont les parfaits « assistants » (le terme est même devenu une fonction intégrée aux logiciels de traitement de texte) « de l'individu tenu d'être l'entrepreneur de sa propre vie¹¹⁵. » Rien de plus banal, rien de plus vital.

Arrêt sur image

« Prendre personnellement en charge des problèmes qui relevaient auparavant des institutions exige une reconnaissance par autrui et un ajustement à lui, donc des capacités de contact avec soi et de communication avec les autres¹¹⁶ », écrit Alain Ehrenberg. La société limite vous a offert une place, et cette place, nous dit à nouveau Ehrenberg, « l'individu contemporain doit se la construire par la parole et l'action¹¹⁷. » Or, dans l'effritement de l'articulation sociale et institutionnelle, cette construction passe désormais par « la mise en avant de soi¹¹⁸ ». Et pour pallier ce contact relationnel, cette reconnaissance constitutive de votre identité qui vous fait défaut dans une société d'individus, la société limite a trouvé l'outil (lire la *compensation*) par excellence : l'interactivité.

¹¹² *Ibid.*, p. 306.

¹¹³ *Ibid.*, p. 48.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 259.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 125.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 245.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 204.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 204.

De la communication à la communication de masse, nous sommes passés à l'hypercommunication, « un âge de communication généralisée¹¹⁹ ». Blogues, tribunes, médias sociaux, télé-réalités, la société limite met à votre disposition tout un réseau communicationnel qui permet « partout de l'échange et du dialogue¹²⁰. » Vous n'êtes pas seul, du moins en apparence. La société limite vous parle et vous écoute, elle met en place des interfaces relationnelles¹²¹ et des dispositifs de communication en continu. La société limite vous offre du lien, vous met en contact les uns avec les autres, vous permet d'exposer votre intériorité, de vous raconter, bref, de *faire entendre votre voix*. Ehrenberg :

On comprend pourquoi l'interactivité suscita un grand espoir : elle allait permettre de remettre en cause deux traits intolérables du comportement consommatoire, et plus particulièrement du consommateur de télévision – la passivité et l'atomisation. L'interactivité voulait ainsi voler au secours de la démocratie : le consommateur n'allait plus être le simple réceptacle abruti de ce que l'offre d'objets lui fournissait, il allait pouvoir communiquer avec les objets comme avec ses semblables, sur le modèle de la communication téléphonique. En redorant le blason de la consommation, elle lui aurait fourni ce qui lui a toujours manqué : un vrai lien social, fait de dialogue et d'action, de convivialité et de maîtrise¹²².

La prise de parole devient ainsi l'apanage de la démocratie hypermoderne, et la société limite sait en tirer parti. En vous offrant cette illusion relationnelle elle pallie votre « sentiment d'être placé aux limites du lien, faute de compétences personnelles, de solidarité collective ou de relais institutionnel pour s'y inclure¹²³. » L'effet de proximité que créent ses réseaux de communication vous donne en outre une impression de vérité, et donc de contrôle, de capacité d'action. Si, comme nous le dit Alain Ehrenberg, les « spectacles de réalité donnent la sensation d'exister en offrant des scènes publiques pour toutes les paroles¹²⁴ », les médias offrent de manière similaire l'illusion d'une tribune pour toute parole, singulière aussi bien que plurielle, et renforcent par là-même l'impression d'une véritable démocratisation de celle-ci.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 230.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 236.

¹²¹ *Ibid.*, p. 251.

¹²² *Ibid.*, p. 236.

¹²³ *Ibid.*, p. 294.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 293.

La stratégie est simple, elle repose comme le décrit Alain Ehrenberg sur « l'intégration de la subjectivité dans la technique, qu'elles relèvent des domaines de la pharmacologie ou de l'électronique¹²⁵. » Une tribune donc pour toutes les paroles, une interface pour toutes les images, une place pour toutes les histoires :

La subjectivation de l'expérience d'appartenance au monde implique nécessairement la confirmation par autrui : la parole qui demande, affirme ou raconte en est le moyen, mais à condition d'être authentifiée par l'image. La parole est la condition pour ne pas être assigné au privé¹²⁶.

Vous n'avez pas le sentiment d'exister? De suffisamment exister? Vous cherchez votre place dans un monde où tout est possible, où rien n'est possible? Vous voulez vivre comme jamais (vous aussi)? La société limite vous offre la possibilité d'être vu et entendu. *Worldwide*. Cette reconnaissance, perdue dans une société d'individus, la société limite vous la revend par médias interposés, vous offre la chance de vous exposer au monde dans toute votre vérité (lire *nudité*). Et vous gagnez au change. Car l'exposition médiatique constitue « un moyen d'accéder à une dignité humaine via la reconnaissance par autrui qu'incarne l'entrée dans l'image¹²⁷. » Mais puisqu'il s'agit, comme le souligne à nouveau Ehrenberg, d'une « parole soutenue par l'image », pour prendre et donner du sens, la parole doit être « vue¹²⁸ » :

[...] la demande d'accès à la parole pour se présenter et revendiquer une dignité est aujourd'hui une donnée fondamentale de l'existence en société. Elle sourd de partout dans la mesure où chacun veut et doit accéder à cette condition de la dignité qu'est la reconnaissance de soi comme un être humain égal à tous les autres¹²⁹.

La société limite vous admire, vous assure qu'elle a bien reconnu l'être extraordinaire et unique que vous êtes. (Elle a d'ailleurs enregistré son « j'aime » sur les dernières photos de vous qui tapissent les murs de votre maison virtuelle.) Vous n'êtes pas seul. La société limite vous met en interaction illimitée avec vos proches, la société, le monde. Qui a dit qu'elle était responsable de l'effritement du lien social? Allons donc! Des télé, des écrans, elle en a placé

¹²⁵ *Ibid.*, p. 305.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 190.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 190.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 190.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 190.

partout autour de vous. Vous êtes branchés sur le monde en direct, en continu. Pour suivre et être suivi de près par vos proches et les autres. Pour rire de la vie médiocre des uns; rêver de la vie exaltante des autres. Partout, tout le temps. De la chambre à coucher jusqu'aux toilettes du bureau. Pour vous observer, vous connecter toujours davantage à vous-même, pour vous regarder vous regarder. Pour que le « lien » du solitaire au solitaire ne se brise jamais.

La société hypermoderne est une société de l'image. L'image a remplacé la parole et l'écriture dans une société où la communication passe par le spectacle et les écrans qui donnent à voir (pubs, photos, télévision, portables, Internet...). L'écrit accumulait les connaissances et permettait la réflexion, l'image privilégie l'instantané (le zapping, le flash aussitôt oublié et remplacé par un autre), enfin l'émotionnel : l'image fait choc par sa violence, son cadrage¹³⁰.

Culte de la parole

La société limite vous parle, oui, mais surtout, elle vous écoute. Elle vous parle même à seule fin de pouvoir vous entendre. Votre opinion compte; elle veut tout savoir des propos que vous tenez, et vous fournit pour cela quantité de tribunes pour exercer votre droit de parole, vous faire valoir, défendre votre place, votre point de vue, ce sentiment de vivre comme jamais que vous procure l'impression de disposer de moyens d'action à exercer en faveur de cette démocratie et de cette liberté individuelle auxquelles vous tenez tant.

« S'il n'est pas douteux que les médias ont accéléré la dissolution de certaines formes de sociabilité traditionnelle, il n'est pas vrai qu'ils aient annihilé [pour autant] tous les liens sociaux¹³¹ » écrit Gilles Lipovetsky :

Force est de reconnaître que les médias ne se réduisent pas à des instruments de claustration domestique : ils sont aussi des facteurs de communion, des leviers de participation affective et d'effusion communautaire au moins momentanés. Et ce, directement, parce qu'ils rendent proche et intime ce qui est lointain et parce qu'ils sensationnalisent les événements¹³².

¹³⁰ Jacqueline Barus-Michel, *op. cit.*, p. 15.

¹³¹ Gilles Lipovetsky, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprises*, *op. cit.*, p. 103.

¹³² *Ibid.*, p. 103.

D'un certain point de vue, les médias apparaissent comme des instruments d'émotionnalisme « irrationnel » grossissant par excès les nouveaux périls. D'un autre point de vue, on peut les analyser comme ce qui pousse les individus à réagir, à protester, autrement dit à se poser en acteurs dans un monde où les grands enjeux leur échappent. On a dit et redit que les médias rendaient passifs les citoyens. Force est d'observer qu'ils créent aussi une situation permettant aux individus de remettre en cause l'existant, de prendre parti, d'exiger davantage de contrôle, de mesures de prévention et de « précaution »¹³³.

Parce que votre soif d'information est insatiable, la société limite vous en donne toujours plus, vous offre en continu une vue imprenable sur le monde, fait défiler à grande vitesse son catalogue d'images-sensations, l'essentiel de ce qu'il vous faut savoir pour continuer à prendre position, à vous indigner et à revendiquer vos droits. Ce regard sur le monde qui vous est si cher, elle l'optimise en 3D, vous le procure sous forme de réalité augmentée : « Le pouvoir infini » (Vidéotron) de ses réseaux de communication comme porte-voix, comme plate-forme de résistance. La société limite vous donne, littéralement, de la démocratie directe en direct (mais à l'intérieur de votre espace privé).

La société limite vous parle, mais à quelle vitesse? À quel débit? À quel degré de condensation et d'instantanéité? C'est pratiquement inquantifiable. Il n'y a pas de limite au flot d'information qu'elle vous offre. (Prière de ne pas vous offusquer si quelques faussetés viennent s'y glisser : en donner toujours plus suppose qu'on ne lésine pas trop sur le contenu). Vous êtes pour ainsi dire plongés dans l'action. Et parce qu'il n'y a pas non plus de limite à votre indignation, la société limite vous offre toutes les tribunes pour la manifester. La parole au peuple! Enfin! Citoyens, joignez votre parole indignée à celles des politiciens, médiocrates, faiseurs d'opinions et commentateurs de tout acabit. Démocratie! Et toutes ces voix se bousculent et s'entrechoquent pour dire plus vrai et plus fâché que celle de l'autre. Oh! Démocratie! Mais peu importe le tumulte, la société limite veille aussi à ce qu'il y ait juste assez de bruit de fond et d'interférences pour que vous ne captiez pas l'essentiel (ou la finalité) de son message : que vous ne vous écoutiez plus parler les uns les autres.

Et l'humanité là-dedans? N'y songez même pas. De l'espace privé à l'espace public (lire *médiatique*) vous n'avez jamais autant eu droit de parole. Dites merci. Jusqu'ici l'apanage du

¹³³ *Ibid.*, p. 100.

pouvoir, le droit de parole vous revient enfin. Vous n'avez jamais eu autant de possibilités de vous exprimer (lire *parler de vous-même*). La société limite aime vous entendre, mais dans la version la plus violente de votre être. Aime vous entendre vous couper la parole sur ses ondes, écraser les droits des autres sans égard aux limites, aux fragilités, aux nuances et aux complexités. Sans éthique. Sans possibilité d'amour. La société limite aime vous entendre cracher à la gueule de tout le monde (au nom de la liberté d'expression) par médias interposés, tomber dans la douce jouissance de l'injure, de l'insulte qui démange, le commentaire-gâchette, tomber, avec hâte et insouciance, dans le piège de l'image et de l'immédiateté. Vos logorrhées, vos diatribes, elle en jouit : « Médiatribe », a déjà chanté Loco Locass. La société limite vous parle et vous écoute, mais suivant un code binaire analogue à celui qui assure vos échanges interactifs. Zéro. Un. Un. Zéro. Algorithme. Noir. Blanc. Blanc. Noir. Faux. Vrai. Vrai. Faux. Cette formidable logique manichéenne à laquelle elle souhaite soumettre vos idées, vos opinions, vos désirs et vos haines.

La société limite vous écoute, mais pour des raisons d'efficacité vous prie de rester bref. De limiter l'expression de votre liberté à 140 caractères. Pensez slogan, punch, sensation. Il faut que tout ça soit rentable, quand même. Vos opinions, la société limite les aime éclatantes, vos commentaires, tonitruants. Les propos les plus haineux, les plus enragés, sont ceux qui font le mieux vendre. Allez-y, lâchez-vous : la société limite n'aime rien autant que vous amener à vous provoquer et à vous diviser au nom du « gros bon sens ». (Allez voir si elle a mis son « j'aime » sur votre commentaire. Allez-y tout de suite. Ça vous démange.)

À la limite, jouez sur la séduction, la proximité, soyez *humains* (lire *populistes*). La société limite n'a pas de temps à perdre avec la raison, n'a pas d'argent à perdre avec des débats de fond. Soyez *réalistes et responsables* (lire *démagogiques*) au nom du progrès, de la croissance et du développement. Simplifiez vos propos le plus possible, à outrance. La société limite aime que vous preniez des raccourcis :

[...] cela conditionne inéluctablement les politiciens, les intellectuels et les journalistes à se concentrer davantage sur une réponse, voire une réplique, plutôt que sur une analyse méthodique et fondée. L'enjeu est désormais de réagir plutôt que d'agir¹³⁴.

¹³⁴ Jean-Jacques Stréliski, « Haïssons-nous les uns les autres! », *Le Devoir*, 10 septembre 2012, p. A7.

« Il y a trop d'images¹³⁵ » écrit Bernard Émond. Mais s'il y a trop d'images, il y a aussi trop de mots. Et quand le ton monte, que la cacophonie s'installe, le tumulte laisse place à de nouvelles « autorités », comme l'écrit Émond, qui ne contribuent qu'à cristalliser les débats et à cantonner les représentations dans des absolus. Émond : « Curieux retour des choses : cette société si allergique à tout ce qui peut limiter les libertés individuelles finit par les prosterner devant quelques idoles, dont la parole constitue une véritable *vox dei*¹³⁶. » Autant d'autorités diffuses entre les mains desquelles nous remettons la fragilité de nos voix. Plus le débat se radicalise, plus le langage se réifie, et bascule du côté de l'objet. Or la « pratique de la véritable démocratie exige [...] plus de recul, d'écoute et de respect. Et, bien entendu, beaucoup plus de temps¹³⁷ », rappelle Streliski.

Or, c'est tout le contraire qui se produit. « Il ne faut jamais laisser les représentations se figer¹³⁸ », dit Nicolas Lévesque. Que du littéral, plus de symbolique. Les idées désertent la pensée, la parole et l'image prennent la place, mais sous forme de diktats et de formules qui, comme l'estime Nicolas Lévesque, simplifient les idées « jusqu'à les désincarner¹³⁹. » Dans une société qui ne s'entend plus parler, où une idée, une voix, une opinion en remplacent indifféremment une autre à tout instant, pas de débat de fond, pas d'amour de fond. Exit le politique. Exit l'éthique. Beaucoup de bruit, très peu de voix.

Les gens associent la pensée aux débats avec Richard Martineau, aux radios poubelles, aux tables rondes à la 110 %, à Stéphane Gendron ou Mario Dumont : autant de débats qui s'en tiennent aux dichotomies, qui n'utilisent que des symboles et bombardent sans fin une image arrêtée sur une autre. Alors que penser, c'est être en mouvement par rapport à ses propres représentations du monde. Ça vient avec des hésitations, des doutes, des nuances, des essais, des erreurs même. Ce n'est pas une guerre d'images comme au débat des chefs¹⁴⁰.

¹³⁵ Bernard Émond, *op. cit.*

¹³⁶ *Ibid.*, p. 91.

¹³⁷ Jean-Jacques Stréliski, *op. cit.*

¹³⁸ Nicolas Lévesque, cité par Catherine Lalonde, dans l'article « "Nous sommes tous responsables" de l'attentat du Métropolis », *Le Devoir*, 8 septembre 2012, en ligne, <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/358768/nous-sommes-tous-responsables-de-l-attentat-du-metropolis>>, consulté le 19 décembre 2013.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

Il faut faire bouger les symboles, les mélanger, les penser, les mettre en mouvement, casser les images figées et les clichés, admettre la nouveauté¹⁴¹ [...]

René Lapierre :

Il importe peut-être plus que jamais de soustraire la langue à l'hégémonie des contenus, d'en briser la longitude, de remettre en mouvement le non-ponctuel, le non-topique, le non-objet. Parler, écrire, laisser filer dans la langue, malgré la langue quelque chose qui se déplace ou se contredit, qui s'irrite de comprendre et se révolte calmement contre les leurres de la compréhension¹⁴².

Et ailleurs :

L'usage de la raison a été détourné d'une fin de conservation sociale et d'organisation politique des rapports de force, et réinvesti dans des stratégies de contrôle et des calculs d'accaparement¹⁴³ [...]

Dialogue ou monologue? La parole au peuple, oui. Nous parlerons tous, et chacun aura son mot à dire. Mais à qui? Dans une démocratie marchande, à qui profite la (prise de) parole? Existe-t-il encore ce qu'on pouvait appeler une place publique? Dans une démocratie marchande, tout ne relève-t-il pas de l'intérêt privé? À qui appartiennent les médias? Qui parle? Qui écoute?

À qui appartient votre voix?

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 60.

¹⁴³ René Lapierre, *Renversements. L'écriture-voix*, op. cit., p. 23.

CHAPITRE 4

ESPACES MALMENÉS

Faux-semblant de lien

Nous communiquons par voies de faits

Denis Vanier

Nous avons besoin d'immédiateté, de magie, mais nous les voulons avec des garanties, sous forme de vérités inébranlables et absolues. Nous voulons du Dieu, mais pas de son mystère. Nous le voulons en image, en vidéo, en effigie, en mascotte au coin d'une rue, distribuant ses tracts, équipé d'un PowerPoint pour répondre comme un conférencier à nos questions. Idolâtrie. Nous voulons de l'épiphanie sucrée salée extra sauce, nous voulons du vrai et du valable mais en version édulcorée. Des produits dérivés sans risque de dérive. Du sacré en figurine. Du littéral à consommer avec hâte et insouciance, pour raviver au moyen de bibelots nos espoirs de plastique.

Nous avons besoin des voix humaines, mais nous ne voulons pas de leur fragilité, de leur faillibilité. Nous voulons de l'opinion définitive, expertisée, des rapports légitimés, médiatisés, « des incarnateurs » comme dirait Céline, pour répondre à toutes nos insécurités. Nous voulons de l'expérience limite, mais sans l'effort, la douleur, la peur, sans le risque, le chaos que cela implique. De l'expérience sans dimension expérientielle. Que du résultat. De l'extrême certitude. Notre tolérance à l'incertitude est si faible, nous avons si peur de l'ambiguïté, de l'inconnu, si peur d'avoir peur, que les images et les formules les plus convenues suffisent à nous apaiser.

Pourquoi est-il si difficile de côtoyer l'énigme, d'être attentif à ce qu'elle ouvre de doute et d'étonnement ? Peut-être parce que cela demande du temps, suppose un long travail, et que notre culture est obsédée de nouveauté et de rendement¹⁴⁴.

¹⁴⁴ René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 120.

De raccourci en raccourci, de petite épiphanie en petite épiphanie, la société limite déploie la magie de ses espaces banlieue, de ses promesses de fusion et d'immédiateté, de certitudes absolues. La société limite vous gave. La société limite est attentive au moindre de vos besoins. Elle vous écoute, mais elle ne vous dit pas tout.

Elle ne vous dit pas que son offre expire en vous, limitant vos relations sociales, brisant un à un vos liens pour vous ramener toujours davantage à vous-même. Elle ne vous dit pas que ses cadeaux, c'est au prix d'une récupération de vos désirs et de vos besoins qu'elle vous les offre. Que son offre illimitée repose sur une instrumentalisation de votre parole, de votre action et de votre responsabilité. Que ses raccourcis (pharmacopée, médias¹⁴⁵, etc.) reposent sur une vision utilitariste du sujet, pour vous ramener sans cesse à des rapports de consommation¹⁴⁶, de surconsommation et, idéalement, de dépendance, parce que vos dépendances sont rentables pour la société limite. « C'est précisément lorsqu'il est conçu comme un absolu que l'individu n'est qu'un simple reflet des relations de propriété¹⁴⁷ », écrit Adorno. La société limite ne vous dit pas que son offre illimitée ne vaut qu'au prix de vos liens organiques à vous-même, à votre corps, à l'autre, au monde, au vivant. Au *vrai*. Que tout ce qu'elle vous a pris, elle vous le redonnera (lire *revendra*) en faux, en artifices, sous forme de pilule ou de forfait-minute.

En marge de tout ceci, les espaces virtuels instaurent certes de nouvelles formes de sociabilité, mais elles-mêmes basées sur du faux, désincarnées. Faux lien auquel on peut mettre fin au gré de nos humeurs, comme l'écrit Jonathan Franzen :

D'abord il y a eu l'exode en masse vers les banlieues résidentielles, puis le perfectionnement des outils de divertissement domestique, et enfin la création de communautés virtuelles dont le trait le plus frappant est que l'interaction en leur sein est purement optionnelle — on peut y mettre fin dès l'instant où l'expérience cesse de satisfaire l'utilisateur¹⁴⁸.

¹⁴⁵ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 264.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 77.

¹⁴⁷ Theodor Adorno, op. cit., p. 208.

¹⁴⁸ Jonathan Franzen, « Pourquoi s'en faire? », dans *Nouveau Projet*, n° 2, « Quel progrès? », automne-hiver 2012, p. 108.

La société limite vous offre du dialogue et de la reconnaissance, mais dans une mécanique de l'image et de la séduction qui lui est propre. Or, les rapports d'image nous ramènent toujours davantage à nous-mêmes. Et encore, toujours à un rapport de faux relationnel, à un rapport narcissique qui instaure un « contact artificiel¹⁴⁹ » autant vis-à-vis de soi-même que de l'autre, un rapport sans rapport qui nous ramène toujours devant « l'arrêté de l'image, la fin du processuel, la clôture du sémiotique¹⁵⁰. »

Dans la société limite, nous communiquons d'image à image, sinon de panneau-réclame à panneau-réclame. Mais les rapports d'images nous ramènent inévitablement à des rapports de solitude.

De la consommation à l'hyperconsommation, de la communication à l'hypercommunication, c'est précisément ce qui nous comble qui nous vide, ce qui nous rapproche qui nous sépare. De l'individualisme au narcissisme, tout ce qui n'est désormais plus pris en charge institutionnellement¹⁵¹ suppose une « redéfinition des frontières et des contenus de la vie publique et de la vie privée¹⁵² »; mais dans la confusion des espaces, c'est le monde qui a imposé son tracé, ses limites. La société limite déploie avec ses espaces banlieue et ses raccourcis de fausses certitudes qui offrent apparence de contrôle, de possibles, de gestion, de maîtrise de vous-même, de votre corps, de vos relations, etc.; mais ce sont là autant d'artifices relationnels qui entraînent des problèmes de seuils, repoussent continuellement les limites, grugeant dans votre espace et en vous-même ce qu'il reste de vrai, d'humain. Cette confusion entre les espaces publics et privés entraîne en fin de compte une confusion de tous les espaces relationnels, et dans ce désordre malmène à un point tel vos espaces et vos repères qu'elle vous repousse brutalement dans vos espaces respectifs, malmenant les êtres, les volontés et les désirs sans aucun égard à leur dimension intérieure, au monde du dedans, à leur dignité. Sans éthique. Sans possibilité d'amour.

¹⁴⁹ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 306.

¹⁵⁰ René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 25.

¹⁵¹ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 313.

¹⁵² *Ibid.*, p. 23.

Or, le rapport à l'autre est le lieu par excellence de l'incertitude, du risque, du doute : le lieu du vivant. Mais quelque chose dans le tracé de la banlieue a traduit en géométrie cette peur du vivant, cette peur d'entrer en rapport avec l'autre. Pourtant nous avons encore besoin de liens; et voilà bien où se situe la pire menace pour la société limite, où se trouve la chose qui pourrait lui nuire le plus radicalement, précisément parce qu'elle serait susceptible de nous laisser croire en l'existence d'un sens commun, d'une éthique du vivre-ensemble. Tous nous continuons d'avoir besoin de croire en quelque chose, en une possibilité; mais nous canalisons mal notre besoin d'altérité. Nous ne faisons pas la bonne équation.

Le mal vient d'une pensée qui fait violence aux choses et cherche des raccourcis, alors qu'on n'accède à l'Universel qu'en passant par l'impénétrable car la substance de l'Universel est encore présente dans ce caractère impénétrable lui-même et non pas dans la convergence abstraite de différents objets. On pourrait presque dire que la vérité elle-même dépend du rythme, de la patience et de la ténacité que l'on met à séjourner auprès de l'individuel : aller au-delà de l'individuel sans s'y être d'abord perdu entièrement, parvenir à la formulation d'un jugement sans s'être d'abord rendu coupable des injustices de l'intuition, c'est finalement se perdre dans le vide¹⁵³.

Nous avons vu que si la société limite nous offre du lien, elle le fait dans un esprit de certitude et d'absolu, et non de mystère et d'ouverture. Or, « Croire, ce n'est pas espérer. Au contraire, l'infamie, l'opprobre sont les expressions concrètes d'une fuite en avant que la foi aiguillonne sans relâche¹⁵⁴ », écrit Simon Harel. Malgré tout ce que nous nous acharnons à croire, ce sont le doute et l'incertitude qui sont nos meilleurs gages d'ouverture à l'autre. Succomber à la magie, à l'image, au spectacle, à l'idolâtrie, se fermer au mystère, c'est refuser d'entrer dans le lien véritable, c'est refuser le changement, le renouvellement, la possibilité d'amour.

Edgar Morin :

La magie fait partie des structures humaines. Ces structures tendent à proliférer en polypes, à étouffer la sève qui les a nourris. Alors règnent le totem, l'idole, la patrie, l'interdit, le sacré, la terreur mystique, la Fatalité, la Nécessité historique¹⁵⁵.

¹⁵³ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 105.

¹⁵⁴ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2008, p. 13.

¹⁵⁵ Edgar Morin, *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, coll. « Champs/l'Essentiel », 1994, p. 192.

Si on ne peut échapper à la magie, on peut regarder à travers ses mailles et ses membranes, on doit se laisser soulever par ce qui la fait naître, et non pas se laisser figer et pétrifier par ce qui la fétichise¹⁵⁶.

« Seule la musique pourra me rapprocher d'un Dieu quelconque¹⁵⁷ », écrit pour sa part, dans un aveu d'une désarmante nudité, Hector Ruiz. Qu'est-ce que Dieu pour un non-croyant, un athée? Ni plus ni moins que l'*espoir*. L'espoir en la vie, en l'autre, en la *possibilité*. L'espoir en la voix, en la musique qui, venant d'elle et retournant à elle, seule permet de nous en approcher, de nous rapprocher de nous-même, des autres, des corps et des sens.

Croire est un raccourci. Espérer est une ouverture.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 193.

¹⁵⁷ Hector Ruiz, *Gestes domestiques*, Montréal, Noroît, 2011, p. 61.

CHAPITRE 5

FONDATIONS DU VIDE

Jeter après usage

*C'est fort
On brûle tout ce qu'on désire
On tue tout ce qu'on adore*

Jean-Pierre Ferland

« Le lieu exprime l'identité¹⁵⁸ », écrit Simon Harel. Il ajoute : « Les lieux habités permettent d'aller vers l'autre, de favoriser ces rencontres où il est possible non seulement de dialoguer, mais aussi de tolérer les résistances dont l'autre est la source¹⁵⁹. » Le lieu ouvre l'espace d'une expérience dynamique¹⁶⁰. Nous forgeons là une part de ce que nous sommes, y trouvons des repères, des valeurs, un terreau pour nos interactions et nos devenir.

Dans *Espaces en perdition*, Simon Harel examine les violences faites aux identités par le biais des tensions ou des agressions auxquelles sont soumis nos espaces d'habitabilité, tant physiques que psychiques, notamment par l'effet de désubjectivation dont l'être est victime dans un monde polarisé où à la fois tout est possible et rien n'est possible; il examine comment cette précarité des « lieux habités de la vie quotidienne¹⁶¹ » menace autant l'intégrité physique que psychique, faisant du lieu une espèce de non-lieu, condamnant l'être à l'errance ou à l'itinérance sur son propre territoire, et définit ces « points de rupture qui façonnent [...] une communauté de femmes et d'hommes jetés¹⁶² ». *Humanités jetables*, en

¹⁵⁸ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, op.cit., p. 14.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 103-104.

¹⁶⁰ Robert Beuka, op. cit., p. 3.

¹⁶¹ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, op.cit., p. 16.

¹⁶² Simon Harel, *L'universel singulier*, Conférence, Université de Regina, le 31 mars 2011, en ligne, http://www.fondationtrudeau.ca/sites/default/files/u5/cahiers_trudeau_2011-simon_harel.pdf, p. 124.

effet : formule percutante qui exprime toute la violence faite à l'humain, le traitement qui lui est réservé dans les lieux mêmes qu'il occupe.

La banlieue n'est le théâtre d'aucune violence physique, elle ne représente ni un territoire d'exilés, ni un site de « fractures¹⁶³ » ou « de conflits culturels et politiques¹⁶⁴ » à proprement parler. *Là où il y a des maisons*, les drames vécus ne prennent pas la forme du conflit armé ou de la crise humanitaire, les catastrophes sont de l'ordre du microdrame, de la microcrise, du conflit individuel et intériorisé. *Là où il y a des maisons*, les êtres ne sont victimes que de petites cruautés, de petites défaites, d'échecs mineurs (dépendances, dépressions, etc.). Et pourtant : une grande violence sourd malgré tout, peut-être d'autant plus douloureuse qu'en apparence inexplicable. Derrière les façades presque identiques des maisons, des drames ont lieu, se vivent en solitaire. Mais là où il y a des maisons, c'est chacun pour soi. Chacun ses histoires, chacun ses souffrances.

Là où il y a des maisons, les individus ne sont dépossédés d'aucune terre, d'aucune habitation, d'aucun bien. La banlieue est au contraire un lieu donné, l'espace du sur-mesure et du libre-service, un prétendu espace de certitudes, d'abondance, de confort et de sécurité. Mais encore, malgré tout cela, quelque chose ne va pas. C'est peut-être justement cet excès, ce trop-plein, cette saturation, qui menace, qui dépossède les êtres, qui les amène à s'exiler en eux-mêmes, dans leur intériorité. Ils vivent ainsi une sorte d'errance. *Là où il y a des maisons*, des êtres sont désubjectivés :

La désubjection, face à cette négation de l'humanité, n'est pas un vain mot. Au contraire, elle nous interpelle : cette forme ultime du repli affectif nous empêche de voir nos semblables, de les percevoir dans l'âpreté exigeante de leur différence. Cette désubjection fait mal. Elle nous plonge au cœur même d'une indifférence que nous ne savons pas reconnaître en nous. Si le mot n'était pas si fort, il faudrait dire qu'elle noue des relations envieuses avec la pulsion de mort. La banalité, le faux-semblant sont des formes de désubjection en mode mineur.¹⁶⁵

¹⁶³ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, op. cit., p. 41.

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 17.

¹⁶⁵ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome II : Humanités jetables*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2009, p. 240.

Par ailleurs, « l'habitabilité psychique est [aussi] un espace de conflits et de résistances¹⁶⁶ », souligne Harel. Or, avec ses espaces banlieue, la société limite offre un univers sans violence ni résistance. Pas de traces de sang, pas de cruauté apparente, rien qui pousse à agir. Et quand aucune résistance ne motive plus quoi que ce soit, la séduction a le champ libre pour aliéner l'individu et arracher l'être à sa subjectivité.

« C'est lorsqu'il y a du manque qu'il peut y avoir du désir. C'est aussi quelquefois à ce prix qu'on peut avancer dans la vie¹⁶⁷. » Sans désir, sans manque, aucune résistance, et aucun mouvement vers l'autre. Dans le désir, dans la possibilité d'amour, l'être se projette. « À la base du désir comme de l'amour, il y a une attirance pour l'altérité comme telle¹⁶⁸. » Dans le désir il y a de l'autre, de l'altérité, précisément ce mouvement d'extériorité qui permet à la création de se déployer. Qui met les choses en branle. Car le désir naît du manque, d'une insuffisance, d'une intranquillité, de l'impulsion d'une intériorité qui cherche à se réaliser en-dehors d'elle-même, au contact d'un dehors, d'une extériorité.

Dans un monde sans résistance, disparaît la tension entre individu et société. Dans un monde où tout en apparence nous est donné, disparaît cette tension qui motive le désir de résistance, qui donne envie de renverser l'ordre des choses :

Le conflit structurait la relation à deux niveaux. Le premier est politique, il se trouve au sein de l'entre-nous collectif. [...] La division du social conditionne l'unité de la société, le conflit permet de faire tenir un groupement humain sans qu'il ait besoin de justifier son sens en se référant à un ailleurs et sans qu'un souverain décide pour tous. C'est là le noyau du politique en démocratie.

Au niveau de la personne, le conflit remplissait une même fonction symbolique : structurer une relation entre soi et soi où les éléments sont à la fois en rapport et en conflit, *en rapport parce que en conflit*. La division de soi est constitutive de l'unité de la personne. [...]

La dépression est un des marqueurs de la difficulté pour le conflit à produire de la relation. Le conflit n'est plus le grand ressort de l'unité du social et de la personne.¹⁶⁹

¹⁶⁶ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, op. cit., p. 107.

¹⁶⁷ Catherine Vanier, *Qu'est-ce qu'on a fait à Freud pour avoir des enfants pareil?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012, p. 38

¹⁶⁸ Pierre Bertrand, *L'intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre*, op. cit., p. 100.

¹⁶⁹ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 272.

Un univers sans résistance suppose un rapport à la mort. L'arrêt du mouvement, « la fin du processuel¹⁷⁰ », dirait René Lapierre. « *What's outside of Pleasantville? What's at the end of Main Street?* » demande, dans le film de Gary Ross¹⁷¹, une jeune fille pleine de désir. « *I don't understand* », lui répond sa maîtresse d'école incolore, « *Oh, Mary Sue. You should know the answer to that. The end of Main Street is just the beginning again.* »

Là où il y a des maisons, les personnages n'attendent pas grand-chose de la vie. À quoi bon désirer? Pour aller où? Avec qui? Confinés en eux-mêmes, ils avancent sans surprise et sans désastre. Que rien ne les prenne au dépourvu. On les croirait à se préparer lentement à la mort, évitant l'action, l'engagement, l'expérience, l'*existence*. Le tracé de la banlieue s'arrête en vous. Rupture du processuel, fin du possible : « au lieu d'une *faille* intime, où les éléments sont en rapport parce que en conflit, une *béance* intérieure, où il n'y a ni conflit ni rapports¹⁷². »

Du processus de personnalisation, à l'individualisation, à la désubjection, à la réification, les espaces banlieue révèlent un individu arraché à lui-même, privé de son intériorité. Noyé dans les espaces banlieue que la société limite déploie autour de lui. Dans les espaces banlieue, dégagé de ses liens de dépendance sociale veut aussi dire du lien à soi-même et à l'autre, du rapport à votre intériorité comme du rapport d'intersubjectivité. Que cette apparence de bonheur et de vie repose ni plus ni moins sur « la négation de la vie¹⁷³ » et que comme l'écrit Guy Debord, cet « *artificiel illimité* » entraîne « partout la *falsification de la vie sociale*¹⁷⁴. » L'humain s'en trouve individualisé, personnalisé, clientélisé, atomisé, instrumentalisé, réifié. Jeté. Le processus d'« humanisation sur mesure¹⁷⁵ » devient processus de déshumanisation sur mesure.

Le rêve de la banlieue repose sur une croyance, un idéal de liberté, d'autodétermination et repli sur le privé, mais au-delà de l'individualisme, *Là où il y a des maisons*, le résultat (la

¹⁷⁰ René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 25.

¹⁷¹ Gary Ross, *Pleasantville*, film 35 mm, États-Unis, 1998, 124 min.

¹⁷² Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 289.

¹⁷³ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992, p. 63.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 63.

¹⁷⁵ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 62.

réalité) de cette atomisation est celui d'une grande solitude. De public au privé au repli narcissique à la solitude, la société limite vous dit : tu n'as besoin que de toi-même.

Marie Parent :

La Banlieue avec un grand B apparaît donc comme le symbole d'une foi très moderne, celle en la paix, la prospérité, le bonheur, la démocratie, une foi de laquelle découlent un urbanisme, un mode de vie, un dogme [...]. Et si les représentations de la vie en banlieue sont presque toujours tristes, c'est parce qu'elles mettent en scène le désespoir des croyants, découvrant qu'ils ne seront pas sauvés.¹⁷⁶

Au centre de la maison : l'individu. Au centre de l'individu : le vide.

¹⁷⁶ Marie Parent, « La Banlieue avec un grand B : de quoi parle-t-on? », dans « Suburbia : L'Amérique des banlieues », *op. cit.*

CHAPITRE 6

DÉSENGAGEMENT

Déresponsabilité

Or plus nous sommes responsables de nous-mêmes, plus nous avons besoin de bonnes représentations pour agir.

Alain Ehrenberg

Toutes ces stratégies mises en place par la société limite ne font qu'accroître le repli sur soi, et par conséquent le désengagement vis-à-vis de soi et des autres. Tout cela laisse encore plus de place au trou béant, au vide. Il en résulte un accroissement vertigineux du sentiment d'impuissance et d'incertitude : dépolitisation, apathie, cynisme.

Nous sommes à la fois responsabilisés et déresponsabilisés. Sous les injonctions et les exigences de la société limite, l'individu, sollicité de toutes parts, est de plus en plus confronté à l'échec – ou du moins au sentiment de l'échec.

Alain Ehrenberg :

Nous avons basculé d'une détermination par le passé, à laquelle il était devenu possible d'échapper grâce aux progrès de la protection sociale et à la croissance économique, à une indétermination par l'avenir, qui reporte sur l'individu des responsabilités relevant auparavant de l'action publique. Nous sommes entrés dans une société de responsabilité de soi : chacun doit impérativement se trouver un projet et agir par lui-même pour ne pas être exclu du lien, quelle que soit la faiblesse des ressources culturelles, économiques ou sociales dont il dispose¹⁷⁷.

Gilles Lipovestky :

¹⁷⁷ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 14-15.

Après la désertion sociale des valeurs et institutions, c'est la relation à l'Autre qui selon la même logique succombe au procès de désaffection. [...] La liberté, à l'instar de la guerre, a propagé le désert, l'étrangeté absolue à autrui. « Laisse-moi seule », désir et douleur d'être seul. Ainsi est-on au bout du désert; déjà atomisé et séparé, chacun se fait l'agent actif du désert, l'élargit et le creuse, incapable qu'il est de « vivre » l'Autre¹⁷⁸.

Nous aimons croire que c'est l'individualisme qui mène au désengagement et à la désaffection politique alors que c'est tout le contraire : ce repli est davantage le symptôme que la cause. Dans la confusion des espaces privés et publics, chacun nourrit son seul appétit.

Mais le politique est une énergie, une dynamique, comme l'amour, comme la relation. Sans politique, sans lien, pas de possibilité d'amour. Pas d'éthique. Toute politique est basée sur l'action et la parole¹⁷⁹. Et c'est justement ce qui est instrumentalisé par la société limite, devenue société du plaisir. Sans parole, sans action, l'être est privé de liberté et de politique.

Effet imputable au procès de personnalisation, l'errance apathique est à mettre au compte de l'*atomisation* programmée qui régit le fonctionnement de nos sociétés : des médias à la production, des transports à la consommation, plus aucune « institution » n'échappe à cette stratégie de la séparation [...] ¹⁸⁰

Le génie de la société limite est d'avoir réussi à déployer un univers de repli sur l'intérêt privé présenté comme une nécessité, et d'avoir fait croire au « déploiement de ce principe social d'individuation dans le sens d'une victoire de la fatalité¹⁸¹ ». La fatalité comme croyance, raccourci, petite épiphanie. Et qui croit à la fatalité n'a que faire des questions éthiques et politiques.

« L'idée de fatalité a quelque chose d'enveloppant et de voluptueux : elle vous tient au chaud¹⁸² », écrit Cioran.

Une seule certitude : on n'y peut rien.

¹⁷⁸ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 68-69.

¹⁷⁹ Voir à ce sujet Hannah Arendt, *La condition humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2012, p. 79.

¹⁸⁰ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, op. cit., p. 60-61.

¹⁸¹ Theodor Adorno, op. cit., p. 11.

¹⁸² E. M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1973, p. 199.

Fragments sur le politique

Là où il a des maisons, des êtres vivent en marge d'eux-mêmes, en périphérie de ce qui pourrait être beau. Sur la toile de fond de la banlieue, au loin, défilent leurs espoirs et leurs aspirations. Chatoyants. Inaccessibles. Mais là où le désir affleure, chacun ne trouve en lui-même qu'un trou béant. Aux seuils des maisons, pas même le manque : le vide qui l'a remplacé.

La politique est la condition de ne pas être prisonnier d'une subjectivité dont les deux risques sont l'apathie dépressive qui multiplie les risques d'autodestruction, et la non limitation des rapports de force qui rouvre grande la porte à toutes les dominations des forts sur les faibles et à toutes les violences qui peuvent en découler. [...] La société est une table qui simultanément lie et sépare les convives ; la politique est là pour garantir la solidité de la table, elle est la condition d'une distance qui fait lien¹⁸³.

*

Là où il y a des maisons, des êtres ne sont pas à l'écoute de leur véritable désir, depuis longtemps assujetti à de l'objet. *Là où il y a des maisons*, les espaces banlieue dévoilent à la place de sujets désirants, vivants, des êtres inadéquats, qui ne trouvent en eux que cette force d'inertie qui les prend au corps et les condamne, dans l'espace de l'entre-deux, à l'immobilité, au repli en soi. *À quoi bon?*

Nous sommes en effet progressivement sortis d'une société dans laquelle les clivages sociaux structuraient les affrontements politiques, définissaient les différences entre style de vie et organisaient collectivement les identités personnelles, à l'intérieur d'un cadre national stable, pour entrer dans une société d'individus¹⁸⁴.

*

Là où il y a des maisons, des êtres vivent en eux-mêmes comme en vase clos, incapables de faire contact, refusant de s'ouvrir à la fois à eux-mêmes et à l'autre, de peur de se retrouver à découvert, dans leur vulnérabilité. *Là où il y a des maisons*, des êtres refusent de toucher en eux cette faille qui fait sens, se refusent cette disponibilité à soi, cet engagement,

¹⁸³ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 313.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 14.

cette possibilité d'amour. *Là où il y a des maisons*, le lieu de la faille, c'est le lieu de la catastrophe, de la perte, du chaos.

Du point de vue de l'histoire de l'individu, peu importe qu'elle désigne un mal de vivre ou une vraie maladie : la dépression a ceci de particulier qu'elle marque l'impuissance même de vivre [...] le déprimé, happé par un temps sans avenir, est sans énergie, englué dans un « rien n'est possible »¹⁸⁵.

C'est le mouvement qui est concerné. La dépression est l'absence de mouvement dans son aspect mental¹⁸⁶.

*

Là où il y a des maisons, on ne se risque pas au seuil des possibilités, de l'existence, de la vie. On se préserve de la chute, de l'échec. De la catastrophe. Les personnages de *Là où il y a des maisons* ne sont ni dans l'action, encore moins dans l'interaction. Dans les espaces clos, seule la jouissance de l'immédiat agit comme levier d'action et conforte les êtres dans leur sentiment d'exister. Aussi se tournent-ils vers des magies, des raccourcis, vers l'illusion de l'objet – toutes dépendances confondues – et trouvent, de petite épiphanie en petite épiphanie, dans l'immédiateté de la fusion et l'instantanéité du plaisir, ces illusions de vie que propose la société limite.

Changements dans les normes d'action d'abord, c'est-à-dire dans la définition de l'action légitime et efficace : parce que chacun est plus égal, il prend en charge lui-même des problèmes qui relevaient de l'action en commun et de la représentation politique. [...] Privatisation de la vie publique et publicisation de la vie privée sont le double processus que ces changements recouvrent¹⁸⁷.

*

« La jouissance s'attache aux objets de consommation et traite l'autre comme un objet de consommation¹⁸⁸ », écrit Jacqueline Barus-Michel. *Là où il n'y a plus de contact*, il y a de l'objet. Lorsqu'une identité s'est construite sur de l'objet, seule la persistance de cette certitude donne une cohérence au chaos. *Là où il y a des maisons*, des êtres ont été chosifiés, et

¹⁸⁵ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, op. cit., p. 17.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 213.

¹⁸⁷ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 19.

¹⁸⁸ Jacqueline Barus-Michel, op. cit., p. 17.

en réponse, ils chosifient à leur tour. Les objets n'opposent pas résistance, ils demandent peu d'investissement de temps, de sentiments, peu d'effort et d'engagement. Les rapports sans possibilité d'amour sont les plus simples à entretenir. De la dépendance matérielle aux dépendances psychologique et affective, les personnages de *Là où il y a des maisons* trouvent dans l'illusion de l'objet un lieu sûr où canaliser leurs sentiments d'incertitude et d'insuffisance, un espace où raviver un instant un espoir de contact. Et lorsqu'ils se tournent vers l'autre, c'est en leur qualité utilitaire, entraînant des rapports d'image, de dépendance, de contrôle, de pouvoir, d'abus.

Dans cette situation de fragmentation où le provisoire et l'incertain se multiplient, où les frontières entre états de la vie comme entre institutions sont brouillées, l'imposition de normes claires d'autorité, d'interdits, de comportements imposés « d'en haut » perd son sens et sa légitimité ; elle est trop rigide quand les contraintes sociales poussent à la flexibilité et à la souplesse. En revanche, l'autonomie devient une contrainte de masse pour se repérer et agir dans une société morcelée. Elle exige de l'individualité, mais elle la fragilise¹⁸⁹.

*

Là où il y a des maisons, le contact, l'ouverture, c'est le risque de la catastrophe. Au seuil des résistances, ce n'est pas vers la reconnaissance de la faille que l'être s'engage, mais plutôt du côté de l'inaction, de l'indétermination. *Là où il y a des maisons*, le seuil constitue une possibilité de repli, un espace entre-deux, sans possibilité de catastrophe, mais sans possibilité d'amour.

[...] l'un des problèmes majeurs de l'individualisation réside dans *le report de responsabilités illimitées sur l'individu*, qui réduit la capacité à agir et conduit à cette face sombre de la subjectivité qu'est l'impuissance psychique (dépression, inhibition, fatigue psychique, stress, etc.)¹⁹⁰.

*

Là où il y a des maisons, des êtres ont renoncé, ont choisi de battre en retraite et de laisser les choses en plan, avant la catastrophe. Ainsi, là où les choses pourraient se renouveler, et recommencer, elles sont condamnées à se répéter.

¹⁸⁹ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 245

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 309.

Nous vivons dans un univers qui nous impose la démesure, qui nous oblige d'être toujours en avant d'un projet, d'une existence comme si le fait d'exister s'avérait une faiblesse. Que veut dire cette plus-value, cet excès qui exigent que nous nous surmenions, que nous nous démultiplions¹⁹¹?

*

Dans la société limite, l'image de la banlieue, c'est celle d'un idéal de réussite et d'achèvement. D'un point de vue ontologique, l'image de la banlieue suggère une trajectoire sans rupture, ni échec, un symbole d'aboutissement, la marque d'une existence réussie. Et pourtant, force est de constater ce quelque chose, qui ne va pas, là où il y a des maisons. Dans une société de performance et de dépassement, devant l'ivresse des possibles, l'impression de ne jamais y parvenir se solde par un sentiment d'inaccomplissement d'autant plus grand. Et quand la possibilité s'efface, au-delà de l'échec, c'est tout l'espoir qui s'effondre.

Cet état dans lequel l'individu disparaît est en même temps celui de l'individualisme forcené où « tout est possible¹⁹² » [...]

*

Là où il y a des maisons, des êtres ne s'aiment pas, n'aiment pas. Cette sorte d'amour qui leur permettrait de s'ouvrir à l'autre et de l'accueillir, ils sont d'abord incapables de se l'accorder à eux-mêmes. Ainsi sont-ils incapables de faire contact, incapables de ce contact à soi qui est aussi gage d'ouverture à l'autre, tant ils sont déphasés d'eux-mêmes, tant ils sont coupés de leur propre intériorité, incapables de reconnaître leur valeur intrinsèque.

La représentation, c'est le temps, la possibilité d'une *patience*, qui n'est ni renoncement à l'action ni précipitation dans la seule urgence. Elle est la condition pour retrouver un sens de la durée et de la distance, sans lequel une société démocratique risque à la fois l'*apathie et la violence*, l'absence d'action et son dérèglement¹⁹³.

*

Là où il y a des maisons, le confort et l'aisance matérielle ne sont synonymes ni de confort psychologique et de bien-être, ni de réussite personnelle et de réalisation. *Là où il y a des maisons*, des êtres se mettent en échec. Car quelque chose dans le tracé de la banlieue a

¹⁹¹ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome II : Humanités jetables*, op. cit., p.1.

¹⁹² Theodor Adorno, op. cit., p. 202.

¹⁹³ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, op. cit., p. 310.

réussi à ramener l'individu à un sentiment d'insuffisance et d'incompétence; quelque chose dans le tracé de la banlieue a convaincu l'individu que l'échec lui revenait entièrement.

À l'heure de l'individualisme triomphant, on assiste à une tension de plus en plus vive entre l'exigence " d'être soi " et l'appauvrissement de l'espace intérieur, la dissolution de l'intériorité qui donne au sujet sa consistance subjective¹⁹⁴.

*

Là où il y a des maisons, des êtres sont constamment rappelés vers ce vide intérieur qui constitue une sorte de centre, un chaos originel qui les a néanmoins définis. Un vide rassurant qui semble constituer leur seule vérité, leur seule certitude. Fermeture. Repli. Évitement. L'évitement est une forme de contrôle.

Les notions de projets, de motivation ou de communication dominent notre culture normative. Elles sont les mots de passe de l'époque. Or la dépression est une pathologie du temps (le déprimé est sans avenir) et une pathologie de la motivation (le déprimé est sans énergie, son mouvement est ralenti, et sa parole lente). Le déprimé formule difficilement des projets, il lui manque l'énergie et la motivation minimales pour le faire. Inhibé, impulsif ou compulsif, il communique mal avec lui-même et avec les autres. Défaut de projet, défaut de motivation, défaut de communication, le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation¹⁹⁵.

*

Là où il y a des maisons, des êtres n'ont pas prise sur eux-mêmes, sur le réel, des êtres sont incapables de se prendre là où ils sont dans l'existence, incapables d'une attention à la beauté de ce qui est. Et cette difficulté à vivre se transforme en dégoût de soi, extrême, démesuré, qui les pousse à la fois au désœuvrement et au repli en soi. Mais toute cette énergie dépensée en dégoût de soi, c'est autant d'attention dérobée à soi-même comme à l'autre, autant d'amour perdu.

L'ambiance dépressive n'est donc pas le résultat mécanique de l'augmentation des responsabilités, mais de son absence d'articulation politique¹⁹⁶.

*

¹⁹⁴ Vincent de Gaulejac, « Le sujet face aux contradictions de la société hypermoderne », dans Nicole Aubert (dir. publ.), *op. cit.*, p. 43.

¹⁹⁵ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, *op. cit.*, p. 294.

¹⁹⁶ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, *op. cit.*, p. 309.

Là où il y a des maisons, l'incapacité à faire contact, à toucher en soi cette faculté désirante qui ouvre au rapport à l'autre, laisse l'individu au seuil de ses aspirations, en proie à la frustration, à la colère, à l'angoisse, à la détresse. Et lorsque la voix réussit à se frayer un chemin vers le dehors, c'est parfois pour éclater en cris, en injures. *Là où il y a des maisons*, la voix, c'est souvent pour crier. *Là où il y a des maisons*, des êtres se font du mal, ne font pas attention les uns aux autres.

Le vide psychologique n'est lui-même que le résultat d'une mauvaise intégration sociale¹⁹⁷.

*

Et lorsque la voix se brise, c'est le corps qui éclate. *Là où il y a des maisons*, des êtres humains traitent d'autres êtres humains comme ils ont eux-mêmes été traités : avec mépris, cruauté, incapables de trouver la juste tonalité pour exprimer leur dire, tant ils ont été coupés de leur désir. Mais les mots durs qu'ils crient, c'est d'abord à eux-mêmes qu'ils les adressent, à cette part perdue, brisée d'eux-mêmes, déshumanisée, désaimée.

La dépression amorce sa réussite au moment où le modèle disciplinaire de gestion des conduites, les règles d'autorité et de conformité aux interdits qui assignaient aux classes sociales comme aux deux sexes un destin ont cédé devant des normes qui incitent chacun à l'initiative individuelle en l'enjoignant à devenir lui-même. Conséquence de cette nouvelle normativité, la responsabilité entière de nos vies se loge non seulement en chacun de nous, mais également dans l'entre-nous collectif. Cet ouvrage montrera que la dépression en est l'envers exact. Cette manière d'être se présente comme *une maladie de la responsabilité* dans laquelle domine le sentiment d'insuffisance. Le déprimé n'est pas à la hauteur, il est fatigué d'avoir à devenir lui-même¹⁹⁸.

*

Là où il y a des maisons, les espaces banlieue sont des espaces d'étouffement du désir, de son élan et de son extériorisation. Ce sont des territoires de désillusion, de désespoir, où l'incertitude et l'indétermination ne sont pas celles qui ouvrent au mystère et à l'énigme, mais celles qui poussent plutôt à l'enfermement en soi, au retranchement dans la peur et l'angoisse. *Là où il y a des maisons*, les espaces banlieue sont des territoires de négation du

¹⁹⁷ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 188.

¹⁹⁸ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, p.10-11.

sujet, de l'amour, de la possibilité, et par le fait même, de l'humain, de sa complexité, sa dignité.

Dans une société où personne ne peut plus être *reconnu* par les autres, chaque individu devient incapable de reconnaître sa propre réalité. L'idéologie est chez elle ; la séparation a bâti son monde¹⁹⁹.

*

J'ai parfois l'impression de réécrire continuellement la même histoire. Que je ressasse, répète et recommence sans cesse. Mais peut-être n'avons-nous qu'une seule histoire à raconter, toujours la même, qu'on ressasse et recommence, en cherchant toujours à dire plus juste, plus vraie. Celle de notre propre incapacité à dire, de la pure impossibilité, parce que les histoires, comme les maisons, ça se répète tout le temps. « N'ayez pas peur de ressasser », grognait Céline. Parce que les histoires, pour que ça recommence, il faut les épuiser, les mettre en voix.

¹⁹⁹ Guy Debord, *op. cit.*, p. 207.

CHAPITRE 7

ESPACES DE RÉSISTANCE

Les voix du temps

*Nous sommes faits de temps.
Nous sommes ses voix et ses pieds.
Les pieds du temps marchent dans nos pas.
Tôt ou tard, les vents effaceront les traces. Tout le monde le sait.
Traversée du rien, traces de personne? Les voix du temps racontent
le voyage.*

Eduardo Galeano

Dans la société limite, il n'y a pas de limite au bruit et au tapage, aux stratégies de séduction et de contrôle, de désubjection et de réification. Il n'y a plus de limite au profit, au crédit, à l'exploitation, à la croissance, au rendement, à la productivité, à l'expansion du marché; pas de limite à ce qu'on peut acheter, à ce qu'on peut exploiter. L'espace de la parole et de l'échange n'échappe pas à cette démesure. Dans la société limite, il n'y a plus de limite à la prise de parole, au commentaire, à l'injure, au mépris. Pas de limite à nos éclats de voix.

Là où il n'y a pas de limites, là où tout se polarise, ce sont les nuances et les complexités humaines qui s'effritent, qui sont évacuées au profit d'une logique du tout ou rien : excès et démesure, cynisme et désengagement. Dans un univers sursaturé d'objet et de voix, rien de neuf ne peut apparaître. Raccourci : nous mettons des mots, du Dieu. Beaucoup de bruit et d'interférences entre le monde et les êtres. Dans l'omniprésence de l'image et du spectacle, des rapports de narcissisme et de séduction, c'est le lien à l'autre qui s'effrite.

Nous avons pourtant besoin de créer du sens, de donner un sens à ce qui nous entoure. Or, l'existence n'a de sens que dans notre rapport à l'autre, à l'Autre et c'est dans cette relation d'action et d'engagement que nous créons du sens. « La vie devient humaine au

contact des êtres humains²⁰⁰ », écrit Fernando Savater. C'est dans l'altérité que se régénère du sens. Ce que nous faisons du mystère et du silence, nous ne le faisons pas seul, nous le faisons ensemble, avec l'autre, avec de l'Autre. Notre devenir, c'est dans notre rapport à l'autre que nous le créons. Si *tout est vanité et poursuite de vent*²⁰¹, si je ne suis qu'anecdote et buée dans le temps, je peux néanmoins *parler*, instaurer un dialogue avec l'autre et croire en la valeur de la parole, en sa valeur d'échange, sa valeur de don. À l'inverse, rien n'a de sens pour l'être isolé. « Malheur à celui qui est seul! écrit l'Écclésiaste. S'il tombe, il n'a pas de second pour le relever²⁰². » C'est au cœur des interactions et des échanges que réside l'espoir. Au cœur de nos résistances mutuelles que l'on tire la force de la vie.

“C'est la présence des autres, ajoute Arendt, voyant ce que nous voyons, entendant ce que nous entendons, qui nous assure de la réalité du monde et de nous mêmes [...]” En nous assurant de la réalité du monde — en le représentant bien — l'espace public donne de la réalité à l'appui sur soi, il délivre l'individu de la tâche impossible ou de la tentation invivable qui consistent à n'être *que soi-même*.²⁰³

La voix, comme l'amour, engage d'emblée un rapport à l'autre. C'est par la parole que j'entre en dialogue avec autrui, par la voix que je fais *contact*. C'est au moyen de ma voix, dont mon corps est l'instrument, que je sors de moi-même pour aller à la rencontre de l'autre. Or, dans la cacophonie de la société limite, il est parfois difficile de se faire entendre dans sa vérité, de projeter sa voix avec justesse, justice, dans le respect des limites d'autrui, en regard de sa fragilité. Nous nous faisons du mal, nous nous maltraitons. Nous ne prenons pas toujours le temps de trouver le mot juste, le ton approprié.

Or, comme l'écrit Pierre Bertrand :

Les mots nous rassurent, ils nous mettent en terrain familier, le mot amour plus que tous les autres peut-être [...] Cependant, ce mot est en lui-même inadéquat, non pas qu'il s'agit d'en trouver un autre, meilleur, car tous les mots sont inadéquats, demeurant à distance de ce qui se passe réellement, ne le désignant que du dehors et de manière globale, sans pouvoir entrer dans les plis et les replis, les anfractuosités et les

²⁰⁰ Fernando Savater, *op. cit.*, p. 123.

²⁰¹ *La Bible, Qo*, 1.1.

²⁰² *La Bible, Qo*, 4.10.

²⁰³ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain, op. cit.*, p. 312.

labyrinthes, les bifurcations et les mutations, en un mot, l'infinie variation de ce qui se déroule aussi bien dans la relation qu'à l'intérieur de chacun des protagonistes.²⁰⁴

Dans le déluge médiatique, à l'inverse, la prise de parole devient prise de position, déferlement de commentaires et d'opinions, nous n'en finissons plus de nous égosiller. Dans la cacophonie, on n'entend bientôt plus que sa propre voix résonner. Crier toujours plus fort que l'autre.

Dans l'espace de l'intime, depuis les confins mêmes de nos maisons, des cris retentissent aussi. Nous nous lançons des mots durs, des injures. Nous nous faisons violence, insensibles aux fragilités que l'on heurte, aux vulnérabilités. Jusque dans nos plus infimes échanges, la violence s'installe, et avec elle le mépris. Et quand les fragilités se heurtent, les choses explosent. Sans délicatesse, sans amour, sans éthique.

Or, les voix ne nous laissent pas indemnes. À plus forte raison si nous ne faisons pas attention, si nous ne mesurons pas nos éclats de voix :

Dans l'économie du profit, les dispositions pratiques de l'existence, qui prétendent être à l'avantage des hommes, font dépérir l'humain ; et plus elles prennent d'extension, plus elles éliminent toute forme de délicatesse et de sensibilité. Car la délicatesse entre les êtres n'est rien d'autre que la conscience que sont possibles des relations affranchies de finalités utilitaires, et cette idée vient encore apporter un léger réconfort à ceux qui sont esclaves des finalités utilitaires : comme un héritage des anciens privilèges qui est la promesse d'une société où il n'y aura plus de privilèges.²⁰⁵

Nous sommes *les voix du temps*, « des temps énormes²⁰⁶ », ajouterait Beckett. Pour penser une éthique, il faudrait d'abord prendre le temps de peser nos mots, prendre soin de nos voix. Reconnaître ce « quelque chose là qui ne va pas. » Penser une éthique de la voix, c'est faire attention à tout ce qui dans l'espace public vient violenter la voix. À l'injure répond l'injure. Au cri répond le cri. Je te coupe la parole — il faut entendre ce que dit l'image ! Et pour peu que nous ayons du mal avec notre voix, avec la parole, nous vociférons davantage ou nous nous taisons. Depuis notre incapacité à dire, nous tombons soit dans

²⁰⁴ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 88-89.

²⁰⁵ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 49.-50.

²⁰⁶ Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 24.

l'agressivité, soit dans la torpeur. Et du fin fond de notre désespoir, nous nous en remettons à notre cynisme.

Dans l'espace de l'intime, de plus en plus subrepticement, se dressent des écrans entre nous et nos proches, à qui nous nous adressons distraitement, téléphone en main. Dans la cacophonie ambiante, que Bernard Émond appelle « la symphonie marchande du monde²⁰⁷ », nous sommes de moins en moins attentifs les uns aux autres, de moins en moins attentifs à nos vies. Il a trop d'images, écrit Émond, qui font écran entre les mots et les choses, les choses et nous, nous et nous-mêmes.

« Nous sommes distraits, perpétuellement distraits jusqu'à l'inconscience, et la vie glisse sur nous comme la pluie sur le dos d'un canard. Sinon, comment expliquer autrement cette apathie, cette somnolence, ce coma des facultés morales²⁰⁸? » Dans la torpeur du divertissement et de la consommation, la sursaturation d'images et d'objets, le poids de l'abondance nous rend insensibles à l'autre et nous déconnecte de nous-mêmes. Dans ce trop-plein, très peu d'attention reste en effet disponible. Et cette inattention entretenue, que requiert impérativement la société limite, reconduit de slogan en slogan, d'image en image et de seconde en seconde un perpétuel empêchement de toute attention à soi et à l'autre. Dans une société qui accuse les rêveurs et les désespérés d'être distraits, et qui somme sans ménagement les autres d'obéir aux images, la faculté d'attention se présente désormais comme déconnectée de ce tout qui est, de toute vérité.

Tant d'amour perdu. Quel gaspillage.

Mais « on ne peut arriver au bout de sa foi en l'autre²⁰⁹ », écrit Hélène Monette. Et il existe un espace où la voix sait attendre, prendre son temps. Le temps de trouver ses mots, de les choisir avec soin, avec cœur. En ce sens, le geste créateur constitue fondamentalement un espace où la voix trouve refuge, il ouvre l'espace d'une éthique. C'est d'ailleurs l'idée de relation qui préside au geste créateur, à la voix. La voix déploie nécessairement dans le

²⁰⁷ Bernard Émond, *op. cit.*, p. 11.

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ Hélène Monette, *Plaisirs et paysages kitsch*, Montréal, Boréal, 1997, p. 38.

travail de la création un espace d'écoute et d'attention, un espace libre de bruit et d'interférences conçu non pour dominer mais pour *toucher*. C'est là le véritable objet de la voix. Gardée intacte, au plus près de sa vérité, c'est ce qu'elle ne cesse d'approcher, d'entendre : nos communes vulnérabilités, nos fragilités humaines. Chaque fois que la voix est gardée vivante, mouvante, elle ouvre l'espace d'un dialogue, une possibilité d'amour. « L'écriture n'a pas d'autre but : [...] dégager dans la vie ce qui peut être sauvé.²¹⁰ »

« La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute²¹¹ », dira pour sa part Montaigne. Elle engage donc une responsabilité, en ce qu'elle m'engage vis-à-vis de l'autre. Littéralement, la voix *est* engagement, tant envers soi-même qu'envers l'autre, et requiert en ce sens l'attention et le discernement nécessaires pour se préserver de l'excès, des magies, pour éviter de tomber dans le piège de l'instantanéité. La résistance apparaît dès lors comme une chance, un gage de discernement et d'attention réciproque entre le soi et l'autre. De voix à voix, de corps à corps, de sujet à sujet, je m'engage vers l'autre. Au-delà du bruit et des interférences, la voix est cette attention. Les voix du temps en racontent les vérités, les complexités.

Espace de dialogue et d'inclusion, refuge pour les *humanités jetables*, espace de résistance et d'ouverture, de possibles, la voix donne la chance aux petites histoires de venir résonner dans l'espace mitoyen du sensible, au-delà du conflit de l'intime et du public, dans un lieu d'intériorité et non de conflictualité. Dans un lieu où les fragilités sont gardées intactes, et les vulnérabilités, protégées. La voix, souligne Henri Meschonnic, refait le « lien oublié entre le langage, la chose littéraire, l'éthique et le politique. [...] La pensée poétique est donc immédiatement éthique²¹². »

La voix libère la parole, le langage gangréné. Délivre les voix.

²¹⁰ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996, p. 90.

²¹¹ Michel de Montaigne, « De l'expérience », dans *Essais III*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », p. 381.

²¹² Henri Meschonnic, *Politique du rythme, politique du sujet*, Lagrasse, Verdier, 1995, p. 9.

Voix refuge

*mais puisque dire apaisera ce qui fut mal rêvé
ce qui ne fut livré comme mémoire
qu'au silence des nerfs
parler sera toujours notre lumière terminale*

Philippe More

Les « lieux habités » sont de « fragiles refuges²¹³ », nous dit Simon Harel, dans lesquels l'être est devenu un sans-abri à l'intérieur de ses propres espaces d'habitabilité. Son propre corps lui est devenu étranger : que lui reste-t-il alors?

Un sujet violenté, blessé, qui a perdu le plein usage de son corps, est une masse, un bloc de chair. Seule la passivité domine : la vision est embrouillée, le geste lent. L'ouïe et l'odorat demeurent de fragiles relais de transmission sensorielle, des fenêtres encore ouvertes sur le monde. Ainsi, le corps, plus qu'un lieu habité, devient une prison. Dans ce contexte, le marmonnement est une façon de survivre²¹⁴.

« Restent alors [...] ces territoires de l'affect où la voix peut se faire entendre. [...] Pour les sujets menacés par un territoire qui rétrécit telle une peau de chagrin, la voix est une promesse de libération²¹⁵. »

Là où la parole, le corps, l'action et la responsabilité ont été instrumentalisés, la voix est la promesse d'une éthique. Promesse d'un espace autre, d'un espace de résistance et de devenir.

Principe de reconnaissance

Au-delà des espaces instrumentalisés de la parole, du corps, des relations réduites à de l'image et à de la séduction, la voix déploie un espace relationnel d'un autre ordre. Un espace de reconnaissance de soi, de l'autre, des limites. La voix, dont le corps est l'instrument,

²¹³ Simon Harel, *L'universel singulier*, op. cit., p. 103.

²¹⁴ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, op.cit., p. 35.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 41.

s'engage, comme l'écrit Denise Brassard, « vers la reconnaissance de la faille qui fonde le rapport à la parole²¹⁶. » Sans rien forcer ni brusquer, dans le respect des limites, de l'autre, de soi, la voix fait contact, parle et touche doucement, avec délicatesse. Elle reconnaît les aspérités, la valeur, les singularités de chacun. Dans les corps, les maisons, les interiorités, s'ouvre alors un espace de réappropriation, du désir, de la parole, des *rapports*.

Faille : la voix travaille au plus près de cette vérité. La voix travaille à partir de vérités partielles, mais c'est précisément là que se fonde la possibilité de son éthique.

La vérité est une connaissance acceptée comme une vision vraie de la réalité par la rigueur et l'efficacité du processus mis en place pour obtenir les résultats qu'elle prévoit, mais l'incertitude reste présente, l'écart entre l'énoncé et la réalité est infini²¹⁷.

La voix, comme la relation, comme la vérité, est mouvante. Elle *prend corps* depuis une faille, et c'est à travers un corps désirant qu'elle fait son chemin vers l'extérieur, qu'elle trouve son élan, son rythme. Territoire du sensible, lieu d'affleurement du désir, la vérité de la voix est une vérité de l'affect et une vérité du corps. Elle porte le sceau de notre vulnérabilité. Le lieu d'où elle s'entend, c'est à la fois le lieu d'un sujet et le lieu d'une vérité commune : le lieu d'une éthique, ou du moins, de son commencement.

Par les relations humaines, les subjectivités se rencontrent et se partagent. C'est ce qui fait dire que l'éthique se construit dans une intersubjectivité critique. La rencontre des opinions, la volonté de les comprendre favorise une construction du sens commun et du bien-vivre ensemble²¹⁸.

Au-delà de l'individu, la voix sait reconnaître la valeur du vivant, la vérité de ce qui *est*. Elle refuse d'appréhender l'autre comme un objet. La voix n'est pas l'expression d'une individualité, mais d'une subjectivité, celle d'un sujet qui a repris contact avec son désir, son conflit, sa résistance, sa faille. Et parce que la faille touche au conflit, la voix *agit*, elle remet les choses en mouvement, en rapports.

²¹⁶ Denise Brassard, *L'épreuve de la distance*, Montréal, Noroît, 2010, p. 77.

²¹⁷ Roger Cevey, *L'éthique avec Mafalda. Introduction à l'éthique appliquée*, Montréal, Liber, 2008, p. 57.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 145. Les italiques sont de l'auteur.

Si la voix reconnaît les limites, elle déborde par-delà les cloisons, résonne par-delà les murs des maisons et réunit dans l'espace ce qui a été séparé (corps, voix, temps, sujets). La voix renoue les liens. Relie les espaces entre les maisons. Dans les limites et la distinction des pluralités, des multiplicités. La voix entre dans une dynamique de *rapports*, dans le respect des limites et des résistances : « Reconnaître est un acte d'amour²¹⁹ », écrit René Lapiere.

Pierre Bertrand ajoute : « L'amour est un nom donné à l'inconnu. Il n'explique rien et ne rend rien familier. Il laisse au contraire l'inconnu intact. Ce qui est en train d'arriver est inconnu²²⁰. » Il écrit encore : « La réalité est le mouvement vivant. Celui-ci ne se laisse pas contenir dans des mots, des formules ou des définitions²²¹. »

La voix est intranquille, et c'est ce qui, en elle, doute sans relâche qui agit comme gage d'attention et de discernement. La voix ne sait pas. Elle avance à tâtons, cherche et pèse ses mots. S'engage dans l'inconnu. Se laisse traverser de ce qu'elle ne connaît pas. Tout comme elle, ou plus précisément *par* elle, l'écriture devient elle aussi le lieu de l'incertitude, du tâtonnement, des vérités partielles. Elle procède par à-coups, trébuche, trouve, puis recommence. Dans l'écriture nous avons droit à l'erreur, au relatif, à la revenance. La voix ne prétend pas à une vérité définitive, au mutisme du dit-pour-toujours, du dit-à-jamais. Elle se méfie des absolus.

Ce que la voix porte aux limites, ce qu'elle fait « délirer », pour emprunter ce terme à Gilles Deleuze, c'est la langue, à seule fin de la porter « à une limite, à un dehors²²² ». La voix défait, décomprend. La voix *essaie*. Là où le monde s'accélère, attend des résultats, des preuves de *choses* et des preuves *d'être*, la voix respire, admet les silences, les erreurs, les fausses notes. « L'amour exige de l'air²²³ », écrit Hélène Monette. Comme les histoires, les relations, l'amour, comme la vie, la voix est processus.

²¹⁹ René Lapiere, *Remversements. L'écriture-voix*, op. cit., p. 161.

²²⁰ Pierre Bertrand, op. cit., p. 84-85.

²²¹ *Ibid.*, p. 88.

²²² Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, op. cit., p. 16.

²²³ Hélène Monette, op. cit., p. 38.

C'est au milieu de la vie telle qu'elle est, imparfaite, bancale, au milieu des conditions telles qu'elles sont, laissant à désirer, voire carrément mauvaises, qu'il nous faut aller de l'avant et créer. C'est au sein des relations telles qu'elles existent déjà et qui nous sont en partie imposées qu'il nous faut agir de manière créatrice, afin d'en faire varier ou bifurquer le cours. Nous ne créons jamais dans des conditions idéales. La création se fait fréquemment en dépit des mauvaises conditions, précisément pour les transformer, trouver une issue au sein de l'impasse, découvrir une solution au sein du problème, tracer une ligne de liberté ou de libération au milieu des causes et des raisons. Au cœur de ce qui semble impossible, la création engendre de nouvelles possibilités. N'en est-il pas de même de l'amour²²⁴ ?

Là où il y a des maisons, pour survivre, pour vivre, pour rester vivant, il faut prendre le risque de se tromper : « [...] à quoi bon, se demande Cioran, écrire pour dire exactement ce qu'on avait à dire²²⁵ ? »

Seule certitude : la voix sait qu'elle ne sait pas. Elle déborde, nous force à reconnaître qu'on ne pourra jamais réduire la parole à un savoir-énoncer, à une maîtrise du *dire*; la voix nous rappelle, pour le poser en termes lacaniens, qu'il reste toujours du *reste*, quelque chose qui échappe. La voix touche en cela au mystère, à l'inconnaissable, à l'insaisissable. La voix nous ramène à ce qui est, à la beauté de ce qui s'ouvre devant, de ce qui devient. La voix ne force pas le mystère. On ne force pas les seuils.

La reconnaissance, dans cette perspective, n'est pas une volonté de savoir, ni une méthode d'inventaire, ni une assurance contre les égarements. Dans ce qu'elle reconnaît, la voix apprend seulement, elle nous apprend à nous-mêmes que c'est ce *reste* qui assure la survie des sujets et le recommencement de la valeur et du sens.

La prise de parole, cela ne veut pas dire nécessairement tenir un discours volontaire, assuré de ses assises, de ses prémisses et de ses hypothèses. Parler comme écrire, c'est accepter de se perdre dans le dédale des mots. C'est aussi affronter la terreur qui loge secrètement dans l'envers du langage²²⁶.

« Cette voix a peu de choses en commun avec le discours [...] de celui qui se croit le propriétaire du langage²²⁷ », écrit Simon Harel; « l'amour est l'*affect du contact* avec ce qui

²²⁴ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 121.

²²⁵ E. M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op. cit.*, p. 20.

²²⁶ Simon Harel, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 36.

²²⁷ *Ibid.*, p. 36.

est en train d'arriver²²⁸ », ajoute pour sa part Pierre Bertrand. Elle est la preuve que nous résistons, que nous sommes encore vivants. Que les solutions banlieue ne sont pas venues à bout de notre humanité.

La résistance dit la force de notre fragilité. La reconnaissance de la faille, c'est là toute la force de notre fragilité. La reconnaissance de nos communes vulnérabilités. Et c'est là le fondement d'une éthique. Son commencement.

Par la voix, les corps entrent en relation, en dialogue. La « relation est vivante²²⁹ », écrit Pierre Bertrand, et parce qu'elle est vivante, elle suppose aussi une résistance de part et d'autre, friction, et donc mouvement.

Cette attention sans cesse déprise de son objet – je ne suis plus moi, je suis impulsion, poussée vers Autrui, vers qui se lance, s'élance, s'élève ma voix sans que je ne m'adresse précisément à lui, et nous changeons tour à tour de place, une fois la parole relevée, relancée –, cette attention est pure tension, orientation commune vers l'au-delà du langage, ce « quelque chose de démesuré » qui est en jeu dans le langage le plus familier²³⁰.

« Qu'est-ce, un dialogue, sinon l'aménagement d'une plage de silence (d'absence) où la voix de l'autre peut s'éployer et offrir une résistance²³¹? », demande encore Denise Brassard.

Possibilités d'amour

D'où viens-tu? De quelle maison? Sur quelles fondations s'est-elle bâtie? *Là où il y a des maisons*, des êtres n'ont pas trouvé l'amour et la confiance nécessaires pour s'engager. *Là où il y a des maisons*, des seuils ont été forcés, sont devenus synonymes de repli et de désengagement, plutôt qu'ouvertures et possibilités. Mais *Là où il y a des maisons*, reste une possibilité d'amour dont la banlieue n'est pas encore venue à bout. Dans l'entre-deux, quelque chose a survécu, est resté intact, une faille. La voix est peut-être une chance de faire

²²⁸ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 85.

²²⁹ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 74.

²³⁰ Denise Brassard, *op. cit.*, p. 80.

²³¹ *Ibid.*, p. 88.

résonner cette vérité depuis la faille. Mais pour que ses histoires fassent sens, il lui faut les rassembler, les mettre en voix. C'est depuis cette faille que la voix s'élève. Le lieu de la faille est le lieu d'une vérité. Le lieu d'une possibilité d'amour : « L'espoir se manifeste le plus souvent chez les désespérés²³² », écrit Adorno.

Au bout des maisons, la voix attend, respire, s'ouvre en devenirs. En possibilités d'amour. Refuse le faux, les fins. L'arrêt de processus, c'est la fin du désir; ce n'est pas le silence, c'est le vide, la mort. Le silence écoute. Le vide épuise. Notre tâche consiste à aller voir au bout des maisons, à approcher ce qu'il y a d'inachevé, d'inachevable. Ce qu'il a à faire, à essayer. La voix dit *allons, viens*; appelle ce qui manque. La voix dit ce « quelque chose là qui ne va pas²³³ », et cette voix n'est pas unique, elle réunit autant de voix que de promesses, de devenirs, « le devenir se ramenant à l'être qui projette et se projette, à l'être désintégré par l'espoir »²³⁴, écrit Cioran. « *En écrivant on donne toujours de l'écriture à ceux qui n'en ont pas, mais ceux-ci donnent à l'écriture un devenir sans lequel elle ne serait pas, sans lequel elle serait pure redondance au service des puissances établies*²³⁵ », souligne Gilles Deleuze. L'écriture permet de donner une voix aux « sans voix », à ceux qui ont été jetés, aux dépossédés, aux désœuvrés. Et donner une voix aux « sans voix », c'est le contraire du cynisme, du désœuvrement.

Écrire, c'est se faire l'écho de ce qui ne peut cesser de parler, — et, à cause de cela, pour en devenir l'écho, je dois d'une certaine manière lui imposer silence. J'apporte à cette parole incessante la décision, l'autorité de mon silence propre. Je rends *sensible*, par ma médiation silencieuse, l'affirmation ininterrompue, le murmure géant sur lequel le langage en s'ouvrant devient image, devient imaginaire, profondeur parlante, indistincte plénitude qui est vide. Ce silence a sa source dans l'effacement auquel celui qui écrit est invité²³⁶.

Dans l'espace d'attention et d'écoute qu'elle déploie, la voix impose doucement silence aux interférences qui étouffent les voix du temps. Or, tout notre espoir se fonde sur ce silence. La voix parle de survie, elle crée cet espace neuf pour laisser entendre ce qui

²³² Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 300.

²³³ Samuel Beckett, *op. cit.*, p. 85.

²³⁴ E. M. Cioran, *La tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1956, p. 89.

²³⁵ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 55. Les italiques sont de l'auteur.

²³⁶ Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1955, p. 21-22.

continue de résister, laisser parler ce qui refuse de se taire, la vérité du monde, sa musique. Jusque dans ses derniers murmures, retranchements, la voix ne renonce pas à dire la dignité humaine. Et en ce sens la voix dit *respire, attends, recommence*. Depuis le silence, la possibilité.

Adorno :

Pour finir, l'espoir, tel qu'il émerge de la réalité en luttant contre elle pour la nier, est la seule manifestation de la vérité. Sans l'espoir, l'idée de la vérité serait à peine pensable et c'est un énorme mensonge de faire passer pour la vérité une existence dont on a reconnu les manques, simplement parce qu'on l'a reconnu un jour²³⁷.

Sergent : « La voix est un partage de l'écoute et une confirmation de l'écoute²³⁸. »

Et ailleurs : « Le silence est l'amorce du vocabulaire. C'est la merveilleuse occasion, aussi, de se taire. Il faut laisser la parole à l'autre. Si l'autre respecte la même consigne, on risque alors de se comprendre au-delà des mots²³⁹. »

Bernard Émond :

Il n'y a Personne. Il n'y a que le silence. L'espérance consiste peut-être alors à écouter ce silence, dans la nudité et le dépouillement. Peut-être Simone Weil a-t-elle raison : c'est ce silence qui permet d'entendre à la fois le cri merveilleux des oies et celui des enfants qu'on tue. C'est dans ce silence que se trouve peut-être la trace de l'Autre²⁴⁰. »

« Petites épiphanies » s'ouvre sur cet exergue, d'Abreu lui-même : « *Quand tout paraît sans issue, on peut toujours chanter, je continue à le penser. Voilà pourquoi j'écris.* »

Un second exergue suit, celui-là de l'écrivaine Hilda Hilst : « *Chante! Même si tu perds tes appuis, tes repères... Chante le commencement et la fin. Comme si c'était vrai. L'espérance*²⁴¹. »

²³⁷ Theodor Adorno, *op. cit.*, p. 133.

²³⁸ Jean-Claude Sergent, *La voix... La vie! Le chant naturel de soi-même*, Paris, Guy Trédaniel, 1991, p. 76.

²³⁹ *Ibid.*, p. 76-77.

²⁴⁰ Bernard Émond, *op. cit.*, p. 26-27.

²⁴¹ Caio Fernando Abreu, *Petites épiphanies*, *op. cit.*, p. 13.

CONCLUSION

Chœur dispersé

*Comment entendrons-nous si nous
ne faisons pas attention?*

René Lapierre

Vous assistez au concert du chœur *Les Voix ferrées*. Scène vide et babillage dans la salle. Rien n'annonce que le spectacle va commencer. Tout à coup une voix s'élève, et puis une autre, dispersées dans la salle. Au début vous ne faites pas attention (on ne porte pas toujours attention aux voix isolées), mais d'autres surgissent, fragments de voix, qui peu à peu prennent de l'ampleur dans l'espace, se relaient, se répondent et font oublier le bavardage, le babillage, la cacophonie autour. *Un chœur dispersé*.

L'attention revient. Les voix ne *font pas spectacle*, elles s'élèvent depuis le silence et le mystère sans qu'on puisse en identifier les sources. Elles résonnent à la fois dans l'espace et à l'intérieur des corps. Le chœur n'est pas sur la scène devant, isolé, séparé du public, ses voix s'élèvent des quatre coins de la salle, puis se relaient, se ramifient, se relancent, recommencent et ensemble prennent toujours plus d'ampleur et de volume. Le chœur est mouvant, les choristes se déplacent dans l'espace de sorte que toutes ces voix et ces corps, qui nous entourent, nous enlacent et nous étreignent, finissent par se confondre et venir résonner en une seule harmonie.

Soudain vous apercevez une choriste poser sa main dans le dos d'une autre. Sourires. Comme si elle voulait sentir la voix vibrer en elle. C'est à ce moment que vous réalisez que toutes ces voix projetées dans l'espace, c'est en vous qu'elles viennent résonner.

Un chœur est une rencontre de corps et de voix dans l'espace. Un contact au moyen duquel les espaces et les corps se retrouvent, se réunissent. Un espace où les subjectivités se reconstruisent et se modifient, se rencontrent : deviennent voix, voix singulières et voix de

tous. Par elles le contact se fait, mais à partir d'un centre intériorisé, ou délocalisé, comme si elles s'élevaient depuis l'intérieur de soi. Elles nous invitent à nous centrer sur ce qui agit à l'intérieur, à reporter notre attention sur l'espace des corps au milieu desquels elles se retrouvent, se réunissent.

Le chœur dispersé rappelle la coexistence des possibles. Ramène, au moyen de la voix même, le silence pour faire taire les interférences et laisser résonner les voix du temps, faire entendre la musique du monde. La voix appelle la musique : les voix du temps, un chœur dispersé dans l'espace, avec ses voix qui s'interpellent, s'entremêlent, se rejoignent et se relancent. Chœur mouvant, mobile, qui résonne à la fois dans l'espace et en chacun de nous, de telle sorte que nous *sommes* les voix du temps. Ensemble, nous formons le chœur spatialisé du temps, un chœur dispersé, chœur parlé, qui vient chanter son époque, son temps, avec ses dissonances et ses assonances. Ensemble, nous formons le chœur dispersé des voix du temps. Les voix réunissent les espaces, les corps par leurs vibrations, leurs persistances, leurs échos. On les entend encore résonner longtemps après qu'elles se soient tues.

Les voix ne nous laissent pas indemnes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques

Adorno, Theodor, *Dialectique négative*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003, 533 p.

———, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2003, 356 p.

Alferi, Pierre, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Détroits », 1991, 78 p.

Aubert, Nicole (dir. publ.), *La société hypermoderne. Ruptures et contradictions*, Paris, L'Harmattan, coll. « Changement social », n° 15, 131 p.

Arendt, Hannah, *L'humaine condition*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2012, 1049 p.

Arnaud, Alain, *Les hasards de la voix*, Paris, Flammarion, 1984, 109 p.

Augé, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, 149 p.

———, *Pour quoi vivons-nous?*, Paris, Fayard, 2003, 205 p.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978, 489 p.

———, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1984, 400 p.

Barthes, Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma », 1980, 192 p.

———, *L'obvie et l'obtus. Essais critiques III*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1982, 286 p.

Bélanger, Paul, *Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture*, In *Dans l'écriture*, Montréal, XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1994, 113 p.

Bertrand, Pierre, *L'intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre*, Montréal, Liber, 2007, 133 p.

Beuka, Robert, *SuburbiaNation. Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, 284 p.

Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1955, 376 p.

———, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1959, 340 p.

———, *Une voix venue d'ailleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2002, 154 p.

Brault, Jacques, *La poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 1989, 249 p.

Brassard, Denise, *L'épreuve de la distance*, Montréal, Noroît, 2010, 173 p.

Carpentier, André, *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2007, 159 p.

Cevey, Roger, *L'éthique avec Mafalda. Introduction à l'éthique appliquée*, Montréal, Liber, 2008, 184 p.

Chamberland, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB éditeur, 2004, 282 p.

Cioran, E. M., *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1973, 243 p.

———, *La tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1956, 247 p.

Collectif, *La bande sonore. Esquisse d'une théorie de l'oralité dans la littérature et au cinéma*, Centre d'études et de recherches interdisciplinaires sur les processus de la création, Université de Savoie, Éditions Aleph, 2002, 85 p.

Collectif de l'Atelier, *Le travail de la forme*, Montréal, XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1995, 101 p.

Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1992, 208 p.

Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, 187 p.

——— et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996, 187 p.

Ehrenberg, Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, 414 pages.

———, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, 351 p.

Émond, Bernard, *Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2010*, Lux, 2011, 121 p.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.

Goux, Jean-Paul. *La fabrique du continu. Essai sur la prose*, Paris, Champ Vallon, 1999, 190 p.

Harel, Simon, *L'universel singulier*, Conférence, Université de Regina, le 31 mars 2011, en ligne, http://www.fondationtrudeau.ca/sites/default/files/u5/cahiers_trudeau_2011-simon_harel.pdf, 131 p., consulté le 19 décembre 2013.

———, *Espaces en perdition. Tome I : Les lieux précaires de la vie quotidienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2008, 222 p.

———, *Espaces en perdition. Tome II : Humanités jetables*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2009, 289 p.

Lachance, Jonathan, « L'architecture des bungalows de la SCHL : 1946-1974 », mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, 2009, 283 f.

Lapierre, René, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges/ Essai, 2002, 97 p.

———, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes rouges/ Essai, 2003, 149 p.

———, *Renversements. L'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges/ Essai, 2011, 161 p.

Lipovetsky, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1983, 327 p.

———, *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard, 1992, 292 p.

———, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprises*, Montréal, Liber, 2002, 113 p.

———, « Hypermodernité et hyperconsommation », extrait de conférence, Institut Paul Bocuse, Cycles de conférences « Grands Témoins » sur le thème de

« l'hypermodernité », 4 octobre 2010, en ligne, http://www.institutpaulbocuse.com/media/phototeque/ipb/conferences/extrait-conf_gilles-lipovetsky.pdf, consulté le 19 décembre 2013.

Meschonnic, Henry, *Politique du rythme, politique du sujet*, Lagrasse, Verdier, 1995, 615 p.

Montaigne, Michel de, « De l'expérience », dans *Essais III*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », p. 353-416.

Morin, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2005, 158 p.

———, *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, coll. « Champs/l'Essentiel », 1994, 380 p.

Parent, Marie, « Suburbia : L'Amérique des banlieues » *Carnet de recherche, Observatoire de l'imaginaire contemporain*, 2011, en ligne, <<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/suburbia-lamerique-des-banlieues>>, consulté le 19 décembre 2013.

Paris, Anne, *Standing at water's edge*, New World Library, Novato, 2008, 213 p.

Rabaté, Dominique, *Vers une littérature de l'épuisement*, Paris, José Corti, 1991, 191 p.

———, *Poétiques de la voix*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 1999, 322 p.

Savater, Fernando, *Éthique à l'usage de mon fils*, Paris, Seuil, 1994, 179 p.

Sergent, Jean-Claude, *La voix... La vie! Le chant naturel de soi-même*, Paris, Guy Trédaniel, 1991, 204 p.

St-Pierre, Marielle, « Forme et altérité dans l'esthétique de Theodor Adorno », dans *Le travail de la forme*, Montréal, XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1995, 101 p.

Vadeboncoeur, Pierre, *L'absence. Essai à la deuxième personne*, Montréal, Boréal Express, 1985, 143 p.

Vanier, Catherine, *Qu'est-ce qu'on a fait à Freud pour avoir des enfants pareil?*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012, 258 p.

Vanni, Michel, « Le récit de fiction et la prospection du champ de l'action chez Paul Ricoeur et Emmanuel Levinas », *Vox Poetica. Passion et narration*, 2005, en ligne, <<http://www.vox-poetica.org/t/pas/vanni.html>>, consulté le 25 septembre 2013.

Journaux et périodiques

Lalonde, Catherine, « “Nous sommes tous responsables” de l’attentat du Métropolis », *Le Devoir*, 8 septembre 2012, en ligne, <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/358768/nous-sommes-tous-responsables-de-l-attentat-du-metropolis>>, consulté le 19 décembre 2013.

Nouveau Projet, n° 1, « (Sur)vivre au 21^e siècle », printemps-été 2012, 156 p.

Nouveau Projet, n° 2, « Quel progrès? », automne-hiver 2012, 162 p.

Stréliski, Jean-Jacques, « Haïssons-nous les uns les autres! », *Le Devoir*, 10 septembre 2012, p. A7.

Dictionnaire

Rey, Alain et Josette Rey-Debove (dir. publ.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994, 2467 p.

Œuvres littéraires

Abreu, Caio Fernando, *L’autre voix*, Bruxelles, Complexe, 1994, 107 p.

———, *Petites épiphanies*, Paris, José Corti, coll. « Ibériques », 2001, 224 p.

Beckett, Samuel, *Comment c’est*, Paris, Minuit, 1961, 227 p.

———, *Compagnie*, Paris, Minuit, 1985, 87 p.

Bolduc, Charles, *Les truites à mains nues*, Montréal, Leméac, 2012, 144 p.

Borges, Jorge Luis, *Fictions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1960, 185 p.

Bouchard, Hervé et Janice Nadeau, *Harvey. Comment je suis devenu invisible*, Montréal, La Pastèque, 2009.

Bradbury, Ray, *Train de nuit pour Babylone*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, 340 p.

Brown, Chester, *I Never Liked You*, Montréal, Drawn and Quarterly, 1994, 185 p.

Carver, Raymond, *Œuvres complètes*, 9 tomes, Paris, l’Olivier, 2011.

Cheever, John, *Déjeuner de famille*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007, 407 p.

- Cortázar, Julio, *Les armes secrètes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1963, 234 p.
- De Assis, Machado, *La théorie du médaillon et autres contes*, Paris, Métailié, coll. « Suites », 2002, 152 p.
- Faulkner, William, *Le caïd et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004, 140 p.
- , *Une rose pour Emily et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009, 129 p.
- Galeano, Eduardo, *Les voix du temps*, Montréal, Lux, 2011, 351 p.
- Guerrette, François, *Pleurer ne sauvera pas les étoiles*, Montréal, Poètes de brousse, 2012, 87 p.
- Lapierre, René, *Là-bas c'est déjà demain*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 70 p.
- Lee, Nancy, *Dead girls*, Paris, Buchet-Chastel, 2006, 296 p.
- Lispector, Clarice, *Agua viva*, Paris, Des Femmes, 1973, 259 p.
- Loiselle, Fannie, *Les enfants moroses*, Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 147 p.
- Monette, Hélène, *Un jardin dans la nuit*, Montréal, Boréal, 2001, 177 p.
- , *Plaisirs et paysages kitsch*, Montréal, Boréal, 1997, 198 p.
- Moore, Lorrie, *Des histoires pour rien*, Paris, Rivages, 1988, 202 p.
- , *Birds of America*, New York, Random house inc., Vintage books, coll. « Vintage contemporaries », 1999, 291 p.
- More, Philippe, *Théâtre de l'apesanteur*, Montréal, Poètes de brousse, 2006, 58 p.
- Poitras, Marie-Hélène, *La mort de Mignonne et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2007, 187 p.
- « Qohéleth », dans *La Bible*, Montréal, Société Biblique canadienne, 2004, 1819 p.
- Ruiz, Hector, *Gestes domestiques*, Montréal, Noroît, 2011, 77 p.
- Vanier, Denis, *Je ne reviendrai plus*, Montréal, Espace global, n° 9, coll. « par lui-même », 2013, 49 p.

Filmographie

Altman, Robert, *Short Cuts*, film 35 mm, États-Unis, 1993, 187 min.

Burns, Gary, Brown, Jim, *Radiant city*, 2006, film 35 mm, Canada, 2006, 86 min.

Pilon, Benoît, *Roger Toupin, épicier variété*, film 35 mm, Canada, 2003, 97 min.

Ross, Gary, *Pleasantville*, film 35 mm, États-Unis, 1998, 124 min.